

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le visiteur inattendu

Christie, Agatha

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Agatha Christie

Le visiteur
inattendu



Agatha Christie

Le visiteur inattendu

(Titre original : *THE UNEXPECTED GUEST*)

Adapté par Charles Osborne

Traduit de l'anglais
par Pascal Aubin



Le Masque

1

Les douze coups de minuit n'allaient pas tarder à sonner en cette froide soirée de novembre. D'épaisses nappes de brouillard masquaient en partie l'étroite route de campagne. Obscure et bordée d'arbres, à peine mieux qu'un chemin vicinal, elle serpentait au sud du pays de Galles, non loin du canal de Bristol où une corne de brume obstinée poussait son mugissement mélancolique à intervalles réguliers.

De temps à autre, l'abolement distant d'un chien se faisait entendre, auquel semblait chaque fois répondre l'appel mélancolique d'un oiseau de nuit. Espacées d'un kilomètre environ, les maisons en bordure de la route étaient rares. Sur l'un de ses tronçons les plus obscurs, elle tournait quasi à angle droit en passant devant les grilles d'une belle demeure de trois étages qui se dressait à bonne distance derrière les pelouses spacieuses de son parc.

Une voiture était arrêtée là, les roues avant coincées dans le fossé du bas-côté. Après deux ou trois tentatives pour s'en extraire à coups d'accélérateur, le chauffeur avait dû décider qu'il ne servirait à rien de persévérer, et le moteur s'était tu.

Une minute ou deux s'écoulèrent avant que le conducteur n'émerge du véhicule en claquant la portière derrière lui.

C'était un individu quelque peu massif d'environ trente-cinq ans, aux cheveux blond roux, à l'allure sportive de qui a longtemps vécu au grand air. Vêtu d'un costume de tweed épais et d'un pardessus sombre, il était coiffé d'un chapeau rabattu sur les yeux. Se guidant à l'aide d'une lampe torche, il franchit les grilles et, s'arrêtant à mi-chemin pour examiner l'élégante façade de cette bâtisse du XVIII^e, entreprit de traverser avec prudence la pelouse en direction de la maison, qui paraissait entièrement plongée dans l'obscurité.

Après un dernier regard vers le gazon qu'il venait de franchir et vers la route au-delà, il alla droit à la porte-fenêtre la plus proche, passa la main sur la vitre comme si, par ce geste puéril, il pouvait espérer percer le rideau de buée qui en tapissait l'autre face, et tenta de regarder à l'intérieur. Incapable de rien distinguer dans la pièce, il toqua au carreau. Il n'y eut pas de réponse et, après le laps de temps qu'exige la bienséance, il frappa à nouveau, beaucoup plus fort cette fois.

Rien ne bougea.

Nul signe de vie.

De guerre lasse et se rendant enfin compte que ses coups n'avaient aucun effet, il résolut de peser sur la poignée. Mais la porte n'était pas fermée à clé et son geste avait été si vif que le battant s'ouvrit en grand et qu'il fut comme happé par la pièce obscure dans laquelle il s'engouffra en trébuchant.

À l'intérieur, il s'arrêta une nouvelle fois, comme pour tenter de discerner un bruit ou un mouvement. Ne percevant pas le moindre son, il lança d'une voix forte :

— Bonsoir ! Il y a quelqu'un ?

Un mouvement circulaire du rayon de sa lampe torche révéla qu'il se trouvait sur le seuil d'un bureau abondamment meublé, aux murs tapissés de livres. Au milieu de la pièce et face à la porte-fenêtre, un bel homme d'âge mûr, un plaid sur les genoux, semblait s'être endormi dans le fauteuil roulant où on l'avait installé.

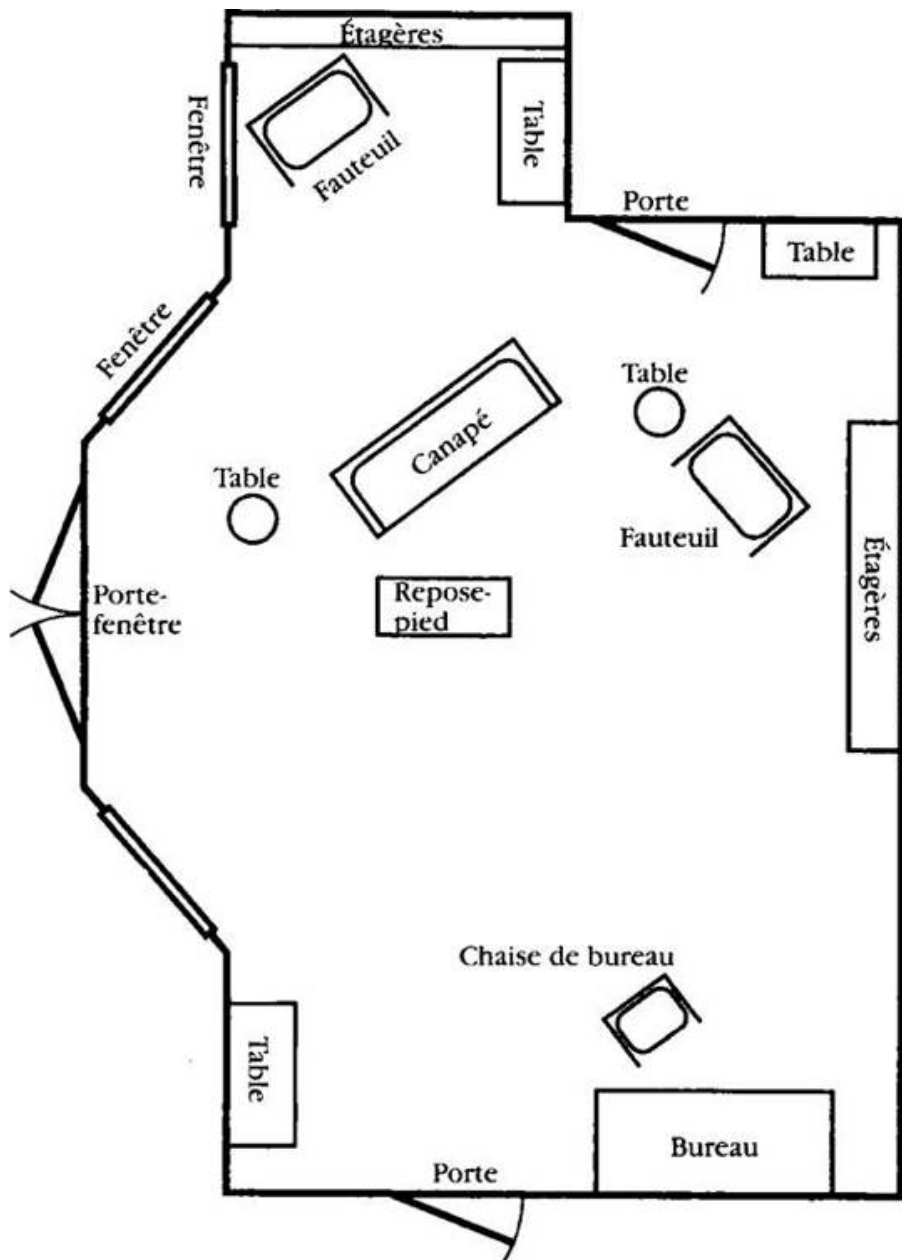
— Oh ! bonsoir ! dit l'intrus d'une voix forte. Et excusez-moi... Je ne voulais pas vous surprendre, et encore moins vous faire peur. Désolé. C'est la faute de ce fichu brouillard. Je viens d'envoyer ma voiture dans le fossé, et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Oh ! et dire que j'ai laissé la porte ouverte... Je suis vraiment impardonnable.

Tout en réitérant ses excuses, il retourna fermer la porte-fenêtre et tira les rideaux.

— J'ai dû quitter la route principale je ne sais trop quand, expliqua-t-il. Et voilà plus d'une heure que je tourne en rond dans ce dédale de chemins de traverse.

Ce commentaire n'éveilla aucun écho.

— Vous dormez ? demanda l'intrus.



N'obtenant toujours pas de réponse, il braqua sa torche sur le visage de l'occupant du fauteuil, puis se figea brusquement. L'infirmier n'avait ni bougé ni même ouvert les yeux.

Comme le nouveau venu se penchait sur lui et lui tapotait l'épaule pour l'éveiller, le corps de l'infirmier s'affaissa, se tassant sur lui-même dans son fauteuil.

— Bon Dieu ! s'exclama l'homme à la torche.

Il s'immobilisa un instant, indécis quant à la conduite à tenir,

puis, promenant sa torche dans la pièce, avisa un interrupteur près d'une porte et s'en fut l'actionner.

Placée sur la table de travail, une lampe s'alluma. L'intrus posa alors sa torche sur le bureau et, sans quitter des yeux l'homme au fauteuil roulant, le contourna. Remarquant un second interrupteur auprès d'une autre porte, il se dirigea vers lui et l'actionna à son tour, allumant ainsi les lampes de deux petites tables basses stratégiquement disposées de part et d'autre d'un canapé. Puis, faisant un pas vers l'homme dans son fauteuil roulant, il sursauta en remarquant pour la première fois la présence d'une femme.

Blonde et séduisante, d'une trentaine d'années sans doute, vêtue d'une robe de cocktail et d'un boléro assorti, elle se tenait debout près d'une alcôve au mur couvert de livres, de l'autre côté de la pièce. Les bras pendant mollement à ses côtés, elle restait silencieuse et ne bougeait pas d'un cil. On aurait juré qu'elle s'essayait même à ne pas respirer. Il y eut un moment de silence tandis qu'ils se dévisageaient l'un l'autre. Puis l'intrus prit la parole.

— Il... il est mort ! s'exclama-t-il.

Visage de cire complètement dépourvu d'expression, la femme lui répondit :

— Oui.

— Vous le saviez déjà ? demanda l'homme.

— Oui.

S'approchant avec lenteur du corps dans le fauteuil roulant, l'homme constata :

— On lui a tiré une balle dans la tête. Qui est-ce qui... ?

Il s'interrompit en voyant la femme lever lentement sa main droite, jusque-là dissimulée par les plis de sa robe. Entre ses doigts crispés luisait l'éclat mat d'un revolver.

L'homme en eut le souffle coupé.

Puis, voyant qu'elle ne paraissait pas le menacer avec son arme, il s'approcha d'elle et, délicatement, la lui prit.

— C'est vous qui l'avez tué ? l'interrogea-t-il.

— Oui, répondit la femme après un temps.

L'homme s'écarta d'elle et posa le revolver sur une table près du fauteuil roulant. Pendant un instant, il resta à contempler le cadavre, puis promena un regard indécis dans la pièce.

— Le téléphone est là-bas, murmura la femme en indiquant le bureau de la tête.

— Le téléphone ? répéta l'homme, soudain décontenancé.

— Au cas où vous voudriez appeler la police, continua la femme, qui s'exprimait toujours de la même manière détachée et dénuée d'expression.

L'inconnu la dévisagea comme s'il ne la comprenait pas. Puis il

lui dit :

— Quelques minutes de plus ou de moins ne changeront rien à l'affaire, affirma-t-il. De toute façon, ils vont avoir du mal à arriver jusqu'ici dans ce brouillard. En attendant, je ne vous cache pas que j'aimerais en savoir un peu plus...

Il s'interrompt et, du menton, désigna le cadavre.

— Qui est-ce ?

— Mon mari, répondit la femme.

Elle se tut, puis reprit :

— Il... il s'appelle Richard... Richard Warwick. Je suis Laura Warwick.

L'homme continuait de la dévisager.

— Je vois, murmura-t-il en fin de compte. Peut-être feriez-vous aussi bien de... de vous asseoir, non ?

D'un pas mal assuré, Laura Warwick se dirigea vers le canapé.

— Je peux vous servir un... un verre... quelque chose ? s'enquit l'homme en regardant autour de lui. Après tout, ça a dû vous faire un choc.

— De tuer mon mari ?

Son ton était d'une ironie grinçante.

Semblant reprendre ses esprits, l'homme tenta de rester au diapason.

— C'est en tout cas ce que j'imagine, oui. À moins que vous n'ayez trouvé ça amusant ?

— Ç'a été amusant, répondit Laura Warwick, énigmatique, en s'asseyant sur le canapé. Mais je veux bien... je veux bien un verre, ajouta-t-elle.

L'homme lança son chapeau sur un fauteuil, puis s'en fut prendre le carafon de cognac posé sur la table jouxtant le fauteuil roulant, lui servit un verre et le lui tendit. Elle but avec un frisson et, après un silence, l'homme décréta :

— Et maintenant, si vous me racontiez tout ?

Laura Warwick leva les yeux vers lui.

— Vous ne feriez pas mieux d'appeler la police ? demanda-t-elle.

— Chaque chose en son temps. Ça ne fera de mal à personne que nous commençons d'abord par discuter gentiment, pas vrai ?

Il ôta ses gants, les fourra dans la poche de son pardessus et commença à le déboutonner.

Laura Warwick sentit son sang-froid l'abandonner.

— Je ne..., articula-t-elle.

Elle s'interrompt, puis reprit :

— Mais, après tout, qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous entré ? Et qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ce soir ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle enchaîna, presque dans

un cri :

— Pour l'amour du ciel, dites-moi qui vous êtes !

2

— Qui je suis ? répondit l'homme en écho.

Il se passa la main dans les cheveux, regarda autour de lui un instant comme s'il se demandait par où commencer, puis continua :

— Je m'appelle Michael Starkwedder. Je sais que c'est un nom curieux : S-t-a-r-k-w-e-d-d-e-r. Je suis ingénieur. Je travaille pour l'Anglo-Iranienne, et je reviens tout juste en Angleterre après un sacré bout de temps passé dans le golfe Persique.

Il s'interrompt, semblant brièvement se rappeler le Moyen-Orient, ou peut-être essayant de décider jusqu'à quel point il devait entrer dans les détails. Puis il haussa les épaules.

— Je suis ici, au pays de Galles, depuis deux ou trois jours, à faire le pèlerinage des vieilles pierres. La famille de ma mère est originaire de la région, et je me suis demandé pourquoi je n'achèterais pas une bicoque dans le secteur.

Il secoua la tête en souriant.

— Seulement voilà : depuis deux heures – sinon trois –, j'étais là à tourner en rond comme un désespéré quand j'ai soudain dérapé et vlan ! Parcourir tous ces kilomètres de chemins défoncés du sud du pays de Galles et se retrouver dans le fossé, vous m'avouerez !

« Tout était noyé dans une vraie purée de pois. J'ai quand même repéré une grille d'entrée, je me suis frayé un chemin à tâtons jusqu'à cette maison dans l'espoir d'y trouver un téléphone ou peut-être – sait-on jamais – d'avoir le coup de veine de m'y faire héberger pour la nuit. J'ai tenté ma chance avec la poignée de cette porte-fenêtre, j'ai découvert qu'elle n'était pas fermée à clé, ce qui fait que je suis entré. Et là-dessus, ne voilà-t-il pas que je tombe sur...

Il eut un geste en direction du fauteuil roulant et du cadavre qui y était affaissé.

Laura Warwick leva les yeux vers lui avec un regard dénué d'expression.

— Vous avez d'abord frappé au carreau à plusieurs reprises, murmura-t-elle.

— En effet. Et personne n'a répondu.

Laura retint son souffle. Et sa voix se réduisit à un murmure :

— Non, je n'ai pas répondu.

Starkwedder la dévisagea, comme s'il essayait de la cerner. Il fit

un pas vers le cadavre dans le fauteuil roulant, puis se retourna vers la femme assise sur le canapé.

— Comme je viens de vous l'expliquer, répéta-t-il pour l'encourager à se remettre à parler, j'ai tenté ma chance avec la poignée, la porte n'était pas fermée à clé, alors je me suis permis d'entrer.

Laura, les yeux baissés, fixait son verre de cognac. Elle parla comme si elle citait quelqu'un :

— « La porte s'ouvre, et surgit le visiteur inattendu. »

Elle réprima un petit frisson.

— Ce dicton m'effrayait toujours quand j'étais enfant. L'éventualité du « visiteur inattendu » me terrifiait.

Rejetant la tête en arrière, elle leva les yeux vers son visiteur imprévu.

— Oh ! pourquoi n'appellez-vous pas la police, qu'on en finisse ? s'exclama-t-elle avec une intensité soudaine.

Starkwedder s'approcha du fauteuil roulant.

— Dans un moment, peut-être, dit-il. Mais pas tout de suite. J'aimerais que vous me disiez d'abord pourquoi vous l'avez tué.

— Je peux vous donner une foule d'excellentes raisons, lui répondit Laura avec dans la voix la même ironie qu'il y avait discernée plus tôt. Pour commencer, il buvait. Il buvait comme un trou. Pour ne rien arranger, il était cruel. D'une cruauté insoutenable. Je le haïssais depuis des années.

Surprenant le regard aigu que lui lançait Starkwedder en entendant ces mots, elle continua avec colère :

— Oh ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise encore ?

— Vous le haïssiez depuis des années ? murmura Starkwedder, comme pour lui-même.

Pensif, il contempla le cadavre.

— Cependant quelque chose – un incident particulier – s'est produit ce soir, n'est-ce pas ?

— Vous avez tout à fait raison, répondit Laura avec emphase. « Un incident particulier », comme vous dites si bien, s'est en effet produit ce soir. Ce qui fait que... que j'ai pris le revolver sur la table où il était posé à côté de lui, et que... et que je l'ai tué. C'est simple comme bonjour.

Elle lança à Starkwedder un regard impatient.

— Oh ! et puis à quoi bon en débattre à l'infini ? Il faudra bien que vous appeliez la police, de toute façon. Il n'y a pas d'échappatoire.

Elle baissa la voix :

— Pas d'échappatoire !

Starkwedder qui, faisant les cent pas, avait gagné l'autre bout de la pièce, se tourna vers elle.

— Ce n'est pas aussi simple que vous le croyez, observa-t-il.

— Pourquoi n'est-ce pas simple ? demanda Laura dont la voix exprimait toute la lassitude du monde.

— Parce que faire ce que vous me pressez de faire n'est pas si facile, articula Starkwedder en revenant vers elle. Vous êtes une femme. Une femme très séduisante.

Laura leva brusquement les yeux.

— Et qu'est-ce que cela change à l'affaire ? demanda-t-elle.

La voix de Starkwedder était presque joyeuse lorsqu'il répondit :

— En théorie, ça ne devrait rien y changer, je vous l'accorde. Mais en pratique, c'est une autre paire de manches.

Il alla déposer son pardessus sur le fauteuil de l'alcôve et revint se planter devant le cadavre de Richard Warwick.

— Oh ! vous faites allusion à la galanterie, remarqua mollement Laura.

— Les sentiments chevaleresques n'ont pas cours ici, se défendit Starkwedder. J'aimerais que l'on ne garde en tête que ma curiosité légitime, si vous le voulez bien. En clair, je souhaiterais connaître la signification de tout cela.

Laura marqua un temps avant de répondre. Puis elle se contenta d'un bref :

— Je vous l'ai expliqué.

Starkwedder contourna lentement le fauteuil roulant où gisait le cadavre du mari de Laura comme si ce dernier le fascinait.

— Vous m'avez peut-être exposé les faits, reconnut-il. Mais rien de plus que les faits.

— Et je vous ai indiqué mon mobile, qui est excellent, rétorqua Laura. Il n'y a rien à ajouter. De toute façon, pourquoi devriez-vous croire ce que je vous dis ? Je pourrais inventer n'importe quoi. Vous n'avez que ma parole quand je vous répète que Richard était un être brutal et cruel, qu'il buvait et qu'il me rendait malheureuse... et que je le haïssais.

— Je crois pouvoir accepter cette dernière déclaration sans poser de question, acquiesça Starkwedder. Après tout, un certain nombre d'indices la confirment.

S'approchant à nouveau du canapé, il se pencha vers Laura.

— Malgré tout, le procédé est un tantinet radical, vous ne trouvez pas ? Vous dites le haïr depuis des années. Pourquoi ne pas l'avoir quitté ? Ç'aurait quand même été nettement plus simple.

La voix de Laura se fit hésitante :

— Je... je n'ai pas d'argent.

— Ma chère, dit Starkwedder, si vous aviez pu prouver sa cruauté coutumière, son ivresse à répétition et j'en passe, vous auriez obtenu divorce ou séparation et, dans un cas comme dans l'autre, une assez

coquette pension alimentaire.

Il s'interrompt, attendant une réponse.

Ne sachant que répliquer, Laura se leva et, lui tournant le dos, se dirigea vers la table pour y poser son verre.

— Vous avez des enfants ? lui demanda Starkwedder.

— Non... non, Dieu merci ! répondit Laura.

— En ce cas, pourquoi ne pas l'avoir quitté ?

Confuse et passablement égarée, Laura se retourna face à son interrogateur.

— Parce que, finit-elle par dire, parce que... les choses étant maintenant ce qu'elles sont, je vais hériter de tout ce qu'il possède.

— Alors, là, voilà qui m'étonnerait ! ricana Starkwedder. Jamais aucune loi n'autorisera quiconque à profiter d'un crime avéré.

Faisant un pas vers Laura, il demanda :

— Ou bien est-ce que vous vous imaginiez que... ?

Il hésita, puis reprit :

— Qu'est-ce que vous aviez en tête au juste ?

— Je ne vois pas ce à quoi vous faites allusion, se rebiffa la jeune femme.

— Vous n'êtes pas stupide, dit Starkwedder en la dévisageant. Vous devez quand même bien avoir réfléchi au fait que, même si vous héritiez de son argent, toute sa fortune ne vous avancerait pas à grand-chose si vous deviez passer le restant de votre vie derrière les barreaux.

« Supposons que je ne sois pas venu frapper au carreau il y a un instant ? Qu'aviez-vous l'intention de faire ? ajouta-t-il en se carrant confortablement dans un fauteuil.

— Quelle importance ?

— Peut-être aucune, mais ça m'intéresse. Quelle allait être votre version des faits, si je n'étais pas venu vous interrompre et vous prendre comme qui dirait la main dans le sac ? Alliez-vous prétendre qu'il s'agissait d'un accident ? Voire d'un suicide ?

— Je n'en sais *rien* ! s'exclama Laura. Je...

Elle paraissait bouleversée. Se précipitant jusqu'au canapé, elle s'y assit, tournant le dos à Starkwedder.

— Je n'en ai aucune idée, acheva-t-elle. Je vous dis que je... que je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

— Non, convint-il. Non, peut-être pas... M'est avis que le coup n'était pas prémédité. J'incline à penser que vous avez cédé à une impulsion. En fait, je croirais volontiers que l'origine du drame tient probablement à quelque chose... à un commentaire que votre mari vous aura fait. C'est ça ?

— C'est sans importance, répéta Laura.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? insista Starkwedder. Qu'est-ce que

c'était ?

Laura le fixa sans baisser les yeux.

— Voilà bien une chose que je ne confierai jamais à personne ! s'exclama-t-elle.

Starkwedder alla jusqu'au canapé et se tint derrière elle.

— Au tribunal, on vous le demandera.

Elle eut une expression sombre en répliquant :

— Je ne répondrai pas. Ils ne peuvent pas me forcer à répondre.

— Mais votre avocat devra le savoir, dit Starkwedder.

Il se pencha par-dessus le dossier du canapé et la regarda avec insistance en continuant :

— Il se peut que ce simple détail change pour vous la situation du tout au tout.

Laura se retourna face à lui.

— Oh ! vous ne voyez donc pas ? s'exclama-t-elle. Vous ne comprenez donc pas ? Je n'ai aucun espoir. Je suis prête au pire.

— Quoi ? Juste parce que je suis entré par cette porte ? Si je n'avais pas...

— Mais vous l'avez fait ! l'interrompit Laura.

— Oui, je l'ai fait, convint-il. Et en conséquence, vous êtes fichue. C'est ce que vous croyez ?

Elle ne répondit pas.

— Tenez, dit-il en lui tendant une cigarette et en en prenant une lui-même. Et maintenant, revenons un peu en arrière. Vous haïssez votre mari depuis longtemps, et ce soir il a dit quelque chose qui vous a fait sortir de vos gonds. Vous vous êtes emparée de l'arme posée à portée de...

Il stoppa net, les yeux rivés sur le revolver qui se trouvait sur la table.

— Pourquoi diable était-il assis là avec un revolver à portée de main, au fait ? C'est plutôt inhabituel, sacrebleu !

— Oh ! ça, soupira Laura. Il passait son temps à tirer sur les chats. Starkwedder la dévisagea, ahuri.

— Sur les chats ?

— Bon, j'ai l'impression que je vais devoir vous donner des explications, se résigna Laura.

3

Starkwedder avait beau prétendre en avoir beaucoup entendu dans la vie, pour une fois, il n'en revenait pas.

— Alors ? insista-t-il.

Laura prit une profonde inspiration. Puis, regardant droit devant elle, elle se mit à parler.

— Richard était autrefois chasseur de gros gibier, dit-elle. C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés, au Kenya. C'était un autre homme, à l'époque. Ou peut-être que ses qualités s'exprimaient alors au point de masquer ses défauts. Parce qu'il avait vraiment des qualités, vous savez. Générosité et courage. Un courage extrême. Par-dessus le marché, il était la séduction même et aucune femme ne lui résistait jamais bien longtemps.

Elle leva soudain les yeux, semblant pour la première fois prendre physiquement conscience de la présence de Starkwedder. Lui rendant son regard, il lui alluma sa cigarette avec son briquet et, sans l'avoir éteinte, ramena vers lui la petite flamme bleue pour allumer la sienne.

— Continuez, la pressa-t-il.

— Nous nous sommes mariés peu après notre rencontre, continua Laura. Puis, deux ans plus tard, il a eu un terrible accident : il a été mutilé par un lion. Il a eu de la chance de s'en sortir vivant, mais il est resté partiellement invalide depuis, incapable de marcher correctement.

Elle se laissa aller en arrière, apparemment plus détendue, et Starkwedder s'installa sur un repose-pied en face d'elle.

Laura tira une bouffée de sa cigarette, puis exhala la fumée.

— On prétend que l'adversité vous améliore le caractère, dit-elle. Elle ne lui a pas amélioré le sien, bien au contraire. Elle a développé tous ses défauts : son esprit rancunier, son fond de sadisme, son goût pour la boisson. Il rendait la vie impossible à tout le monde dans cette maison, et nous le supportions tous avec ses caprices, ses phobies et ses fureurs parce que...

« Oh ! vous savez ce qu'on dit toujours dans ces cas-là : « C'est si triste pour ce pauvre Richard d'être infirme. » Nous n'aurions pas dû capituler, bien sûr. Je m'en rends compte à présent. Ça ne faisait que l'encourager dans le sentiment qu'il était « différent » et qu'il pouvait faire ce que bon lui semblait sans avoir de comptes à rendre à

personne.

Elle se leva et laissa tomber sa cendre dans le cendrier.

— Toute sa vie, continua-t-elle, tirer au revolver a été l'activité préférée de Richard. Alors quand nous sommes venus vivre dans cette maison, chaque soir, une fois que tout le monde était couché, on l'asseyait ici, dans son fauteuil roulant, et Angell, son valet et homme à tout faire, venait poser à côté de lui le carafon de cognac et une de ses armes préférées.

« Puis il faisait ouvrir en grand la porte-fenêtre, et restait sans bouger à guetter la lueur des yeux d'un chat, ou d'un lapin égaré, voire d'un chien, le cas échéant. Bien sûr, il n'y a pas eu tellement de lapins ces derniers temps. Cette maladie – comment l'appelle-t-on ?... la myxomatose ou je ne sais trop quoi – tend à les éliminer. Mais il tuait beaucoup de chats.

Elle aspira une longue bouffée de sa cigarette, puis reprit :

— Il ne tirait pas dessus que le soir... Pendant la journée, aussi. Et sur les oiseaux.

— Les voisins ne se sont jamais plaints ? s'enquit Starkwedder.

— Oh ! bien sûr que si, répondit Laura en regagnant le canapé. Nous n'habitons ici que depuis deux ans, vous savez. Avant, nous vivions sur la côte est, dans le Norfolk. Un ou deux animaux de compagnie ont été victimes de Richard là-bas, et nous avons eu beaucoup de plaintes.

« En fait, c'est un peu à cause de ça que nous sommes venus nous installer ici. Cette maison est très isolée. Nous n'avons qu'un seul voisin à des kilomètres à la ronde. En revanche, il y a des tas d'écureuils, d'oiseaux et de chats errants.

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

— Cela dit, le principal problème que nous ayons eu à affronter dans le Norfolk, ç'a été la conséquence de la visite qu'une « dame d'œuvres » était venue nous rendre un jour à la maison en vue de collecter des dons pour la fête du village.

« Quand la brave femme est repartie, Richard s'est amusé à la canarder à coups de revolver pendant tout le temps qu'elle a mis à redescendre l'allée. Elle en faisait, d'après lui, des bonds de cabri. Il riait aux éclats en nous le racontant. Je me souviens qu'il nous a précisé que les grosses fesses de la malheureuse en tremblotaient comme de la gelée. Je ne sais pas si c'est vrai. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est allée porter plainte à la police et que ça a fait toute une histoire.

— Je l'imagine sans peine, commenta Starkwedder mi-figue mi-raisin.

— Mais Richard s'en est sorti sans problème, poursuivit Laura. Il avait un permis pour toutes ses armes à feu, bien sûr, et il a juré à la

police qu'il ne les utilisait que pour tirer les lapins. Il a expliqué que cette pauvre miss Butterfield était tout bonnement une vieille fille à laquelle le célibat montait à la tête et qu'elle avait imaginé qu'il lui tirait dessus, ce qu'il trouvait hautement symbolique mais dont il s'affirmait parfaitement incapable. Richard était toujours convaincant. Il n'a eu aucun mal à faire accepter sa version à la police.

Starkwedder se leva de son repose-pied et se dirigea vers le cadavre de Richard Warwick.

— Votre mari semble avoir été doté d'un sens de l'humour plutôt pervers, grinça-t-il.

Il baissa les yeux vers la table qui jouxtait le fauteuil roulant.

— Je vois ce que vous voulez dire, continua-t-il. Donc, avoir un revolver à portée de main constituait pour lui la routine quotidienne. Mais il ne pouvait quand même pas s'attendre à tuer quoi que ce soit ce soir. Pas avec ce brouillard.

— Bah ! il faisait toujours placer une arme là, répondit Laura. Tous les soirs. Il était comme un enfant qui tient à son jouet préféré. Parfois, il tirait dans le mur, et y faisait des dessins. Regardez là-bas, si vous voulez en voir un exemple.

Elle lui indiqua la porte-fenêtre.

— Là, en bas à gauche, derrière le rideau.

Starkwedder s'en fut soulever le rideau de gauche, révélant un dessin formé par des impacts de balles dans la boiserie.

— Bon Dieu ! il y a tracé ses propres initiales ! « R.W. », en pointillés. Chapeau !

Il laissa retomber le rideau et se retourna vers Laura.

— Je dois reconnaître que c'était un sacrément bon tireur. Hum ! oui... Mais vivre avec lui ne devait pas être une sinécure.

— Ça ne l'était pas, répondit Laura.

Avec une véhémence qui confinait à l'hystérie, elle se leva du canapé pour rejoindre son visiteur impromptu.

— Faut-il vraiment que nous continuions à discuter de tout ça ? demanda-t-elle, au bord de la crise de nerfs. Ça ne fait que retarder ce qui doit finalement arriver. Vous ne vous rendez pas compte qu'il est impératif d'appeler la police ? Nous n'avons pas le choix. Vous ne voyez pas qu'il serait beaucoup plus charitable de votre part de le faire tout de suite ? Ou bien est-ce que vous voulez que je le fasse moi-même ? C'est ça ? Très bien, j'y vais de ce pas.

Elle obliqua vers le téléphone, mais Starkwedder la rattrapa au moment où elle soulevait le combiné, et posa ses mains sur la sienne.

— Il faut d'abord que nous parlions, lui dit-il.

— Nous avons parlé, rétorqua Laura. Et de toute façon, il n'y a rien à ajouter.

— Mais si, insista-t-il. C'est sans doute idiot de ma part. Mais

nous devons trouver une porte de sortie.

— Une porte de sortie ? Pour moi ? demanda Laura.

Elle semblait incrédule.

— Oui. Pour vous.

Il s'écarta de quelques pas, puis se retourna face à elle.

— De quel courage êtes-vous capable ? Pouvez-vous mentir si nécessaire et mentir de façon convaincante ?

Laura écarquilla les yeux.

— Vous êtes fou, dit-elle simplement.

— Probablement, convint Starkwedder.

Elle secoua la tête, perplexe.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, insista-t-elle.

— Je sais très bien ce que je fais, affirma-t-il. Je me rends complice *a posteriori*.

— Mais pourquoi ? demanda Laura. Pourquoi ?

Starkwedder la dévisagea un moment avant de répondre :

— Oui, pourquoi ? Ma foi, pour la simple raison, je suppose, que vous êtes une femme très séduisante, et que je n'aime pas l'idée de vous voir enfermée en prison pour y croupir durant les meilleures années de votre vie. Ce qui n'est à mon avis pas moins horrible que d'être pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Or, la situation paraît loin d'être prometteuse en ce qui vous concerne. Votre mari était un invalide et un infirme. Toute preuve d'une éventuelle provocation de sa part reposerait entièrement sur votre parole, parole qu'apparemment vous êtes des plus réticentes à donner. Par conséquent, il semble hautement improbable qu'un jury vous acquitterait.

Laura le regarda sans ciller.

— Vous ne me connaissez pas, dit-elle. Tout ce que je vous ai raconté pourrait n'être qu'un tissu de mensonges.

— C'est possible, convint joyeusement Starkwedder. Et je suis peut-être une poire. Mais je vous crois.

Laura détourna les yeux, puis se laissa tomber sur le repose-pied. Pendant quelques instants, ils ne prononcèrent pas un mot.

Puis, une soudaine lueur d'espoir dans les yeux, elle le regarda d'un air interrogateur, et hocha presque imperceptiblement la tête.

— Oui, souffla-t-elle, je peux mentir s'il le faut.

— Bien ! s'exclama Starkwedder avec détermination. Et maintenant, parlez, et parlez vite.

Il se dirigea vers la table jouxtant le fauteuil roulant et laissa tomber sa cendre dans le cendrier.

— D'abord, qui au juste se trouve dans la maison ? Qui vit ici ?

Après un instant d'hésitation, Laura se mit à énumérer, de façon quasi mécanique :

— Il y a la mère de Richard. Et il y a Benny. Il s'agit de miss Bennett, en fait, mais nous l'appelons Benny, qui est à la fois gouvernante et secrétaire. C'est une ancienne infirmière des hôpitaux. Elle vit avec nous depuis des lustres, et elle est corps et âme dévouée à Richard. Et puis il y a Angell. Je vous ai parlé de lui, je crois. Il est infirmier à domicile, et... et il tient également lieu à Richard de valet de chambre. Il en prend soin d'une manière générale.

— Vous avez aussi des domestiques qui habitent la maison ?

— Non, pas de domestiques à demeure, seulement des gens qui viennent faire le ménage... Oh ! et j'oubliais presque : il y a Jan, bien sûr.

— Jan ? releva Starkwedder. Qui est Jan ?

Saisie d'une gêne soudaine, Laura cilla quelque peu. Puis, non sans réticence, elle répondit :

— C'est le jeune demi-frère de Richard. Il... il vit avec nous.

Starkwedder s'approcha du tabouret où elle était toujours assise.

— Ce que je veux, c'est la vérité, insista-t-il. Qu'y a-t-il à propos de Jan que vous ne voulez pas m'avouer ?

Après avoir hésité un instant, mais toujours avec circonspection, Laura répondit :

— Jan est adorable. Très gentil et affectueux. Mais... mais il n'est pas tout à fait comme vous ou moi. J'entends par là qu'il est... qu'il est ce qu'on appelle un attardé.

— Je vois, murmura Starkwedder avec sympathie. Mais vous lui êtes très attachée, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Laura. Oui, je lui suis très attachée. C'est... c'est la véritable raison qui m'a empêchée de partir, de quitter Richard. Si je suis restée, c'est à cause de Jan. Voyez-vous, si Richard avait pu agir à sa guise, il aurait envoyé Jan dans un établissement spécialisé. Une institution pour débiles mentaux.

Sans quitter des yeux le cadavre de Richard Warwick, Starkwedder contourna lentement le fauteuil roulant, se torturant l'esprit pour savoir ce qu'il convenait de dire ou de taire.

— Je vois, murmura-t-il enfin. C'était ça la menace qu'il faisait peser sur vous ? Si vous le quittiez, il ferait *illico* boucler ce pauvre gosse ?

— Oui, répondit Laura. Si... si j'avais pu me persuader que je serais capable de gagner assez pour nous faire vivre, Jan et moi, je... Mais je ne suis jamais parvenue à m'en convaincre. Et de toute façon, Richard était son tuteur légal, bien entendu.

— Richard faisait-il preuve de bonté à son égard ? demanda Starkwedder.

— Parfois, répondit-elle.

— Et le reste du temps ?

— Le reste du temps, il parlait de le faire enfermer. Il lui répétait : « Ils seront très gentils avec toi, mon garçon. Ils te dorloteront. Et Laura, j'en suis sûr, viendra te voir une ou deux fois par an. » Il insistait jusqu'à ce que Jan soit dans tous ses états : terrifié, suppliant, bafouillant. Et alors il se laissait aller dans son fauteuil et il éclatait de rire. Il rejetait la tête en arrière et il riait, riait à n'en plus finir.

— Je vois, dit Starkwedder, qui l'observait avec attention. Oui... je vois.

Laura se leva d'un bond et alla vers la table qui jouxtait le fauteuil roulant pour y écraser son mégot.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire ! s'exclama-t-elle. Vous n'avez pas à croire un traître mot de ce que je vous raconte. Il se pourrait que j'invente tout ça.

— Je vous l'ai déjà dit, je suis prêt à en courir le risque, répondit Starkwedder. Bon, reprit-il, comment est cette... Comment s'appelle-t-elle, Bennett... Benny ? Est-ce qu'elle est vive ? Intelligente ?

— Elle est très capable et très efficace, lui garantit Laura. Starkwedder claquait des doigts.

— Il y a quand même un détail qui me turlupine. Comment se fait-il que personne dans la maison n'ait entendu le coup de feu, ce soir ?

— La mère de Richard est très âgée et plutôt sourde, répondit Laura. La chambre de Benny se trouve de l'autre côté de la maison, et les appartements d'Angell sont séparés de nous par une porte capitonnée. Il y a Jan, évidemment. Il dort dans la chambre au-dessus de ce bureau. Mais il se couche tôt, et il a le sommeil très lourd.

— Tout ça me paraît providentiel en diable, commenta Starkwedder.

Laura parut déconcertée.

— Mais qu'est-ce que vous suggérez ? lui demanda-t-elle. Que nous pourrions faire croire à un suicide ?

Il se retourna pour examiner à nouveau le cadavre.

— Non, dit-il en secouant la tête. Aucun espoir de faire gober à qui que ce soit la thèse du suicide, ça ne tiendrait pas la route un instant.

Il se dirigea vers le fauteuil roulant et contempla un moment le cadavre de Richard Warwick avant de demander :

— Il était droitier, je présume ?

— Oui, répondit Laura.

— Oui, c'est ce que je craignais. Auquel cas il n'aurait jamais pu se tirer une balle dans la tête selon cet angle, expliqua-t-il en indiquant la tempe gauche de Warwick. D'ailleurs, on ne discerne aucune marque de brûlure... Non, le coup de feu a dû être tiré d'une

certaine distance. Le suicide est bel et bien exclu... Mais il y a l'accident, bien sûr. Après tout, il aurait pu s'agir d'un accident.

Il rassembla ses idées avant de dire ce qu'il avait en tête.

— Bon, admettons par exemple que je sois venu ici ce soir. Exactement comme je l'ai fait, à vrai dire. Que je sois entré par hasard, par cette porte-fenêtre...

Il s'approcha de la porte-fenêtre et mima l'action d'entrer en trébuchant dans la pièce.

— Richard m'a pris pour un cambrioleur, et m'a tiré dessus à vue. Ça, en tout cas, c'est on ne peut plus vraisemblable d'après tout ce que vous m'avez raconté de ses exploits. Ma réaction dans ce cas est de lui sauter sur le poil...

Starkwedder se précipita vers le cadavre dans le fauteuil roulant.

— De lui sauter sur le poil et de lui arracher son revolver.

Laura l'interrompit avec élan :

— Et le coup est parti dans la lutte... c'est ça ?

— Oui, approuva Starkwedder avant de se reprendre. Non, ça ne colle pas. Comme je l'ai dit, la police remarquerait tout de suite que le coup n'a pas pu être tiré de si près.

Il s'accorda quelques instants, le temps de reconsidérer la scène, puis déclara :

— Bon, disons que je lui ai tout de suite pris son revolver...

Il secoua la tête.

— Non, ça ne sert à rien. Une fois que j'aurais fait ça, pourquoi diable serais-je allé lui tirer dessus ? Non, j'ai bien peur que le problème ne soit plus coton qu'il n'y paraît.

Il se sentit envahir par la lassitude mais se força à poursuivre :

— Très bien, décida-t-il, restons-en au meurtre. Au meurtre pur et simple. Mais à un meurtre commis par quelqu'un de l'extérieur. Un meurtre commis par un ou plusieurs inconnus.

Il retourna vers la porte-fenêtre, tira un rideau et regarda dehors comme pour y chercher l'inspiration.

— Un vrai cambrioleur, peut-être ? suggéra Laura, désormais soucieuse de lui venir en aide.

Starkwedder réfléchit un moment, puis déclara :

— Bon, je suppose qu'il pouvait s'agir d'un cambrioleur, mais ça paraît un peu factice.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Et un ennemi ? Ça aurait un petit côté mélodramatique, mais d'après ce que vous m'avez dit de votre mari, il semble avoir été du genre à se faire des ennemis. Je me trompe ?

— Non, répondit Laura non sans une certaine répugnance. Beaucoup de gens devaient avoir une dent contre lui, mais...

— Peu important les « mais » pour le moment, l'interrompit

Starkwedder en écrasant sa cigarette dans le cendrier le plus proche avant d'aller se planter devant elle. Dites-moi tout ce que vous savez des ennemis potentiels de Richard.

« Le numéro un, je suppose, serait miss... vous savez, miss Fesses tremblotantes, la vieille fille qu'il a fait détalier comme un lapin. Mais je doute qu'elle fasse un meurtrier vraisemblable. Quoi qu'il en soit, je présume qu'elle vit toujours dans le Norfolk, et ce serait un peu tiré par les cheveux de l'imaginer prenant un aller et retour pour la journée jusqu'au pays de Galles histoire de venir lui apprendre les bonnes manières.

« Qui d'autre ? la pressa-t-il. Qui d'autre pouvait lui en vouloir ?

Laura paraissait sceptique. Elle se leva, fit quelques pas et se mit à déboutonner son boléro.

— Eh bien, commença-t-elle prudemment, il y avait un jardinier, il y a environ un an de ça. Richard l'a congédié et a refusé de lui donner des références. L'homme s'est répandu en insultes et a proféré des tas de menaces.

— Qui était-ce ? demanda Starkwedder. Quelqu'un du coin ?

— Oui, répondit Laura. Il venait de Llanfechan, à environ six kilomètres d'ici.

Elle ôta son boléro et le posa sur un bras du canapé.

Starkwedder fronça les sourcils.

— Votre jardinier ne me plaît pas beaucoup. Vous pouvez parier qu'il aura un joli petit alibi du genre : « Je ne suis pas sorti de chez moi. » Et s'il n'a pas d'alibi, ou si c'est un alibi que seule sa femme peut confirmer ou corroborer, nous risquerions de faire finalement inculper ce pauvre type pour un crime qu'il n'a pas commis. Non, ça ne va pas. Ce qu'il nous faut, c'est un ennemi venu du passé, et qui ne serait pas si facile à retrouver.

Laura fit lentement les cent pas dans la pièce en se torturant les méninges tandis que Starkwedder continuait :

— Et quelqu'un de l'époque où Richard chassait le tigre et le lion ? Quelqu'un au Kenya, en Afrique du Sud, ou en Inde ? Un endroit où la police ne peut pas se renseigner trop facilement sur son compte.

— Si seulement j'arrivais à réfléchir, se désespéra Laura. Si seulement je pouvais me souvenir. Si je pouvais me rappeler certaines des histoires de cette époque que Richard nous a racontées à un moment ou un autre.

— On ne peut même pas dire que nous ayons de bons accessoires sous la main, marmonna Starkwedder. Vous savez, un turban sikh négligemment drapé autour du carafon, ou un couteau mau-mau, ou une flèche empoisonnée.

Les deux mains pressées sur le front, il essayait de se concentrer.

— Bon sang ! reprit-il, ce qu'il nous faut, c'est quelqu'un qui lui en aurait voulu, quelqu'un qui aurait été malmené par lui.

Il s'approcha de Laura.

— Creusez-vous la cervelle, ma fille ! l'exhorta-t-il. Creusez-vous la cervelle !

— Je... je n'y arrive *pas* ! sanglota presque Laura, au comble du désarroi.

— Vous m'avez dit quel genre d'homme était votre mari. Il a bien dû y avoir des incidents au cours desquels il s'est montré ignoble, des gens qu'il aura poussés à bout. Bonté divine, il y a forcément *quelque chose* !

Laura marchait de long en large, essayant rageusement de rameuter ses souvenirs.

— Quelqu'un qui aurait émis des menaces. Des menaces légitimes, peut-être, l'encouragea Starkwedder.

Laura s'immobilisa. Puis se retourna vers lui.

— Il y a eu... ça vient de me revenir, prononça-t-elle d'une voix sans timbre. Il y a eu cet homme dont Richard avait écrasé l'enfant.

Starkwedder écarquilla les yeux.

— Richard a écrasé un enfant ? demanda-t-il avec tous les signes du plus vif intérêt. Il lui est passé sur le corps avec sa voiture ? Quand est-ce que ça a eu lieu ?

— Ça s'est passé il y a environ deux ans, lui dit Laura. Quand nous habitions encore le Norfolk. Le père de l'enfant ne s'est pas privé de proférer des menaces, à l'époque.

Starkwedder s'assit sur le repose-pied.

— Cette fois, admit-il, voilà qui ressemble à un coupable en puissance. Quoi qu'il en soit, dites-moi tout ce que vous vous rappelez au sujet de cet accident.

Laura réfléchit un moment, puis commença.

— Richard revenait de Cromer en voiture. Il avait beaucoup trop bu, ce qui n'avait rien d'inhabituel. Il a traversé un village à plus de 100 à l'heure en zigzaguant apparemment pas mal. L'enfant – un garçonnet – est sorti en courant de l'auberge du village. Richard l'a renversé et il est mort sur le coup.

— Vous voulez dire, lui demanda Starkwedder, que votre mari pouvait conduire, malgré son handicap ?

— Oui. Oh ! la voiture devait être spécialement conçue, avec des commandes particulières pour qu'il puisse les manœuvrer, mais oui, il était capable de conduire ce véhicule.

— Je vois, dit Starkwedder. Que s'est-il passé après l'accident ? La police a dû arrêter Richard pour homicide involontaire ?

— Il y a eu une enquête, ça va de soi, expliqua Laura.

Dans sa voix tremblait une note d'amertume lorsqu'elle ajouta :

— Mais, comme de bien entendu, Richard a été mis hors de cause.

— Il y avait des témoins ? lui demanda Starkwedder.

— Il y avait le père de l'enfant. Il avait assisté à la scène. Mais il y avait aussi une infirmière des hôpitaux, miss Warburton, qui se trouvait dans la voiture avec Richard. Elle a témoigné, bien sûr. Mais d'après elle, la voiture roulait à moins de 50 à l'heure et Richard n'avait bu qu'un verre de sherry.

« Elle a dit que l'accident était inévitable : le petit garçon s'était précipité dehors, quasiment sous les roues de l'auto. Ils l'ont crue, elle,

et pas le père de l'enfant qui déclarait que le chauffeur contrôlait mal son véhicule et roulait à vive allure. D'après ce que j'ai compris, le pauvre homme s'est montré... un peu trop véhément dans l'expression de son ressentiment.

« Voyez-vous, ajouta Laura en se dirigeant vers le fauteuil, n'importe qui aurait cru l'infirmière Warburton. Elle paraissait l'honnêteté incarnée, fiable à mille pour cent, précise, pleine de réserve, et ainsi de suite.

— Mais vous, vous n'étiez pas dans la voiture ?

— Non, répondit Laura. J'étais à la maison.

— Alors comment savez-vous que ce qu'a dit miss Je-ne-sais-quoi n'était pas la vérité ?

— Oh ! toute l'affaire a été largement commentée par Richard quand ils sont revenus de l'enquête, déplora-t-elle. Ça, je m'en souviens comme si ça datait d'hier. Il l'a félicitée : « Bravo, Warby, c'est ce qui s'appelle du bon boulot. Vous m'avez probablement évité une peine de prison carabinée. » À quoi elle a répondu : « Vous ne méritiez pas d'y échapper, Mr Warwick. Vous savez que vous conduisiez beaucoup trop vite. C'est une honte pour ce pauvre gamin. » Et Richard a répliqué : « Oh ! arrêtez vos salades. Je vous ai généreusement graissé la patte. De toute façon, qu'est-ce qu'un sale même de plus ou de moins dans ce monde surpeuplé ? Il est aussi bien là où il est. Ce n'est pas ça qui va m'empêcher de dormir, je vous en fiche mon billet. »

Starkwedder se leva du repose-pied et, regardant par-dessus son épaule le cadavre de Richard Warwick, marmonna, la mine sombre :

— Plus j'entends parler de votre mari, plus je suis prêt à croire que ce qui s'est passé ce soir était un homicide justifié par les circonstances plutôt qu'un meurtre.

S'approchant de Laura, il reprit :

— Bon. Revenons à nos moutons. L'homme dont l'enfant a été renversé. Le père du garçon... Comment s'appelle-t-il ?

— Un nom écossais, je crois, répondit Laura. Mac... Mac quelque chose... MacLeod ? MacCrae ?... Je ne me souviens plus.

— Mais il faut pourtant que vous vous en souveniez, insista Starkwedder. Allons, il le faut. Est-ce qu'il vit toujours dans le Norfolk ?

— Non, non, dit Laura. Il n'était venu que pour une visite. À la famille de sa femme, il me semble. Et je crois me rappeler qu'il venait du Canada.

— Le Canada... voilà qui est commodément éloigné, observa Starkwedder. Retrouver sa trace prendrait du temps. Oui, continua-t-il en passant derrière le canapé, oui, je crois qu'il y a des possibilités de ce côté. Mais pour l'amour du ciel, essayez de vous rappeler le nom de

cet individu.

Il alla sortir ses gants de la poche de son pardessus et les enfila.

Puis, fouillant la pièce du regard, il demanda :

— Vous n'auriez pas des journaux, quelque part ?

— Des journaux ? s'étonna Laura.

— Pas d'aujourd'hui, expliqua-t-il. D'hier ou d'avant-hier, ça vaudrait mieux.

Se levant du canapé, Laura gagna un placard situé derrière le fauteuil.

— Il y en a toujours là-dedans. On les garde pour allumer le feu.

Starkwedder la rejoignit, ouvrit la porte du placard et en sortit un journal. Après avoir vérifié la date, il annonça :

— Ça ira très bien. Exactement ce qu'il nous faut.

Il l'emporta sur le bureau et tira une paire de ciseaux d'un casier.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Laura.

— Nous allons fabriquer une preuve.

Il fit cliqueter les ciseaux comme pour lui faire une démonstration.

Perplexe, Laura ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Mais supposez que la police réussisse à trouver cet homme, s'inquiéta-t-elle. Qu'est-ce qui se passera ?

Starkwedder était rayonnant.

— S'il vit toujours au Canada, ça leur prendra un bail, annonça-t-il, l'air content de lui. Et le temps qu'ils le retrouvent, il aura sans doute un alibi pour ce soir. Se trouver à quelques milliers de kilomètres d'ici devrait constituer un alibi satisfaisant. Et à ce moment-là, il sera un peu tard pour qu'ils reprennent les recherches ici. De toute façon, c'est le mieux que nous puissions faire. Quoi qu'il arrive, ça nous donnera le temps de souffler.

L'inquiétude transparaissait sur le visage de Laura.

— Ça ne me plaît pas, se plaignit-elle.

Starkwedder lui décocha un regard un tantinet exaspéré.

— Ma chère petite, l'admonesta-t-il, vous n'avez pas les moyens de faire la difficile. Mais il faut que vous essayiez de vous rappeler son nom.

— Je n'y arrive pas, je vous l'ai dit, insista la jeune femme.

— Est-ce que ça ne pouvait pas être MacDougall ? Ou Mackintosh ? suggéra-t-il pour l'aider.

Laura s'écarta de quelques pas et mit les mains sur ses oreilles.

— Je vous en supplie, arrêtez ! Vous ne faites qu'aggraver la situation. Je ne suis même plus sûre que c'était bien Mac quelque chose.

— Bon, si vous ne vous souvenez pas, tant pis, concéda Starkwedder. Il nous faudra nous en passer. Vous ne vous rappelez pas

la date, par hasard, ou Dieu sait quel autre détail qui pourrait nous servir ?

— Bah ! la date, fit Laura avec un pauvre sourire, je peux vous la donner sans problème. C'était le 15 mai.

Surpris, Starkwedder demanda :

— Comment diable pouvez-vous vous en souvenir ?

Il y avait de l'amertume dans la voix de Laura lorsqu'elle répondit :

— Parce que c'est arrivé le jour de mon anniversaire.

— Ah ! je vois... oui... eh bien, ça résout un léger problème, remarqua Starkwedder. Et nous avons également un coup de chance. Ce journal est daté du 15.

Il découpa soigneusement la date du journal.

Le rejoignant devant le bureau et regardant par-dessus son épaule, Laura lui fit remarquer que le journal était daté du 15 novembre, et non du 15 mai.

— Oui, admit-il, mais ce sont les chiffres qui donnent le plus de tintouin. Et maintenant, mai. C'est un mot court... ah ! oui, voilà un M. Et maintenant, un A, et un I.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? l'interrogea Laura.

Pour toute réponse, Starkwedder s'installa sur la chaise de bureau et demanda :

— Vous avez de la colle ?

Laura était sur le point de prendre un pot de colle dans un casier quand il l'arrêta.

— Non, ne touchez à rien, ordonna-t-il. Pas question que vos empreintes soient dessus.

Il prit le pot de colle dans sa main gantée et en ôta le couvercle.

— « Comment devenir un criminel sans se fouler », enchaîna-t-il. Ah ! oui, voilà un bloc de papier à lettres vierge, du genre qu'on vend aux quatre coins des îles britanniques.

Sortant un bloc-notes du casier, il se mit à coller mots et lettres sur une feuille du bloc.

— Et maintenant, regardez bien, un... deux... trois... pas évident avec des gants. Mais nous y sommes quand même parvenus comme des grands : « 15 mai. La dette est payée. » Oh ! le « est » se détache...

Il le recolla.

— Et voilà. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il arracha la feuille du bloc et la lui montra, puis se dirigea vers le cadavre de Richard Warwick dans le fauteuil roulant.

— Nous allons la fourrer dans la poche de sa veste, comme ceci.

En l'y mettant, il délogea un briquet, qui tomba à terre.

— Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Laura poussa une brève exclamation et essaya de se saisir du briquet, mais Starkwedder l'avait devancée et l'examinait.

— Donnez-le-moi ! s'écria précipitamment Laura. Donnez-le-moi ! Légèrement surpris, Starkwedder le lui tendit.

— C'est... c'est mon briquet, expliqua-t-elle sans nécessité aucune.

— Très bien, c'est donc votre briquet, convint-il. Il n'y a pas de quoi s'affoler.

Il la dévisagea avec curiosité.

— Vous n'êtes pas en train de vous dégonfler, j'espère ?

Elle s'écarta de lui et se dirigea vers le canapé. Ce faisant, elle frotta le briquet sur sa jupe comme pour en ôter d'éventuelles empreintes digitales tout en prenant soin de s'assurer que Starkwedder ne la voyait pas faire.

— Non, bien sûr que je ne me dégonfle pas, l'assura-t-elle.

Après avoir veillé à ce que le message fabriqué à l'aide du journal soit bien coincé sous le revers de la poche de poitrine de Richard Warwick, Starkwedder retourna au bureau, reboucha le pot de colle, ôta ses gants, sortit un mouchoir et regarda Laura.

— Et voilà ! Tout est prêt pour l'étape suivante. Où est ce verre dans lequel vous buviez il y a un instant ?

Laura le prit sur la table où elle l'avait déposé, glissa le briquet à sa place et rejoignit Starkwedder avec le verre. Il était sur le point d'en effacer les empreintes de la jeune femme quand il s'arrêta.

— Non, murmura-t-il. Non, ce serait stupide.

— Pourquoi ? demanda Laura.

— Eh bien, il devrait y avoir des empreintes, expliqua-t-il, aussi bien sur le verre que sur le carafon. Celles de ce valet, pour commencer, et probablement aussi celles de votre mari. S'il n'y en avait aucune, la police trouverait ça on ne peut plus louche.

Il but une gorgée du verre qu'il tenait à la main.

— Et maintenant, je dois trouver un moyen d'expliquer les miennes, ajouta-t-il. Le crime n'est pas chose facile, pas vrai ?

— Oh ! ne faites pas ça ! s'exclama Laura dans un soudain élan incontrôlé. Ne vous impliquez pas dans cette histoire. Ils pourraient vous soupçonner.

— Ma chère, répondit Starkwedder, amusé, je suis un homme éminemment respectable et au-dessus de tout soupçon. Impliqué dans cette histoire, comme vous le dites si bien, je le suis déjà jusqu'au cou. Après tout, ma voiture est là dehors, les deux roues avant coincées dans le fossé.

« Mais ne vous inquiétez pas, un rien de parjure et un brin de magouillage dans les horaires, c'est le pire dont ils pourraient m'accuser. Et ils ne le feront pas si vous jouez correctement votre rôle.

Écrasée par le poids de sa responsabilité, Laura s'assit sur le repose-pied, épaules voûtées. Il vint se planter devant elle.

— Eh bien, l'admonesta-t-il, vous êtes prête, oui ou non ?

— Prête... à quoi ? gémit-elle.

— Allons, il faut que vous repreniez vos esprits, la pressa-t-il.

— Je me sens... stupide, murmura-t-elle, à demi hébétée. Je... je ne sais plus du tout où j'en suis.

— Vous n'avez pas à vous creuser la cervelle, trancha Starkwedder. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'obéir aux ordres. Bon, voici le plan. Mais d'abord, avez-vous un poêle quelconque allumé dans la maison ?

— Un poêle allumé ? Il y a... il y a la chaudière de la cuisine.

— Parfait.

Il prit le journal, y enveloppa les morceaux découpés et tassa le tout en une boule qu'il apporta à Laura.

— *Primo*, foncez jusqu'à la cuisine et fourrez ça dans la chaudière. Ensuite, montez à l'étage, ôtez vos vêtements et passez une robe de chambre, un déshabillé, ou tout ce que vous voudrez... Au fait, vous avez de l'aspirine ?

— Oui, pourquoi ?

Comme s'il mûrissait son plan tout en parlant, Starkwedder continua :

— Très bien : videz le flacon dans les toilettes. Puis allez voir quelqu'un : votre belle-mère, ou miss... comment ça, déjà ? Bennett ? et prétendez que vous avez la migraine et qu'il vous faut de l'aspirine. Puis, pendant que vous serez avec la personne en question – à propos, n'oubliez pas de laisser la porte ouverte –, vous entendrez le coup de feu.

— Quel coup de feu ? demanda Laura, au bord de l'ahurissement.

Starkwedder se dirigea vers la table jouxtant le fauteuil roulant et prit le revolver.

— Ça, murmura-t-il d'un air absent, je m'en charge.

Il examina l'arme.

— Hum ! Ça n'a pas l'air d'une fabrication anglaise... Un souvenir de guerre ? À moins que je ne me trompe...

Laura se leva.

— Je ne sais pas, lui dit-elle. Richard avait plusieurs pistolets de marques étrangères.

— Je me demande s'il est déclaré, dit Starkwedder, presque pour lui-même, le revolver toujours à la main.

Laura s'assit sur le canapé.

— Richard avait une licence, si c'est bien le terme exact, un permis pour sa collection, dit-elle.

— Oui, ça ne m'étonne pas. Mais ça ne veut pas dire qu'elles

soient toutes enregistrées à son nom. En pratique, les gens négligent souvent ce genre de formalités. Y a-t-il quelqu'un qui pourrait le savoir avec certitude ?

— Angell, peut-être, dit Laura. C'est important ?

— Eh bien, vu la façon dont nous inventons cette histoire, il y a plus de chances pour que ce brave MacMachinchouette – le père de l'enfant que Richard a renversé – ait fait irruption ici, l'écume aux lèvres et criant vengeance avec sa propre arme à la main.

« Mais on pourrait, après tout, monter une histoire très plausible en inversant les données. Cet homme – quel que soit son nom – fait irruption dans la pièce. Richard, à moitié endormi, empoigne son revolver. L'autre type le lui arrache et fait feu. Je reconnais que c'est un peu tiré par les cheveux, mais nous n'avons rien de mieux à offrir et il faudra que ça suffise. Qui ne risque rien n'a rien.

Il plaça l'arme sur la table qui jouxtait le fauteuil roulant.

— Bon, reprit-il, avons-nous pensé à tout ? Je l'espère. Le fait qu'il ait été tué un quart d'heure ou vingt minutes plus tôt ne sautera pas aux yeux d'ici que la police arrive. Conduire sur ces routes par un tel brouillard et à une heure pareille ne sera pas du gâteau.

Il alla soulever le rideau près de la porte-fenêtre et regarda les impacts des balles dans le mur.

— « R.W. ». Une réussite. Je vais essayer d'y ajouter un point final.

Replaçant le rideau, il revint vers la jeune femme.

— Quand vous entendrez le coup de feu, jouez la panique, et débrouillez-vous pour rappliquer ici avec miss Bennett ou n'importe qui d'autre que vous pourrez réveiller. Votre version, c'est que vous tombez des nues. Vous êtes allée vous coucher, vous vous êtes réveillée avec une violente migraine, vous êtes partie à la recherche d'aspirine... et c'est *tout* ce que vous savez. Compris ?

Laura acquiesça.

— Bien, dit Starkwedder. Pour tout le reste, laissez-moi faire. Vous sentez-vous mieux maintenant ?

— Oui, je crois, murmura Laura.

— Alors allez-y et jouez votre rôle, ordonna-t-il.

Laura sembla peser le pour et le contre.

— Vous... vous ne devriez pas faire ça, insista-t-elle enfin. Vous ne devriez pas. Il ne faut pas que vous soyez impliqué.

— Je ne veux plus en entendre parler, répliqua fermement Starkwedder. Chacun a sa propre manière de... Comment avons-nous dit tout à l'heure ? De s'offrir du bon temps. Vous avez trouvé amusant de tuer votre mari.

« Et moi, c'est maintenant que je m'amuse. Disons plus simplement qu'en véritable amateur de romans policiers, je me suis

toujours demandé comment je me tirerais les pattes d'une intrigue passablement tordue dans la vie réelle.

Il lui adressa un bref sourire rassurant.

— Bon, vous sentez-vous capable de faire ce que je vous demande ?

Laura hocha la tête.

— Oui, souffla-t-elle.

— Très bien. Quelle heure avez-vous ?

Laura lui fit voir sa montre-bracelet, et il régla la sienne dessus.

— Juste moins dix passé, nota-t-il. Je vais vous laisser trois... non, quatre minutes. Quatre minutes pour aller dans la cuisine, jeter ce tapon de papier journal dans la chaudière, monter à l'étage, ôter vos vêtements, enfiler une robe de chambre et foncer voir miss Bennett ou qui bon vous semblera.

Il eut encore une fois un sourire rassurant.

— Vous croyez pouvoir le faire, Laura ?

La jeune femme acquiesça.

— Alors, continua-t-il, à minuit moins cinq tapant, vous entendrez le coup de feu. Filez ! le compte à rebours a commencé.

Elle se dirigea vers la porte mais, peu sûre d'elle, se retourna pour lui adresser un dernier regard. Starkwedder s'en fut lui ouvrir le battant.

— Vous n'allez pas me faire faux bond, j'espère ?

— Non, répondit-elle faiblement.

— Bien.

Laura était sur le point de franchir le seuil quand Starkwedder vit son boléro posé sur l'accoudoir du canapé. La rappelant, il le lui tendit en souriant.

Après avoir refermé la porte derrière Laura, Starkwedder passa mentalement en revue ce qui lui restait à faire.

Au bout d'un instant, il sortit une cigarette, se dirigea vers la table et était sur le point de prendre le briquet lorsqu'il remarqua une photographie de Laura sur l'une des étagères. Il la prit, l'examina, sourit, en proie à une étrange émotion, la remit en place, alluma sa cigarette et reposa le briquet sur la table.

Il sortit son mouchoir, effaça les empreintes digitales sur les accoudoirs du fauteuil et la photographie, puis remit le fauteuil dans sa position d'origine. Il prit la cigarette de Laura dans le cendrier, puis alla à la table qui jouxtait le fauteuil roulant et retira son propre mégot du cendrier.

Gagnant ensuite le bureau, il effaça les empreintes qui pouvaient s'y trouver, remit en place les ciseaux et le bloc, et redressa le sous-main. Il parcourut des yeux le sol, à la recherche d'éventuels lambeaux de journal ayant pu échapper à son attention, en trouva un près du bureau, le roula en boule et le mit dans la poche de son pantalon.

Il effaça les empreintes sur l'interrupteur près de la porte et sur la chaise de bureau, ramassa sa torche, alla à la porte-fenêtre, tira légèrement le rideau, et braqua la torche à travers le carreau sur l'allée du parc.

— Trop dur, trop gelé pour qu'il y ait des traces de pas, murmura-t-il à part lui.

Il reposa la torche sur la table près du fauteuil roulant et prit le revolver. S'assurant qu'il était suffisamment chargé, il l'essuya pour en ôter les empreintes, puis se dirigea vers le repose-pied et posa le revolver dessus.

Après avoir regardé à nouveau sa montre, il alla au fauteuil placé dans l'alcôve et mit son chapeau, son écharpe et ses gants. Son pardessus sur le bras, il gagna enfin la porte.

Il allait éteindre la lumière quand il se souvint qu'il devait effacer les empreintes sur la plaque de porte et la poignée. Il éteignit alors les lampes et revint au repose-pied en enfilant son pardessus. Il prit le revolver, et il était sur le point de tirer sur les initiales gravées dans le mur lorsqu'il se rendit compte qu'elles étaient masquées par le rideau.

— Bon sang ! marmonna-t-il.

S'emparant de la chaise de bureau, il s'en servit pour maintenir le rideau tiré, retourna se placer près du repose-pied, tira un coup de revolver, puis courut jusqu'au mur pour examiner le résultat.

— Pas mal ! se félicita-t-il.

Comme il remettait la chaise à sa place, Starkwedder entendit des voix dans le corridor. Il sortit précipitamment par la porte-fenêtre en emportant le revolver. Un instant plus tard, il réapparut, empoigna sa torche et s'esquiva de nouveau.

Convergeant de diverses parties de la maison, quatre personnes se pressaient en direction du bureau. La mère de Richard Warwick, grande et imposante vieille dame, arborait une robe de chambre à ramages. Livide, elle marchait en s'aidant d'une canne.

— Que se passe-t-il, Jan ? demanda-t-elle à l'adolescent en pyjama dont l'étrange visage faunesque lui donnait un air d'innocence et qui la suivait de près sur le palier.

« Pourquoi tout le monde se promène-t-il au beau milieu de la nuit ? s'exclama-t-elle lorsqu'ils furent rejoints par une femme d'âge mûr aux cheveux gris, vêtue d'une robe de chambre de flanelle plus pratique qu'élégante.

« — Benny, lui ordonna-t-elle, dites-moi ce qui se passe.

Laura marchait dans le sillage de la gouvernante et Mrs Warwick continua :

— Avez-vous tous perdu l'esprit ? Laura, que s'est-il passé ? Jan... Jan... quelqu'un va-t-il me dire ce qui se manigance dans cette maison ?

— Je parie que c'est Richard, dit le garçon, qui paraissait âgé d'environ dix-neuf ans, même si sa voix et sa manière d'être étaient celles d'un enfant. Il est encore en train de tirer dans le brouillard.

Une note de colère transparut dans sa voix lorsqu'il ajouta :

— Il faut que quelqu'un lui dise que c'est mal de nous réveiller tous au moment où on se repose le mieux. Je dormais comme une souche, et Benny aussi. Pas vrai, Benny ? Fais attention, Laura, Richard est dangereux. Il est dangereux, Benny, faites attention vous aussi.

— Il y a un brouillard à couper au couteau, dit Laura en regardant par la fenêtre du palier. C'est à peine si on distingue l'allée. Je ne vois pas sur quoi il peut bien tirer dans cette purée de pois. C'est absurde. D'ailleurs, j'ai cru entendre un cri.

Miss Bennett – Benny –, femme efficace aux gestes vifs qui ressemblait à l'ancienne infirmière des hôpitaux qu'elle était, s'exprima d'un ton quelque peu hautain :

— Je ne vois vraiment pas ce qui vous bouleverse tant, Laura. Je

crois que vous laissez vagabonder votre imagination. Pour ma part, je n'ai pas entendu de coup de feu. Et je suis sûre que tout va bien. Ce n'est que Richard qui s'amuse comme d'habitude. Mais c'est en tout cas une attitude très égoïste de sa part, et je ne manquerai pas de le lui reprocher.

« Richard ! lança-t-elle en entrant dans le bureau, vraiment, Richard, ce n'est pas bien de se livrer à ce genre de facéties à une heure aussi indue. Vous nous avez fait peur...

Moulée dans une robe de chambre qui mettait en valeur la moindre de ses formes, Laura escorta miss Bennett dans le bureau. Tandis qu'elle donnait de la lumière et se dirigeait vers le canapé, Jan suivit le mouvement. Il avisa miss Bennett qui s'était soudain immobilisée au beau milieu de la pièce et qui fixait d'un air égaré la silhouette de Richard Warwick avachi dans son fauteuil roulant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Benny ? demanda Jan. Pourquoi faites-vous cette tête-là ?

— C'est Richard..., dit miss Bennett d'une voix étrangement calme. Il s'est tué.

— Ça, c'est vrai, regardez ! s'écria le jeune garçon, ravi, en montrant la table du doigt. En plus, son revolver a disparu.

Venue du parc, une voix lança :

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Il y a un problème ?

Regardant par la petite fenêtre de l'alcôve, Jan cria :

— Écoutez ! Il y a quelqu'un dehors !

— Dehors ? dit miss Bennett. Qui ça peut-il bien être ?

Elle se tourna vers la porte-fenêtre et allait en tirer le rideau quand le battant pivota soudain sur ses gonds, livrant passage à Starkwedder qui s'immobilisa un instant sur le seuil. Paniquée, miss Bennett recula tandis que Starkwedder s'avavançait et demandait d'un ton pressant :

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Son regard tomba sur Richard Warwick dans le fauteuil roulant.

— Bon Dieu ! vous ne voyez donc pas que cet homme est mort ? s'exclama-t-il. Qu'on lui a tiré dessus ?

Balayant la pièce du regard, il les dévisagea un par un d'un air soupçonneux.

— Qui êtes-vous ? trouva la force de lui demander miss Bennett. D'où sortez-vous ?

— Ça fait des heures que je suis perdu dans le brouillard. Et je viens d'envoyer ma voiture dans le fossé, répondit Starkwedder. J'ai trouvé une grille ouverte et je suis monté jusqu'ici en me disant que c'était mon unique chance d'obtenir de l'aide et de pouvoir téléphoner. Sur quoi j'ai entendu un coup de feu, un type est sorti en courant par la porte-fenêtre et m'a bousculé au passage.

Montrant le revolver, Starkwedder ajouta :

— Et il a laissé tomber ça.

— Où est allé cet homme ? lui demanda miss Bennett.

— Comment diable le saurais-je avec ce brouillard ? répondit Starkwedder.

Jan se tenait devant le corps de Richard et le contemplait, fasciné.

— Quelqu'un a tué Richard ! cria-t-il à tue-tête.

— J'en ai comme l'impression, convint Starkwedder. Vous feriez bien d'appeler la police.

Il posa le revolver sur la table qui jouxtait le fauteuil roulant, prit le carafon, versa du cognac dans un verre et pointa le menton en direction du cadavre.

— Qui est-ce ?

— Mon mari, dit Laura d'un ton neutre en allant s'asseoir sur le canapé.

— Tenez... buvez ça, lui conseilla Starkwedder avec une sollicitude un peu forcée.

Laura leva les yeux vers lui.

— Ça a dû vous faire un choc, ajouta-t-il avec insistance.

Tandis qu'elle prenait le verre, Starkwedder, qui tournait le dos aux autres, lui adressa un sourire de connivence pour attirer son attention sur la façon dont il avait résolu le problème des empreintes digitales. Se détournant, il jeta son chapeau sur le fauteuil, puis, remarquant soudain que miss Bennett allait se pencher sur le corps de Richard Warwick, fit rapidement volte-face.

— Non, ne touchez à rien, madame, l'implora-t-il. Ça m'a tout l'air d'un meurtre, et si tel est le cas, rien ne doit être dérangé.

Se redressant d'un bond, miss Bennett s'écarta du cadavre.

— Un meurtre ? s'exclama-t-elle, consternée. C'est impossible !

Mrs Warwick, la mère du mort, s'était arrêtée à la porte du bureau. Elle s'avança alors, demandant :

— Que s'est-il passé ?

— On a tué Richard ! On a tué Richard ! lui répondit Jan en chantonnant.

Il paraissait plus excité qu'inquiet.

— Tais-toi, Jan, ordonna miss Bennett.

— Que vous ai-je entendu dire ? demanda Mrs Warwick avec un sang-froid impressionnant.

— Il a dit que c'était un meurtre, intervint Benny en indiquant Starkwedder.

— Richard..., murmura Mrs Warwick cependant que Jan se penchait sur le cadavre et s'égosillait :

— Regardez... regardez... il y a un papier sur sa poitrine... un papier avec quelque chose d'écrit dessus.

Il tendit la main vers le papier, mais l'ordre de Starkwedder claquait :

— N'y touchez pas ! Faites ce que vous voulez mais ne touchez pas à ça !

Puis il lut à voix haute, lentement :

— 15... mai... la dette est payée.

— Seigneur ! MacGregor ! s'exclama miss Bennett en passant derrière le canapé.

Laura se leva. Mrs Warwick fronça les sourcils.

— Vous voulez dire... cet homme... le père... le père de l'enfant qui a été renversé... ?

— Bien sûr, MacGregor, murmura Laura pour elle-même en s'asseyant dans le fauteuil.

Jan s'approcha du cadavre.

— Regardez... ce sont des lettres... des lettres découpées dans un journal ! s'extasia-t-il.

Starkwedder, là encore, l'arrêta.

— Non, n'y touchez pas ! répéta-t-il. Il faut le laisser pour la police.

Il se dirigea vers le téléphone.

— Voulez-vous que je... ?

— Non, dit fermement Mrs Warwick. Je m'en charge.

Prenant la direction des opérations, elle rassembla tout son courage, gagna le bureau en s'appuyant lourdement sur sa canne et composa le numéro. Jan, toujours excité, courut s'agenouiller sur le repose-pied.

— L'homme qui s'est enfui, demanda-t-il à miss Bennett. Vous croyez que c'est lui qui... ?

— Chut, Jan, répondit miss Bennett d'un ton sans réplique tandis que Mrs Warwick, d'une voix claire et pleine d'autorité, s'expliquait au téléphone.

— C'est bien le poste de police ? Ici Llangelert House. La maison de Mr Richard Warwick. On vient de trouver Mr Warwick... tué d'un coup de revolver.

Elle continua à parler et les autres occupants de la pièce l'écoutaient avec attention.

— Non, c'est un étranger qui l'a trouvé. Un homme dont la voiture était tombée en panne près de la maison, je crois... Oui, je vais le lui dire. Je vais appeler l'auberge. Est-ce qu'une de vos voitures pourra l'y emmener quand vous en aurez terminé ici ?... Très bien.

Se retournant face à l'assemblée, Mrs Warwick annonça :

— La police sera là dès qu'elle le pourra avec ce brouillard. Ils auront deux voitures, dont l'une repartira tout de suite pour emmener ce monsieur (elle indiqua Starkwedder) à l'auberge du village. Ils

veulent qu'il reste ici cette nuit et se tienne à leur disposition demain.

— Eh bien, puisque je ne peux pas partir avec ma voiture toujours dans le fossé, je n'y vois pas d'inconvénient ! s'exclama Starkwedder.

Tandis qu'il parlait, la porte du couloir s'ouvrit, et un homme brun de taille moyenne, d'environ quarante-cinq ans, entra dans la pièce tout en nouant le cordon de sa robe de chambre. Il s'arrêta soudain juste devant la porte.

— Nous avons un problème, madame ? demanda-t-il en s'adressant à Mrs Warwick.

Puis son regard se porta derrière elle, et il vit le cadavre de Richard Warwick.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama-t-il.

— J'ai le regret de vous signaler qu'il s'est produit une terrible tragédie, Angell, lui indiqua Mrs Warwick. On a tué Mr Richard, la police est en route et ne devrait pas trop tarder à arriver.

Se tournant vers Starkwedder, elle ajouta :

— C'est Angell. Il est... il était le valet de chambre de Richard.

Le valet répondit à cette présentation en esquissant, d'un air absent, une courbette à l'adresse de Starkwedder.

— Oh ! mon Dieu ! répéta-t-il en continuant à fixer du regard le cadavre de feu son ancien employeur.

6

À 11 heures le lendemain matin, le bureau de Richard Warwick paraissait un peu plus accueillant qu'il ne l'avait été la veille.

En premier lieu, le soleil brillait en cette journée froide et claire, et la porte-fenêtre était grande ouverte.

Ensuite, le cadavre avait été enlevé pendant la nuit, et le fauteuil roulant poussé dans l'alcôve. Son ancienne place au centre de la pièce était maintenant occupée par le fauteuil. La petite table avait été débarrassée de tout, sauf du carafon et du cendrier.

Un assez beau garçon dans la petite trentaine, cheveux bruns coupés court, vêtu d'un veston de tweed et d'un pantalon bleu marine, était assis dans le fauteuil roulant et lisait un recueil de poèmes.

Au bout de quelques instants, il se leva.

— Magnifique, dit-il à part lui d'un ton pénétré. Pertinent et magnifique.

Sa voix était douce et musicale, avec un accent gallois prononcé.

Le jeune homme referma son livre et le remplaça sur une des étagères de l'alcôve. Puis, après avoir parcouru la pièce du regard, il se dirigea vers la porte-fenêtre ouverte et sortit sur la terrasse.

Presque immédiatement, un homme entre deux âges au visage impénétrable, porteur d'une mallette, entra dans la pièce par la porte du corridor. Allant vers le fauteuil placé face à la terrasse, il y posa sa mallette et regarda dehors.

— Sergent Cadwallader ! lança-t-il d'un ton bref.

Le jeune homme se retourna et rentra dans la pièce.

— Bonjour, inspecteur Thomas, dit-il avant de continuer sur un rythme cadencé : « Saison de brumes et de douce fécondité, amie intime du soleil mûrissant... »

L'inspecteur, qui avait commencé à déboutonner son pardessus, s'interrompit et, sourcils levés, dévisagea le jeune sergent.

— Je vous demande pardon ? dit-il avec une note évidente de sarcasme dans la voix.

— C'est du Keats, monsieur, l'informa le sergent, très content de lui.

L'inspecteur lui répondit par un regard torve, puis haussa les épaules, ôta son pardessus, le posa sur le fauteuil roulant dans l'alcôve, et revint chercher sa mallette.

— Difficile de croire qu'il fait si beau aujourd'hui, reprit le sergent Cadwallader. Quand on pense au mal que nous avons eu à venir ici hier soir. Le pire brouillard que j'aie vu depuis des années. « Ce brouillard jaune qui se frotte le dos aux carreaux des fenêtres. » C'est de T.S. Eliot.

Il attendit une réaction de l'inspecteur à sa citation, mais, n'en obtenant pas, continua :

— Pas étonnant que les accidents se soient accumulés sur la route de Cardiff.

— Ç'aurait pu être pire, commenta l'inspecteur, visiblement peu intéressé.

— Je n'en suis pas si sûr, dit le sergent, s'enthousiasmant pour son sujet. À Porthcawl, il y a eu un vilain accrochage. Un mort, et deux enfants grièvement blessés. Et la mère qui pleurait toutes les larmes de son corps, là, sur la route. « La pauvre fille qu'on a laissée, pleurant... »

— Est-ce que les gars des empreintes ont terminé leur travail ? l'interrompit l'inspecteur.

Se rendant soudain compte qu'il ferait mieux d'abandonner un temps son violon d'Ingres pour revenir à la dure réalité quotidienne, le sergent Cadwallader s'empressa :

— Oui, monsieur. Elles sont toutes là, je vous les ai préparées.

Il ouvrit un dossier sur le bureau. L'inspecteur s'attabla et se mit à examiner la première feuille d'empreintes.

— Les gens de la maison n'ont pas fait de difficultés quand on les leur a prises ?

— Aucune, répondit le sergent. Ils se sont montrés très obligeants, avides d'aider, comme qui dirait. Et c'est après tout bien normal.

— Je n'en jurerais pas. D'après mon expérience, ces individus font toujours des histoires à n'en plus finir. Comme s'ils s'imaginaient que leurs empreintes allaient être classées au fichier des grands criminels.

Il prit une profonde inspiration en étirant les bras, puis se replongea dans son examen.

— Bon, voyons... Mr Warwick... c'est le défunt. Mrs Laura Warwick, sa femme. Mrs Warwick senior, c'est sa mère. Le jeune Jan Warwick, miss Bennett, et... Angle ? qui est-ce, ça ?... Ah ! Angell... Ah ! oui, c'est l'infirmier, n'est-ce pas ? Et deux autres jeux d'empreintes. Voyons ça... hum !

« Sur l'extérieur de la porte-fenêtre, sur le carafon, sur le verre de cognac, par-dessus les empreintes de Richard Warwick, d'Angell et de Mrs Laura Warwick, sur le briquet... et sur le revolver. Ça doit être ce type, ce Michael Starkwedder. Il a donné du cognac à Mrs Warwick, et bien entendu c'est lui qui a rapporté le revolver du jardin.

Le sergent Cadwallader hocha lentement la tête.

— Mr Starkwedder, gronda-t-il d'une voix où pointait la suspicion.

— Il ne vous plaît pas ? demanda l'inspecteur, amusé.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? Voilà ce que j'aimerais savoir, répondit le sergent. Il envoie sa voiture par le plus grand des hasards dans ce fossé entre mille et débarque dans *cette* maison où un meurtre vient tout juste d'être commis !

L'inspecteur se tourna sur sa chaise pour faire face à son jeune collègue.

— Vous avez bien failli envoyer *notre* voiture dans *ce* fossé hier soir, en arrivant dans *cette* maison où un meurtre venait d'être commis. Et quant à ce qu'il fait dans le voisinage : il le parcourt depuis une semaine à la recherche d'une bicoque pour ses vieux jours.

Le sergent paraissant peu convaincu, l'inspecteur ajouta, narquois :

— Apparemment, il avait une grand-mère galloise et venait passer ses vacances ici quand il était gosse.

— Ah ! bon, concéda le sergent, radouci. S'il avait une grand-mère galloise, c'est une autre histoire.

Il leva le bras droit et déclama :

— « Une route mène à Londres, une autre au pays de Galles. Ma route me mène vers la mer, vers les blanches ondulations des voiles. » C'était un bon poète, ce John Masefield. Très sous-estimé.

L'inspecteur ouvrit la bouche pour protester, mais changea d'avis et se contenta de sourire.

— Nous devrions avoir d'une minute à l'autre le rapport d'Abadan concernant Starkwedder, dit-il au jeune sergent. Vous avez ses empreintes, pour les comparer ?

— J'ai envoyé Jones à l'auberge où il a passé la nuit, annonça Cadwallader à son supérieur, mais il était parti au garage pour s'occuper de faire remorquer sa voiture. Jones a téléphoné au garage et lui a parlé pendant qu'il s'y trouvait. Il lui a demandé de se rendre au poste de police dès que possible.

— Bien. Et maintenant, ce deuxième jeu d'empreintes non identifiées. L'empreinte d'une main d'homme à plat sur la table près du corps, et des empreintes brouillées aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la porte-fenêtre.

— Je parie qu'il s'agit de celles de MacGregor ! s'exclama le sergent en claquant des doigts.

— Mmoui... Possible, admit l'inspecteur à contrecœur. Mais elles ne figurent pas sur le revolver. Et on peut estimer qu'un individu se servant d'un revolver pour descendre quelqu'un aurait quand même eu le bon sens de porter des gants.

— Je ne sais pas, observa le sergent. Un déséquilibré comme ce

MacGregor, perturbé après la mort de son gosse, n'y aurait peut-être pas pensé.

— Quoi qu'il en soit, Norwich ne devrait pas tarder à nous envoyer une description de ce MacGregor, dit l'inspecteur.

Le sergent s'installa sur le repose-pied.

— Une bien triste histoire, en tout cas, rêvassa-t-il. Un pauvre type vient à peine de perdre sa femme, et son fils unique se fait écrabouiller par un chauffard...

— S'il avait été ce que vous appelez un chauffard, s'insurgea l'inspecteur, Richard Warwick aurait été condamné pour homicide involontaire, ou au moins pour infraction au code de la route.

Se penchant sur sa mallette, il en sortit l'arme du crime.

— Il se raconte parfois de sacrés mensonges, marmonna le sergent Cadwallader d'un air sombre. « Seigneur, Seigneur, que ce monde est donc voué au mensonge ! » C'est de Shakespeare.

Son supérieur se contenta de se lever et de le dévisager d'un œil mauvais.

Au bout d'un moment, le sergent revint sur terre et se leva lui aussi.

— Une main d'homme à plat sur la table, murmura l'inspecteur en se rendant près de cette dernière, le revolver à la main, et en examinant le plateau. Je me demande...

— Il s'agissait peut-être d'un hôte de la maison, suggéra obligeamment le sergent Cadwallader.

— Peut-être, convint l'inspecteur. Mais j'ai cru comprendre, à ce que disait Mrs Warwick, qu'il n'y avait pas eu de visiteurs dans cette maison hier. Cet infirmier-valet de chambre, Angell, pourra peut-être nous en dire plus. Allez le chercher, voulez-vous ?

— Oui, monsieur, dit Cadwallader en sortant.

Une fois seul, l'inspecteur posa sa propre main gauche sur la table, et se pencha sur la chaise comme pour regarder un occupant invisible. Puis il sortit par la porte-fenêtre, en examina la serrure et jeta un coup d'œil de droite et de gauche.

Il rentrait dans la pièce quand le sergent revint, accompagné du valet de Richard Warwick, qui portait une veste en alpaga grise, une chemise blanche, une cravate sombre et un pantalon rayé.

— Vous êtes Henry Angell ? lui demanda l'inspecteur.

— Oui, monsieur.

— Asseyez-vous là, voulez-vous ?

Angell alla s'asseoir sur le canapé.

— Bon, continua l'inspecteur, vous êtes donc au service de Richard Warwick... depuis combien de temps au juste ?

— Trois ans et demi, monsieur, répondit Angell.
Ses manières étaient correctes, mais il avait le regard fuyant.

— Ce travail vous plaisait-il ?

— Je le trouvais très satisfaisant, monsieur.

— Comment était Mr Warwick en tant qu'employeur ?

— Difficile, monsieur.

— Mais le poste offrait des avantages, c'est ça ?

— Oui, monsieur, admit Angell. J'étais extrêmement bien payé.

— Et ceci compensait cela, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. J'essaie de mettre de côté un petit pécule.

L'inspecteur se carra contre le dossier de son siège, le revolver sur la table à portée de la main.

— Que faisiez-vous avant de travailler pour Mr Warwick ?

— Je remplissais le même genre de fonctions, monsieur. Je peux vous montrer mes références. J'espère avoir toujours donné satisfaction. J'ai connu des employeurs, ou plutôt des patients, assez peu commodes. Sir James Walliston, pour n'en citer qu'un. Il a fini par entrer de son plein gré dans un hôpital psychiatrique. Une personne très difficile, monsieur.

Il baissa légèrement la voix avant d'ajouter :

— La drogue !

— J'imagine vos soucis, fit mine de compatir l'inspecteur. Vous n'avez pas eu à souffrir de ce genre de problème avec Mr Warwick, je suppose ?

— Non, monsieur. Le cognac, c'était à cela que Mr Warwick aimait à recourir.

— Il en buvait beaucoup ? demanda l'inspecteur.

— Oui, monsieur. C'était un gros buveur, mais pas un alcoolique, si vous voyez ce que j'entends par là. L'alcool n'avait jamais de conséquences néfastes sur son organisme et n'en avait qu'assez peu sur son comportement.

L'inspecteur marqua une pause avant de demander :

— Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de fusils, de revolvers et de tir sur les animaux ?

— Eh bien, c'était son hobby, monsieur. Ce que nous appelons dans la profession une compensation. Il avait été chasseur de gros gibier autrefois, à ce que j'ai compris. Il possède un véritable arsenal dans sa chambre à coucher, là-bas.

Il pencha la tête sur son épaule pour indiquer une pièce ailleurs dans la maison.

— Fusils, carabines, fusils à air comprimé, pistolets et revolvers.

— Je vois, dit l'inspecteur. Bon, à présent, veuillez jeter un œil sur ce revolver-ci.

Angell se leva et s'approcha de la table, puis hésita.

— Ça va, dit l'inspecteur, vous pouvez le manipuler sans crainte.

Angell prit l'arme avec précaution.

— Vous le reconnaissez ? lui demanda l'inspecteur.

— Il m'est difficile de me prononcer, monsieur. On jurerait l'un de ceux de Mr Warwick, mais je n'en sais pas long sur les armes à feu. Je ne peux pas vous dire avec certitude quelle arme il avait sur la table à côté de lui hier soir.

— Il ne prenait pas la même tous les soirs ?

— Oh ! non, monsieur. Il avait ses petites manies, monsieur. Il en changeait tout le temps.

Le valet tendit le revolver à l'inspecteur, qui le prit.

— À quoi cela lui servait-il d'avoir une arme hier soir, avec tout ce brouillard ?

— C'était juste une habitude, monsieur, répondit Angell. Une sorte de routine, pourrait-on dire.

— Très bien, rasseyez-vous, voulez-vous ?

Angell se rassit à une extrémité du canapé.

L'inspecteur examina le canon de l'arme avant de demander :

— Quand avez-vous vu Mr Warwick pour la dernière fois ?

— Vers 10 heures moins le quart hier soir, monsieur. Il avait un carafon de cognac et un verre à côté de lui, ainsi que le pistolet qu'il avait choisi. J'ai bordé son plaid, et je lui ai souhaité bonne nuit.

— Il n'allait jamais se coucher ? demanda l'inspecteur.

— Non, monsieur. Du moins, pas au sens habituel du terme. Il dormait toujours dans son fauteuil. À 6 heures du matin, je lui apportais son thé, puis je le conduisais dans ses appartements, où il prenait un bain, se rasait et ainsi de suite, après quoi il dormait généralement jusqu'au déjeuner. Je crois qu'il souffrait d'insomnie nocturne, de sorte qu'il préférerait rester dans son fauteuil jusqu'au petit jour. C'était un personnage assez excentrique.

— Et la porte-fenêtre était fermée quand vous l'avez quitté ?

— Oui, monsieur. Il y avait beaucoup de brouillard hier soir, et il ne tenait pas à ce qu'il s'infilte dans la maison.

— Très bien. La porte-fenêtre était fermée, dites-vous. Mais était-elle fermée à clé ?

— Non, monsieur. À clé, jamais.

— Pour qu'il puisse l'ouvrir s'il le désirait ?

— Oui, monsieur. Il avait son fauteuil roulant, comprenez-vous. Il pouvait s'approcher de la porte et l'ouvrir si la nuit s'éclaircissait.

— Je vois.

L'inspecteur réfléchit un moment, puis demanda :

— Vous n'avez pas entendu un coup de feu hier soir ?

— Non, monsieur.

L'inspecteur s'approcha du canapé et baissa les yeux vers Angell.

— Est-ce que ce n'est pas surprenant ?

— Non, pas vraiment, monsieur. Ma chambre, voyez-vous, est assez distante de ce bureau. Il faut emprunter un corridor et franchir une porte capitonnée pour passer de l'autre côté de la maison.

— Est-ce que ce n'était pas un inconvénient, au cas où votre maître aurait voulu vous appeler ?

— Oh ! non, monsieur. Monsieur avait une sonnette reliée à ma chambre.

— Mais il n'a pas actionné cette sonnette hier soir ?

— Non, monsieur. L'eût-il fait que je me serais réveillé tout de suite. Il s'agit, si je puis me permettre, d'une sonnette très... persuasive, monsieur.

L'inspecteur Thomas se pencha sur le bras du canapé pour aborder Angell sous un autre angle.

— Avez-vous... ? commença-t-il d'une voix où l'on sentait percer une bonne dose d'impatience maîtrisée.

Hélas ! la sonnerie stridente du téléphone se chargea de l'interrompre.

Il attendit que Cadwallader décroche, mais le sergent, lèvres remuant en silence et sans doute immergé dans quelque transe poétique, semblait rêver tout éveillé.

Au bout d'un moment, il se rendit néanmoins compte que son supérieur le regardait avec une fixité qui ne présageait rien de bon, et que par ailleurs le téléphone sonnait.

— Désolé, monsieur, mais un poème était en train de naître, expliqua-t-il en allant décrocher. Ici, le sergent Cadwallader, dit-il.

Il y eut un temps mort, puis il ajouta :

— Ah ! oui, en effet.

Après un autre temps mort, il se tourna vers l'inspecteur.

— C'est la police de Norwich, monsieur.

L'inspecteur Thomas lui arracha le récepteur des mains et s'assit au bureau.

— C'est vous, Edmundson ? Ici, Thomas... C'est noté, oui... Oui... Calgary, oui... Oui... Oui, la tante, quand est-elle morte ?... Oh ! il y a deux mois... Oui, je vois... 18, 34^e Rue, Calgary.

Il fit signe à Cadwallader de prendre note de l'adresse, puis il continua :

— Oui... Ah bon ?... Oui, lentement, s'il vous plaît...

Il adressa un nouveau regard appuyé à son sergent.

— Taille moyenne, répéta-t-il. Yeux bleus, cheveux et barbe bruns... Oui, comme vous dites, vous vous souvenez de cette affaire... Ah ! il a fait ça ?... Un type violent ?... Oui... Vous nous l'envoyez ?... Oui...

« Eh bien, merci, Edmundson. Dites-moi : vous-même, qu'en pensez-vous ? Oui, oui, je sais ce que l'enquête a conclu, mais qu'en pensiez-vous, *vous* ?... Ah ! il avait fait ça ?... Une ou deux fois auparavant... Oui, bien sûr, il y a des circonstances atténuantes... Très bien. Merci.

Il raccrocha et dit au sergent :

— Nous avons une partie des tuyaux sur MacGregor. Il semble que, sitôt après son veuvage, il soit revenu du Canada en Angleterre pour confier l'enfant à une tante de sa femme qui vivait à North Walsham parce qu'il ne pouvait pas l'emmener avec lui en Alaska où il venait de trouver du travail.

« Apparemment, il a été terriblement affecté par la mort de son gosse, et il est allé clamer à tous les échos qu'il se vengerait de Warwick. Ce qui n'a rien d'extraordinaire après un drame de ce genre. Quoi qu'il en soit, il est aussitôt reparti pour le Canada.

« Ils ont son adresse, et ils vont envoyer un câble à Calgary. La tante chez laquelle il comptait laisser l'enfant est morte il y a environ deux mois.

Il se tourna soudain vers Angell.

— Vous étiez là à l'époque, je suppose, Angell ? Lors de cet accident de voiture à North Walsham qui a coûté la vie d'un enfant.

— Oh ! oui, monsieur, répondit Angell. Je m'en souviens comme si c'était hier.

L'inspecteur se leva pour s'approcher du valet. Voyant la chaise de bureau inoccupée, le sergent Cadwallader en profita pour s'asseoir.

— Que s'était-il passé ? demanda l'inspecteur à Angell. Racontez-moi l'accident.

— Mr Warwick s'était engagé dans la rue principale du village, et un gamin est sorti en courant d'une maison... à moins qu'il ne se soit agi de l'auberge... Oui, je crois qu'il s'agissait de l'auberge. Il n'y avait aucun moyen de l'éviter, ce pauvre bout de chou. Mr Warwick l'a renversé sans pouvoir y faire quoi que ce soit.

— Il conduisait trop vite, c'est ça ? demanda l'inspecteur.

— Oh ! non, monsieur. Ce point a été clairement établi à l'enquête. Mr Warwick respectait tout à fait la limitation de vitesse.

— Je n'ignore pas que c'est ce qu'il a prétendu, commenta l'inspecteur.

— C'était on ne peut plus exact, monsieur, s'offusqua Angell. Miss Warburton, l'infirmière que Mr Warwick employait à l'époque, était à bord de la voiture, et elle l'a confirmé.

— Elle avait précisément les yeux rivés sur le compteur à ce moment-là ? s'enquit l'inspecteur, mi-figue mi-raisin.

— Il semble en effet que miss Warburton n'ait bel et bien pas pu en détacher son regard, monsieur, confirma Angell sur le même ton.

Elle a estimé que leur vitesse était de 30 à 40 kilomètres à l'heure. Mr Warwick a été lavé de tout soupçon.

— Mais le père du garçon était d'un avis diamétralement opposé ?

— Sans doute est-ce bien naturel, monsieur, commenta Angell. La fibre paternelle...

— Mr Warwick avait bu ?

— Je crois qu'il avait pris un doigt de sherry, monsieur, éluda le valet, suave.

L'infirmier-valet de chambre et le policier échangèrent un regard. Puis l'inspecteur Thomas se dirigea vers la porte-fenêtre et sortit se moucher.

— Eh bien, je pense que ça suffira pour le moment, dit-il au sieur Angell en regagnant la pièce.

Ce dernier se leva et gagna le seuil. Après une brève hésitation, il se retourna.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur. Mais Mr Warwick a-t-il été tué avec son propre revolver ?

— Cela reste à prouver, lui répondit l'inspecteur. Son assassin a bousculé Mr Starkwedder qui montait vers la maison afin d'y trouver de l'aide pour son véhicule en panne. En le bousculant, l'homme a laissé tomber un revolver. Mr Starkwedder l'a ramassé : c'est celui-ci.

Il indiqua l'arme posée sur la table.

— Je vois, monsieur. Merci, monsieur, dit Angell en se tournant à nouveau vers la porte.

— À propos, ajouta l'inspecteur, y a-t-il eu des visiteurs dans la maison hier ? Hier soir en particulier ?

Angell s'arrêta l'espace d'un instant, puis considéra l'inspecteur d'un air fuyant.

— Pas autant qu'il m'en souviennne... du moins pour le moment, monsieur.

Sur quoi il quitta la pièce en refermant la porte derrière lui.

L'inspecteur Thomas retourna au bureau.

— Si vous voulez mon avis, confia-t-il au sergent, ce type ne me dit rien qui vaille. Ce n'est pas que j'aie quoi que ce soit contre lui, mais il ne me plaît pas.

— J'en ai autant, sinon plus, à son service, renchérit Cadwallader. Je ne lui confierais pas mes vaches à garder. Quant à cet accident, l'affaire me paraît sentir de plus en plus mauvais.

S'avisant soudain de ce que l'inspecteur était debout devant lui, il bondit de la chaise. L'inspecteur s'y assit, prit les notes rédigées par Cadwallader et se mit à les parcourir.

— Je me demande si Angell n'en sait pas plus long qu'il n'a bien

voulu nous le dire à propos d'hier soir..., commença-t-il.

Puis il s'interrompit.

— Nom d'un chien ! qu'est-ce que c'est que ça ? « L'air est brumeux en novembre, mais rarement en décembre. » Ce n'est pas du Keats, j'espère ?

— Non, se rengorgea le sergent. C'est du Cadwallader !

L'inspecteur renvoya sans ménagement son calepin à Cadwallader tandis que la porte s'ouvrait sur miss Bennett qui la referma soigneusement derrière elle.

— Inspecteur, dit-elle, Mrs Warwick tient beaucoup à vous voir. Elle en fait une affaire d'État. Mrs Warwick senior veux-je dire : la mère de Richard, s'empressa-t-elle d'ajouter. Elle se refuse à l'admettre, mais je ne crois pas que sa santé soit des meilleures. Aussi, je vous en conjure, ne la brusquez pas. Accepteriez-vous de la recevoir maintenant ?

— Oh ! bien entendu ! Priez-la d'entrer.

Miss Bennett s'en fut ouvrir, fit un signe, et Mrs Warwick apparut sur le seuil, très digne et appuyée sur sa canne.

— L'entretien va se dérouler comme convenu, Mrs Warwick, l'assura la gouvernante avant de s'esquiver.

— Bonjour, madame, dit l'inspecteur.

Mrs Warwick ne lui rendit pas son salut, préférant entrer directement dans le vif du sujet.

— Précisez-moi, inspecteur, où en est au juste votre enquête et quels sont les progrès accomplis.

— Il est un peu tôt pour le dire, madame, répondit-il sans se laisser démonter, mais vous pouvez être assurée que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

Mrs Warwick s'assit sur le canapé et posa sa canne contre l'accoudoir.

— Cet homme, ce MacGregor ? demanda-t-elle. Est-ce qu'on l'a vu traîner dans la région ? Quelqu'un l'a-t-il remarqué ?

— Nous avons lancé des demandes de renseignements à ce sujet. Mais jusqu'à présent, personne n'a rapporté avoir vu un étranger dans la localité.

— Ce pauvre petit garçon, continua Mrs Warwick. Celui que Richard a renversé, j'entends. Je suppose que cela a dû déranger l'esprit du père. On m'a signalé qu'il s'était montré très violent, voire insultant, à l'époque. Sans doute était-ce on ne peut plus naturel. Mais après deux ans ! Voilà qui paraît incroyable.

— Oui, convint l'inspecteur. Attendre si longtemps pour se venger...

— Mais c'était un Écossais, bien sûr, se souvint Mrs Warwick. Un MacGregor... Un peuple patient et opiniâtre, les Écossais.

— C'est bien vrai, ça ! s'exclama le sergent Cadwallader, s'oubliant au point de penser à voix haute. « Il est peu de visions plus impressionnantes en ce monde qu'un Écossais poursuivant son but », continua-t-il avec flamme. « Et... »

Mais le regard désapprobateur que lui décocha son supérieur hiérarchique le réduisit au silence.

— Votre fils n'a pas reçu d'avertissement préliminaire ? reprit l'inspecteur Thomas. Aucune lettre de menaces ? Rien de ce genre ?

— Non, je suis sûre que non, répondit-elle avec fermeté. Richard l'aurait crié sur les toits. Cela l'aurait fait tordre.

— Il n'aurait pas pris ça au sérieux ?

— Il aurait trouvé cela bouffon. Richard se riait toujours du danger.

Elle semblait fière de son fils.

— Après l'accident, a-t-il offert une indemnisation au père de l'enfant ?

— Naturellement, répondit Mrs Warwick. Richard n'était pas mauvais homme. Mais son offre a été rejetée. Rejetée avec indignation, pourrais-je ajouter.

— Évidemment, murmura l'inspecteur.

— J'ai cru comprendre que la femme de MacGregor était morte, se souvint Mrs Warwick. L'enfant était tout ce qui lui restait au monde. Ça été une tragédie, vraiment.

— Mais à votre avis, ce n'était pas la faute de votre fils ?

Comme Mrs Warwick ne répondait pas, l'inspecteur réitéra sa question :

— Ce n'était pas la faute de votre fils ?

Elle resta silencieuse encore un moment avant de signaler :

— Je vous avais entendu.

— Peut-être répugnez-vous à donner votre opinion ?

Mrs Warwick détourna son regard et tripota un coussin.

— Richard buvait trop, finit-elle par déclarer. Et, bien évidemment, il avait bu ce jour-là.

— Un verre de sherry ? l'encouragea l'inspecteur.

— Un verre de sherry ! répéta Mrs Warwick avec un rire de dérision. Il avait énormément bu. Il buvait comme un trou... comme ce n'est pas permis. Ce carafon, là... sur la table... devant la porte-fenêtre... Ce carafon était rempli tous les soirs, et on le retrouvait pratiquement vide tous les matins.

— Vous estimez donc que votre fils était responsable de cet accident ?

— Bien sûr, qu'il en était responsable ! Je n'ai jamais eu le

moindre doute à ce sujet.

— Mais il a été innocenté, lui rappela l'inspecteur.

Cette fois encore Mrs Warwick partit d'un rire confinant au sarcasme.

— Cette infirmière qui était dans la voiture avec lui ? Cette Warburton ? ricana-t-elle avec mépris. C'était une imbécile. Elle était folle de lui et lui aurait mangé dans la main. Je parierais qu'il l'a pardessus le marché grassement payée pour son témoignage.

— Vous en avez la certitude ? lui demanda l'inspecteur, très sec.

Le ton de Mrs Warwick était tout aussi sec lorsqu'elle lui répondit :

— J'ignore la certitude, mais j'ai toujours su tirer mes conclusions.

L'inspecteur se dirigea vers le sergent Cadwallader et lui prit son carnet de notes tandis que Mrs Warwick poursuivait :

— Je vous confie tout cela maintenant parce que ce que vous voulez, c'est la vérité, n'est-ce pas ? Vous voulez être sûr que le père de ce petit garçon avait une raison suffisante de commettre un meurtre. Eh bien, à mon avis, il l'avait. Simplement, je n'aurais pas cru qu'après tout ce temps...

Sa voix faiblit, et le silence retomba.

L'inspecteur leva les yeux des notes qu'il était en train de consulter.

— Vous n'avez rien entendu hier soir ? lui demanda-t-il.

— Je suis un peu dure d'oreille, vous savez, s'empressa-t-elle de répondre. J'ignorais qu'il s'était passé un drame avant d'entendre des exclamations et des bruits de pas devant ma porte. Je suis descendue sans rien y comprendre, et Jan s'est mis à chanter : « On a tué Richard ! On a tué Richard ! » J'ai d'abord cru...

Elle se passa une main sur les yeux.

— J'ai d'abord cru à une plaisanterie d'un goût douteux...

— Jan est votre fils cadet ? lui demanda l'inspecteur.

— Ce n'est pas *mon* fils, répondit Mrs Warwick.

L'inspecteur lui adressa un regard aigu tandis qu'elle continuait :

— J'ai divorcé de mon mari il y a de nombreuses années. Il s'est remarié. Jan est issu de ce second mariage... Cela paraît plus compliqué que ça ne l'est en réalité. Quand ses parents sont morts, il est venu vivre ici. Richard et Laura venaient de se marier. Laura s'est toujours montrée très gentille envers le demi-frère de Richard. Elle est en fait pour lui comme une sœur aînée.

Elle s'interrompt, et l'inspecteur en profita pour la ramener sur le sujet.

— Oui, je vois, dit-il, mais pour ce qui est de votre fils Richard...

— J'aimais mon fils, inspecteur, déclara Mrs Warwick, mais je

n'étais pas aveugle au point de ne pas voir ses défauts, et ils étaient largement dus à l'accident qui l'a laissé infirme. C'était un garçon fier, un sportif accompli, et devoir mener une existence d'invalides le diminuait plus encore à ses yeux que son infirmité même. Cette vie de reclus ne lui a pas, dirons-nous, amélioré le caractère.

— Je comprends ça, avoua l'inspecteur. Diriez-vous que sa vie conjugale était heureuse ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Mrs Warwick n'avait manifestement aucune intention de s'étendre sur ce sujet.

— Y a-t-il autre chose que vous souhaitez savoir, inspecteur ?

— Non, merci, Mrs Warwick, répondit l'inspecteur Thomas. Mais j'aimerais à présent parler à miss Bennett, si vous m'y autorisez.

Mrs Warwick se leva, et le sergent Cadwallader alla lui ouvrir la porte.

— Oui, bien sûr, consentit-elle aussitôt. Miss Bennett... Benny, comme nous l'appelons. C'est la personne qui pourra le mieux vous aider. Elle est bourrée de sens pratique, et d'une efficacité rare.

— Elle est auprès de vous depuis longtemps ?

— Oh ! depuis des années ! Elle s'est occupée de Jan quand il était petit, et avant cela, elle avait aussi élevé Richard. Oh ! oui, elle a pris soin de nous tous. C'est la fidélité même, notre Benny.

Remerciant d'un signe de tête le sergent qui lui tenait la porte, elle s'en fut, toujours appuyée sur sa canne mais plus lourdement peut-être qu'à son arrivée.

Le sergent Cadwallader referma le battant et, s'y adossant, croisa le regard de l'inspecteur.

— Alors comme ça, Richard Warwick buvait, hein ? commenta-t-il. Vous savez, je l'ai déjà entendu dire à son propos. Et tous ces pistolets, carabines à air comprimé et fusils... Il avait l'esprit un peu dérangé, si vous voulez mon avis.

— Possible, répondit l'inspecteur Thomas, laconique.

Le téléphone sonna. Comptant sur son sergent pour répondre, l'inspecteur lui adressa un regard significatif, mais Cadwallader s'était plongé dans ses notes tout en se dirigeant nonchalamment vers le fauteuil où il s'assit, complètement oublieux du téléphone.

Au bout d'un moment, réalisant que l'esprit du sergent était ailleurs, sans doute occupé à composer un poème, l'inspecteur soupira et alla décrocher.

— Allô ?... Lui-même à l'appareil... Starkwedder ?... Il s'est présenté ? Il vous a donné ses empreintes ?... Bon... Oui... Eh bien, demandez-lui d'attendre... oui, je serai de retour d'ici une petite demi-heure... oui, j'ai l'intention de lui tirer un peu les vers du nez... Oui, à plus tard.

Miss Bennett, qui venait d'apparaître, s'immobilisa sur le seuil. La remarquant, le sergent Cadwallader se leva pour l'accueillir.

— Oui ? interrogea-t-elle. Vous voulez me poser des questions ? J'ai beaucoup à faire, ce matin.

— Je le déplore, miss Bennett, répondit Thomas. Mais je veux entendre votre version de l'accident de voiture dont cet enfant a été victime dans le Norfolk.

— L'enfant de MacGregor ?

— Oui, l'enfant de MacGregor. Vous vous êtes rappelé son nom très rapidement hier soir, à ce qu'on m'a rapporté.

Miss Bennett referma la porte dans son dos.

— Oui, reconnut-elle. J'ai une très bonne mémoire des patronymes.

— Et sans doute, continua l'inspecteur, cet événement vous avait-il frappée. Mais vous n'étiez pas dans la voiture, n'est-ce pas ?

Miss Bennett s'assit sur le canapé.

— Non, c'est exact. En revanche, miss Warburton, l'infirmière que Mr Warwick employait en plus de moi à l'époque, s'y trouvait.

— Vous vous êtes rendue à l'enquête ?

— Non. Mais Richard nous en a raconté le déroulement à son retour. Il semble que le père du garçon l'ait menacé, ait même proféré des menaces, évoqué une vengeance. Nous n'avons pas pris cela au sérieux, bien entendu.

L'inspecteur Thomas se rapprocha d'elle.

— Vous étiez-vous forgé votre opinion au sujet de cet accident ?

— Je saisis mal ce que vous entendez par là.

L'inspecteur considéra miss Bennett un moment, puis reprit :

— Je vous le précise : pensez-vous qu'il ait pu se produire parce que Mr Warwick se trouvait sous l'empire de la boisson ?

Elle eut un geste dédaigneux.

— Allons bon ! Je suppose que c'est sa mère qui vous a mis cette idée en tête. N'allez surtout pas croire tout ce qu'elle raconte. Elle a toujours eu un préjugé contre la boisson. Son mari – le père de Richard – avait pour la bouteille un penchant coupable. Depuis, elle voit de l'alcool partout.

— Vous estimez donc que Richard Warwick était de bonne foi, qu'il conduisait en respectant la limitation de vitesse, et que l'accident n'aurait pas pu être évité ?

— Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas la vérité, décréta miss Bennett. Miss Warburton a corroboré son témoignage.

— Et la parole de cette infirmière, selon vous, était fiable ?

Froissée par ce qu'elle semblait considérer comme une manière de dénigrer sa profession, miss Bennett se récria sur un ton quelque peu mordant :

— Je l'espère bien ! Après tout, les gens ne passent pas leur temps à débiter des mensonges, *a fortiori* quand il s'agit d'affaires de cette gravité !

— Oh ! franchement, soyons sérieux ! intervint alors le sergent Cadwallader, qui avait suivi l'interrogatoire. À entendre certains chauffards, on en viendrait parfois à croire que non seulement ils respectaient la limitation de vitesse, mais encore qu'ils avaient réussi à passer en marche arrière dans le même temps !

Estimant que cette dernière interruption faisait déborder le vase, l'inspecteur se tourna d'un air excédé vers son irrépressible subordonné. Miss Bennett dévisagea elle aussi le jeune policier avec quelque surprise.

Embarrassé, le sergent baissa les yeux sur ses notes, et l'inspecteur en revint à miss Bennett.

— Voici où je veux en venir, lui expliqua-t-il. On peut très bien admettre que, fou de douleur et dans l'exaltation du moment, un

individu qui pleure son enfant puisse menacer de se venger de celui qu'il considère comme un assassin. Mais à tête reposée, et s'il lui est prouvé qu'il n'y a eu ni faute ni même imprudence, ce même individu en viendra certainement à admettre que ses menaces n'ont plus lieu d'être. Et le thème de la vengeance perdra du même coup vraisemblance et crédibilité.

— Oh ! dit miss Bennett. Oui... je suis très bien votre raisonnement.

L'inspecteur fit lentement les cent pas dans la pièce en continuant :

— Si, en revanche, il est avéré que le chauffeur roulait effectivement à une vitesse excessive et qu'il avait, dirons-nous, perdu le contrôle de son véhicule... alors, là, les pires suppositions sont permises.

— C'est Laura qui vous a dit cela ? l'interrompit miss Bennett.

L'inspecteur s'étonna qu'elle mentionne l'épouse de l'homme assassiné.

— Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'elle m'ait fait des confidences ?

— Je ne sais pas, répondit miss Bennett. Je me posais la question, voilà tout.

La mine confuse, elle consulta sa montre.

— Ce sera tout ? demanda-t-elle. Je suis désolée, mais, je vous le répète, je suis très occupée ce matin.

Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et était sur le point de sortir quand l'inspecteur déclara :

— J'aimerais, si c'est possible, parler à présent au jeune Jan.

Miss Bennett se retourna sur le seuil.

— Oh ! il est plutôt énervé depuis le drame, dit-elle d'un ton non dénué d'agressivité. Je vous serais très reconnaissante de reporter cet entretien, de ne pas remuer tout ça avec lui pour le moment. Je viens juste de réussir à le calmer.

— Je regrette, mais nous nous devons de lui poser quelques questions, insista l'inspecteur.

Miss Bennett referma la porte avec fermeté et revint dans la pièce.

— Pourquoi ne mettez-vous pas plutôt la main sur ce MacGregor, pour l'interroger, lui ? grinça-t-elle. Il n'a pas pu aller bien loin.

— Nous mettrons la main dessus. Ne vous en faites pas, lui garantit l'inspecteur.

— Je l'espère, rétorqua miss Bennett. Une vengeance, franchement ! Enfin quoi, ce n'est pas chrétien.

— Effectivement, convint l'inspecteur, qui ajouta d'un air entendu : Surtout que l'accident n'était aucunement dû à Mr Warwick

et n'aurait en tous les cas pas pu être évité.

Miss Bennett lui adressa un regard aigu. Il y eut une pause, puis l'inspecteur répéta :

— J'aimerais parler à Jan, je vous prie.

— Je ne sais pas si je pourrai le trouver, bougonna miss Bennett en tournant les talons. Qui sait d'ailleurs s'il n'est pas sorti.

Obéissant à un ordre muet de l'inspecteur, le sergent Cadwallader la suivit dans le corridor.

Dès qu'elle s'en rendit compte, la gouvernante fit volte-face et déclara :

— Ne vous avisez pas de le perturber.

Elle revint dans la pièce.

— Il ne faut pas perturber ce garçon, insista-t-elle. On lui fait très facilement perdre son calme. Il s'énerve pour un rien... il peut se montrer capricieux.

— Il lui arrive d'être violent ? s'enquit l'inspecteur après l'avoir considérée un moment en silence.

— Non, bien sûr que non. C'est un très gentil garçon, très doux. Il est on ne peut plus docile, vraiment. Je voulais simplement dire que vous risquiez de provoquer chez lui une crise. Un drame tel que celui que nous sommes en train de vivre, ce n'est pas bon pour les enfants.

Le visage de la vieille fille eut une crispation douloureuse.

— Et c'est ce qu'il est, finalement. Un enfant.

L'inspecteur s'assit au bureau.

— Ne vous mettez pas martel en tête, miss Bennett, c'est inutile. Nous mesurons la fragilité de son état.

À cet instant précis, le sergent Cadwallader fit entrer Jan, qui se précipita vers l'inspecteur.

— Vous vouliez me voir ? s'écria-t-il avec animation. Vous l'avez attrapé ? Est-ce qu'il y aura du sang sur ses vêtements ?

— Jan, l'avertit miss Bennett, tiens-toi correctement. Contente-toi de répondre à toutes les questions que te posera le monsieur.

Jan se tourna, ravi, vers miss Bennett, puis de nouveau vers l'inspecteur.

— Oh ! oui, je me tiendrai bien ! promit-il. Mais moi, est-ce que je ne peux pas poser de questions aussi ?

— Bien sûr que si, tu peux poser des questions, le rassura gentiment l'inspecteur.

Miss Bennett s'assit sur le canapé.

— Je vais attendre pendant que vous lui parlez, dit-elle.

L'inspecteur se leva vivement, alla à la porte et l'ouvrit en signe d'invitation.

— Non merci, miss Bennett, déclara-t-il avec fermeté. Nous n'aurons pas besoin de vous. Et n'avez-vous pas précisé que vous étiez très occupée ce matin ?

— J'aimerais mieux rester, insista-t-elle.

— Je regrette.

Le ton de l'inspecteur était coupant.

— Nous préférons interroger nos témoins en particulier.

Miss Bennett regarda l'inspecteur, puis le sergent Cadwallader. Mesurant sa défaite, elle émit un petit grognement de contrariété et sortit de la pièce tandis que la porte se refermait derrière elle.

Le sergent se prépara alors à prendre des notes tandis que l'inspecteur Thomas s'asseyait sur le canapé.

— Je suppose, dit-il aimablement à Jan, que tu n'as jamais été touché de près par un meurtre, si ?

— Non, non, jamais, répondit Jan avec ardeur. C'est très excitant, pas vrai ?

Il s'agenouilla sur le repose-pied.

— Vous avez des indices : des empreintes, des traces de sang, je ne sais pas ?

— Tu as l'air de beaucoup t'intéresser au sang, remarqua

l'inspecteur avec un sourire amical.

— Oh ! oui, répondit Jan le plus naturellement du monde. J'aime le sang. Il est d'une couleur magnifique, pas vrai ? Ce beau rouge clair...

En riant nerveusement il alla s'asseoir près de l'inspecteur sur le canapé et poursuivit :

— Richard tuait des animaux, vous savez, et après ils saignaient. C'est franchement drôle, vous ne trouvez pas ? Je veux dire : c'est drôle que Richard, qui tirait tout le temps sur les animaux, ait été lui-même tué d'un coup de feu. Vous ne trouvez pas ça drôle, vous ?

La voix de l'inspecteur était posée, et son inflexion plutôt sèche, lorsqu'il répondit :

— J'imagine que cela peut avoir en effet un côté humoristique.

Il marqua un temps, puis demanda :

— Tu es très bouleversé par la mort de ton frère, de ton demi-frère, j'entends ?

— Bouleversé ? s'étonna Jan qui semblait tomber des nues. Que Richard soit mort ? Non, pourquoi serais-je bouleversé ?

— Eh bien, je pensais que tu étais peut-être... très attaché à lui, suggéra l'inspecteur.

— Attaché à lui ! s'exclama Jan avec ce qui semblait être un étonnement sincère. Attaché à Richard ? Oh ! non, personne ne pouvait être *attaché* à Richard.

— Je suppose que sa femme lui était attachée, quand même, insista l'inspecteur.

Une expression de surprise passa sur le visage de Jan.

— Laura ? s'exclama-t-il. Non, je ne crois pas. Elle était toujours de *mon* côté.

— De ton côté ? demanda l'inspecteur. Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Jan eut soudain l'air de paniquer.

— Oui ! Oui ! cria-t-il avec une sorte d'urgence dans la voix. Quand Richard voulait me faire partir.

— Te faire partir ? l'encouragea l'inspecteur avec douceur.

— M'envoyer dans un de ces endroits, expliqua le jeune homme. Vous savez, où on vous expédie, et vous y êtes enfermé, et vous ne pouvez pas en sortir. Il disait que Laura viendrait peut-être me voir, de temps en temps.

Il eut un frisson, puis se leva, s'écarta de l'inspecteur et adressa un regard au sergent Cadwallader.

— Je n'aimerais pas être enfermé, continua-t-il d'une voix soudain tremblante. Je détesterais être enfermé.

Il se tint devant la porte-fenêtre, les yeux tournés vers la terrasse.

— J'aime que les choses soient ouvertes... toujours ouvertes ! leur

lança-t-il. J'aime que ma fenêtre soit ouverte, et ma porte aussi, pour être sûr de pouvoir sortir.

Il fit volte-face.

— Mais personne ne peut plus m'enfermer, maintenant, pas vrai ?

— Non, mon garçon, lui assura l'inspecteur. Je ne pense pas.

— Pas maintenant que Richard est mort, ajouta Jan.

L'espace d'un instant, il parut presque content de lui.

L'inspecteur se leva et contourna le canapé.

— Ainsi, Richard voulait te faire enfermer ? demanda-t-il.

— Laura dit qu'il le prétendait seulement pour me taquiner. Elle disait que ce n'était rien d'autre, que tout allait bien, et que tant qu'elle serait là, elle s'assurerait toujours que je ne sois jamais enfermé.

Il alla se percher sur un accoudoir du canapé.

— J'adore Laura, continua-t-il dans un état d'agitation croissante. J'aime vraiment beaucoup Laura. Nous passons des moments merveilleux ensemble, vous savez. Nous cherchons des papillons et des nids d'oiseaux, et nous jouons à des jeux. Au bésigue. Vous connaissez ce jeu ? C'est un jeu compliqué. Et à la bataille. Oh ! c'est vraiment chouette de faire des choses avec Laura.

L'inspecteur alla s'appuyer sur l'autre accoudoir du canapé. Sa voix avait un ton bienveillant lorsqu'il demanda :

— Je suppose que tu ne te souviens pas de cet accident qui s'est produit quand vous habitiez le Norfolk, si ? Quand un petit garçon a été renversé ?

— Oh ! si, je m'en souviens, répondit joyeusement Jan. Richard est allé à l'enquête.

— Oui, c'est juste. Que te rappelles-tu d'autre ? l'encouragea l'inspecteur.

— Nous avons mangé du saumon au déjeuner ce jour-là, répondit immédiatement Jan. Richard et Warby sont revenus ensemble. Warby était un peu énervée, mais Richard riait.

— Warby ? s'enquit l'inspecteur. C'était miss Warburton ?

— Oui, Warby. Je ne l'aimais pas beaucoup. Mais Richard était si content d'elle ce jour-là qu'il n'arrêtait pas de dire : « Du beau boulot, Warby. »

La porte s'ouvrit brusquement et Laura Warwick apparut. Le sergent Cadwallader se dirigea vers elle et Jan lança :

— Bonjour, Laura.

— Je vous dérange ? demanda Laura à l'inspecteur.

— Non, bien sûr que non, Mrs Warwick. Veuillez vous asseoir, je vous en prie.

Laura s'avança dans la pièce, et le sergent ferma la porte derrière elle.

— Est-ce que... est-ce que Jan... ? commença-t-elle.

Puis elle s'interrompit.

— Je lui demande simplement, expliqua l'inspecteur, s'il se rappelle quoi que ce soit concernant cet accident du petit garçon dans le Norfolk. Le fils de MacGregor.

Laura s'assit au bout du canapé.

— Tu te souviens, Jan ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr que je me souviens, répondit avidement le garçon. Je me souviens de tout.

Il se tourna vers l'inspecteur.

— Je vous l'ai dit, pas vrai ?

Négligeant de lui répondre, l'inspecteur s'approcha lentement du canapé et s'adressa à Laura Warwick :

— Que savez-vous de l'accident, Mrs Warwick ? En a-t-il été question au déjeuner ce jour-là, quand votre mari est rentré de l'enquête ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit aussitôt Laura.

Jan se leva d'un bond et se précipita vers elle.

— Mais si ! tu t'en souviens sûrement Laura ! Tu ne te rappelles pas que Richard disait qu'un sale gosse de plus ou de moins dans le monde n'empêcherait pas la terre de tourner ?

Laura se leva.

— Je vous en prie..., implora-t-elle, tournée vers l'inspecteur.

— Ce n'est rien, Mrs Warwick, la rassura gentiment ce dernier. Il est important, voyez-vous, que nous déterminions la vérité quant à cet accident. Après tout, c'est probablement le mobile du meurtre perpétré ici hier soir.

— Oh ! oui, soupira-t-elle. Je sais. Je sais.

— D'après votre belle-mère, continua l'inspecteur, votre mari avait bu ce jour-là.

— Je suppose que oui, admit Laura. Ça... ça ne me surprendrait pas.

L'inspecteur alla s'asseoir au bout du canapé.

— Ce MacGregor, vous l'avez rencontré ?

— Non, dit Laura. Non, je n'ai pas assisté à l'enquête.

— Apparemment, il s'est montré très vindicatif, commenta l'inspecteur.

Laura eut un sourire triste.

— La mort de son fils avait dû l'affecter profondément, je pense.

Jan, qui s'agitait de plus en plus, s'approcha d'eux.

— Si j'avais un ennemi, s'exclama-t-il, agressif, voilà ce que je ferais. J'attendrais longtemps, longtemps, et puis je m'approcherais sur la pointe des pieds dans le noir avec mon arme. Et alors...

Il fit mine de tirer sur le fauteuil avec une arme imaginaire.

— Bang ! bang ! bang ! bang !

— Calme-toi, Jan ! lui ordonna Laura sur un ton étrangement dur.
Jan parut soudain aux cent coups.

— Tu n'es pas fâchée contre moi, dis, Laura ? la supplia-t-il, d'un air puéril.

— Non, mon chéri, le rassura Laura, je ne suis pas fâchée. Mais essaie de ne pas trop t'énerver.

— Je ne suis pas énervé, se renfroigna Jan.

10

Miss Bennett traversait le hall quand elle entendit sonner. Elle alla ouvrir et fit entrer Starkwedder et un agent de police arrivés sur le pas de la porte en même temps.

— Bonjour, miss Bennett, la salua Starkwedder. Je suis venu voir l'inspecteur Thomas.

Miss Bennett lui rendit son salut :

— Bonjour, Mr Starkwedder... oh ! bonjour, monsieur l'agent. Le sergent et lui sont dans le bureau : Dieu sait ce qu'ils sont en train d'y faire.

— Bonjour, miss, dit à son tour l'agent. J'apporte ces documents pour l'inspecteur. Peut-être le sergent Cadwallader pourrait-il les lui remettre.

— Accordez-moi un instant, pria la gouvernante en souriant. Je vais passer la tête pour m'assurer que Mr Starkwedder peut entrer et que le sergent est autorisé à venir s'entretenir avec vous, monsieur l'agent.

Ainsi fut fait et, deux secondes plus tard, Starkwedder pénétrait dans le salon, où se trouvaient déjà Laura et le jeune Jan, tandis que Cadwallader s'éclipsait en direction du hall.

— Écoutez ! s'exclama d'entrée de jeu Starkwedder à l'intention de l'inspecteur Thomas, je ne peux pas passer la journée à faire le pied de grue au poste. Je vous ai fourni mes empreintes et je n'ai pas de temps à perdre. J'ai deux rendez-vous avec des agents immobiliers aujourd'hui.

Il remarqua soudain Laura.

— Oh ! bonjour, Mrs Warwick, la salua-t-il. Encore toutes mes condoléances. Je ne sais que dire du malheur qui vous frappe...

— Bonjour, répondit Laura, distante.

Enchanté de la tournure des événements, Jan s'était laissé tomber dans un fauteuil et ses yeux allaient de l'un à l'autre avec un enthousiasme frisant le ravissement.

L'inspecteur se dirigea vers la table qui jouxtait le fauteuil.

— Hier soir, Mr Starkwedder, demanda-t-il, avez-vous par hasard posé la main sur cette table pour ensuite ouvrir la porte-fenêtre en la poussant ?

Starkwedder le rejoignit près de la table.

— Je ne sais pas, mais c'est bien possible, admit-il. Je ne me rappelle pas. C'est important ?

Le sergent Cadwallader rentra dans la pièce, un dossier à la main. Après avoir refermé la porte derrière lui, il se dirigea vers l'inspecteur.

— Voici les empreintes de Mr Starkwedder, monsieur. L'agent les a apportées. Ainsi que le rapport balistique.

— Ah ! voyons ça, dit l'inspecteur en ouvrant aussitôt le dossier. Hum !... oui, oui, oui... La balle qui a tué Richard Warwick provenait bien de ce revolver. Quant aux empreintes... eh bien, nous allons voir.

Il alla s'asseoir devant le bureau et se mit à étudier les documents pendant que le sergent passait dans l'alcôve.

Après un silence, Jan, qui dévorait Starkwedder des yeux, lui demanda :

— Vous revenez d'Abadan, pas vrai ? À quoi ça ressemble, Abadan ?

— Il y fait chaud, se borna à répondre Starkwedder qui se tourna vers Laura. Comment vous sentez-vous aujourd'hui, Mrs Warwick ? Mieux ?

— Oui, merci. Je me suis remise du choc, à présent.

— Vous m'en voyez ravi, dit Starkwedder.

L'inspecteur s'était levé et s'approchait maintenant de Starkwedder.

— Vos empreintes se trouvent sur la porte-fenêtre, le carafon, le verre et le briquet. Celles de la table, en revanche, ne sont pas les vôtres. Il s'agit d'un jeu d'empreintes totalement inconnu. L'affaire est donc réglée en ce qui vous concerne. Et puisqu'il n'y avait aucun visiteur ici hier soir... ?

— Non, je vous le répète, aucun, affirma Laura.

— Alors elles doivent appartenir à MacGregor, conclut l'inspecteur.

— À MacGregor ? demanda Starkwedder en regardant Laura.

— Vous semblez surpris, dit l'inspecteur.

— Oui, ça m'étonne, en effet. Je me serais attendu à ce qu'il porte des gants.

— Vous avez raison, acquiesça Thomas. Le revolver, il l'a effectivement manié avec des gants.

— Est-ce qu'il y a eu dispute ? demanda Starkwedder, adressant cette question à Laura Warwick. Ou bien n'a-t-on rien entendu d'autre que le coup de feu ?

C'est avec effort que Laura répondit :

— Je... nous... c'est-à-dire, Benny et moi... nous n'avons entendu que le coup de feu. Mais de toute façon, nous n'aurions rien entendu

de là-haut.

Le sergent Cadwallader était occupé à contempler le parc par la petite fenêtre de l'alcôve. Bientôt, voyant quelqu'un traverser la pelouse, il alla se poster à côté de la porte-fenêtre.

Par cette dernière entra soudain un bel homme d'environ trente-cinq ans, de taille supérieure à la moyenne, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à l'aspect quelque peu guindé. Il s'arrêta sur le seuil, l'air aussi mal à l'aise qu'il est possible. Jan, premier à le remarquer, glapit de joie :

— Julian ! Julian !

Le nouveau venu regarda Jan, puis se tourna vers Laura Warwick.

— Laura ! s'exclama-t-il. Je viens d'apprendre... Je... je suis consterné. Je...

— Bonjour, major Farrar, le salua l'inspecteur Thomas.

Julian Farrar se tourna vers l'inspecteur.

— Quelle affaire invraisemblable ! dit-il. Pauvre Richard !

— Il était affalé, là, dans son fauteuil roulant ! dit Jan à Farrar en s'animant. Complètement flasque. Et il avait un bout de papier sur la poitrine avec des lettres collées dessus. Tu sais ce qui y était écrit ? C'était écrit : « La dette est payée. »

— Oui. Du calme, Jan, murmura Julian Farrar en tapotant l'épaule du jeune garçon.

— C'est drôlement passionnant, pas vrai ? continua Jan en le couvant des yeux.

Farrar passa devant lui.

— Oui. Oui, bien sûr que c'est excitant, l'assura-t-il tout en lançant un regard interrogateur en direction de Starkwedder.

L'inspecteur fit les présentations :

— Mr Starkwedder... le major Farrar, qui sera peut-être notre prochain membre du Parlement. Il se présente à l'élection partielle.

Starkwedder et Julian Farrar se serrèrent la main en murmurant courtoisement : « Enchanté. » L'inspecteur s'éloigna et fit signe au sergent, qui le rejoignit. Ils conférèrent cependant que Starkwedder expliquait au major Farrar :

— J'avais mes roues avant coincées dans le fossé, là en bas, et je montais jusqu'ici pour voir si je pouvais téléphoner et obtenir de l'aide. Sur quoi un individu est sorti en trombe de la maison et m'a presque fait tomber les quatre fers en l'air.

— Et de quel côté a-t-il filé ? demanda Farrar.

— Allez savoir ! répondit Starkwedder. Il a disparu dans le brouillard comme par enchantement.

Il se détourna tandis que Jan, s'agenouillant sur le fauteuil et regardant Farrar d'un air plein d'espoir, déclarait :

— Tu avais dit à Richard que quelqu'un le tuerait un jour, pas

vrai, Julian ?

Il y eut un silence. Tout le monde avait les yeux rivés sur Julian Farrar.

Farrar réfléchit un moment, puis rétorqua brusquement :

— Ah bon ? Je ne me souviens pas.

— Oh ! si, tu l'avais dit, insista Jan. Au dîner, un soir. Tu sais bien, Richard et toi n'étiez pas d'accord, et tu as dit : « Un de ces jours, Richard, quelqu'un te tirera une balle dans la tête. »

— Remarquable prophétie, commenta l'inspecteur.

Julian Farrar alla s'asseoir au bord du repose-pied.

— Richard et ses armes à feu causaient pas mal de problèmes, vous savez, minimisa-t-il. Ça déplaisait à pas mal de gens. D'ailleurs, il y avait ce type... vous vous souvenez, Laura ? Votre jardinier, Griffiths. Vous savez : celui que Richard a fichu dehors. Griffiths lui-même m'avait dit et en plus d'une occasion : « Un de ces jours, retenez bien ça, je viendrai avec mon fusil et je lui ferai la peau, à Mr Warwick. »

— C'étaient des mots en l'air ! s'exclama Laura. Griffiths n'irait jamais faire une chose pareille !

Farrar se mordit la lèvre.

— Non, non, bien sûr que non, admit-il. Ce... ce n'est pas ce que je voulais dire. J'entendais par là que c'est le genre de commentaire que... euh... que s'attirait parfois Richard.

Pour masquer son embarras, il sortit de sa poche un étui et en tira une cigarette.

Pensif, l'inspecteur s'était assis sur la chaise de bureau. Starkwedder se tenait dans un coin près de l'alcôve, non loin de Jan qui le dévisageait avec intérêt.

— Je regrette de ne pas être venu ici hier soir, annonça Julian Farrar sans s'adresser à quiconque en particulier. J'en avais l'intention.

— Mais il y a eu cet affreux brouillard, dit doucement Laura. Vous ne pouviez pas sortir par un temps pareil.

— Non, répondit Farrar. J'avais invité les membres de mon comité à venir dîner avec moi. Quand ils ont vu le brouillard tomber, ils sont rentrés chez eux plus tôt que prévu. J'ai alors songé à passer vous voir, et puis j'ai changé d'avis.

Fouillant dans ses poches, il demanda :

— Est-ce que quelqu'un n'aurait pas une allumette ? J'ai l'impression que j'ai perdu mon briquet.

Avisant soudain celui que Laura avait revendiqué la veille au soir avant de l'abandonner sur la table, il se leva pour aller le chercher, suivi des yeux par Starkwedder.

— Ah ! le voilà ! se réjouit Farrar. Je me demandais où je l'avais

laissé.

— Julian..., commença Laura.

— Oui ?

Farrar lui offrit une cigarette, qu'elle prit.

— Je suis vraiment consterné de tout ce qui vous arrive, Laura, dit-il en lui tendant du feu. S'il est quoi que ce soit que je puisse faire..., ajouta-t-il d'une voix qui manquait de conviction.

— Oui. Oui, je sais, balbutia Laura tandis que Farrar allumait sa propre cigarette.

Un ange passa.

Rompant soudain ce silence qui lui pesait, Jan s'adressa à Starkwedder :

— Vous savez tirer, Mr Starkwedder ? Moi, oui ! Richard me laissait essayer, des fois. Évidemment, je n'étais pas aussi bon que lui.

— Ah ! oui, vraiment ? dit Starkwedder en se tournant vers l'adolescent. Quel genre d'arme vous laissait-il utiliser ?

Comme Jan détournait providentiellement l'attention de Starkwedder, Laura en profita pour échanger deux mots avec Julian Farrar.

— Julian, il faut que je vous parle. Il le faut, murmura-t-elle.

La voix de Farrar se fit tout aussi basse.

— Attention, l'avertit-il.

— C'était un calibre 22, disait Jan à Starkwedder. Je suis très bon tireur, pas vrai, Julian ?

Il se dirigea vers Julian Farrar.

— Tu te souviens du jour où tu m'as emmené à la foire ? J'ai renversé deux des bouteilles ce jour-là, pas vrai ?

— En effet, mon garçon, l'assura Farrar. Tu as l'œil, c'est le plus important. Tu as l'œil pour une balle de cricket, aussi. Il était vraiment sensationnel, ce match que nous avons joué l'été dernier, ajouta-t-il.

Jan lui adressa un sourire ravi, puis s'assit sur le repose-pied, les yeux tournés vers l'inspecteur qui examinait à présent des documents sur le bureau. Il y eut un nouveau silence, très pesant lui aussi. Puis Starkwedder, sortant une cigarette, demanda à Laura :

— Cela ne vous ennuie pas si je fume ?

— Pas le moins du monde, voyons ! répondit Laura. Je le fais bien moi-même.

Starkwedder se tourna alors vers Julian Farrar.

— Puis-je vous emprunter votre briquet ?

— Bien sûr, dit Farrar. Tenez.

— Ah ! très joli, ce briquet, complimenta Starkwedder en allumant sa cigarette. Très original.

Laura eut un soudain mouvement, puis se retint.

— Oui, dit négligemment Farrar. Il est en outre excellent.

— Et c'est là un briquet... qu'on reconnaîtrait entre mille, observa Starkwedder.

Il adressa un bref regard à Laura, puis rendit le briquet à Julian Farrar en murmurant un mot de remerciement.

Jan quitta son repose-pied et alla se placer derrière la chaise de l'inspecteur.

— Richard a des tas d'armes à feu, confia-t-il. Des carabines à air comprimé, aussi. Et il a un fusil dont il se servait en Afrique pour tuer les éléphants. Vous voulez les voir ? Elles sont dans la chambre de Richard, par là.

Il indiqua la direction de la pièce.

— Très bien, dit l'inspecteur en se levant. Montre-les-nous.

Il sourit à Jan, et ajouta avec chaleur :

— Tu sais, tu nous aides beaucoup. Tu nous aides vraiment beaucoup. Nous devrions t'engager dans la police.

Posant une main sur l'épaule du garçon, il le conduisit vers la porte, que le sergent leur ouvrit.

— Inutile que vous vous attardiez, Mr Starkwedder, lança l'inspecteur Thomas depuis la porte. Vous pouvez vaquer à vos occupations, à présent. Soyez gentil de garder néanmoins le contact avec nous, cela suffira.

— Très bien, répondit Starkwedder tandis que Jan, l'inspecteur et le sergent quittaient la pièce, ce dernier refermant soigneusement la porte derrière eux.

Un énième silence gêné s'instaura sitôt après le départ du trio, silence qui se serait éternisé si Starkwedder n'avait cru bon d'intervenir :

— Ce n'est pas tout ça, mais je crois que je ne ferais pas mal d'aller voir s'ils ont réussi à tirer ma voiture du fossé. Je ne me souviens pas d'être passé devant en venant ici.

— Non, expliqua Laura. L'allée rejoint l'autre route.

— Ah ! je comprends, acquiesça Starkwedder en se dirigeant vers la porte-fenêtre.

Il se retourna.

— Comme les choses paraissent différentes à la lumière du jour, observa-t-il platement en gagnant la terrasse.

Dès qu'il fut sorti, Laura et Julian Farrar se tournèrent l'un vers l'autre.

— Julian ! s'exclama Laura. Ton briquet... J'avais juré que c'était le mien.

— Juré que c'était le tien ? À l'inspecteur ? demanda Farrar.

— Non. À lui.

— À... à ce type qui..., commença Farrar.

Mais il s'interrompit lorsqu'ils virent tous deux Starkwedder qui faisait les cent pas sur la terrasse devant les fenêtres.

— Laura..., reprit-il.

— Méfie-toi, souffla Laura en gagnant furtivement la petite fenêtre de l'alcôve pour regarder dehors. Il nous écoute peut-être.

— Qui est-ce ? chuchota Farrar. Tu le connais ?

Laura revint au centre de la pièce.

— Non. Guère plus que toi. Il... il a eu un pépin devant la grille avec sa voiture, et il s'est amené ici hier soir. Juste après...

Julian Farrar lui effleura la main sur le dossier du canapé.

— Ne t'inquiète pas pour l'avenir, Laura. Tu sais que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

— Julian... *les empreintes*, balbutia Laura.

— Quelles empreintes ?

— Sur cette table. Sur cette table-là, et sur la vitre. Est-ce que ce ne seraient pas... est-ce que ce ne seraient pas les tiennes ?

Farrar abandonna sa main et se détourna. Starkwedder continuait

d'aller et de venir sur la terrasse. Sans se tourner vers la porte-fenêtre, Laura s'écarta de lui et déclara d'une voix forte :

— C'est très aimable à vous, Julian, et je suis sûre qu'il y aura des tas de problèmes administratifs pour lesquels vous pourrez nous être d'un grand secours.

Starkwedder à présent s'éloignait. Lorsqu'il eut disparu à leur vue, Laura se retourna vers Julian Farrar.

— Est-ce que ces empreintes ne seraient pas les tiennes, Julian ? Réfléchis.

Farrar réfléchit un moment. Puis répondit :

— Sur la table... si... c'est possible.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Laura. Qu'allons-nous faire ?

De nouveau visible, Starkwedder arpentait toujours de long en large la terrasse devant les fenêtres. Laura tira sur sa cigarette.

— La police croit en la culpabilité d'un certain MacGregor..., dit-elle à Julian.

Elle s'interrompit pour lui laisser l'occasion d'émettre un commentaire et lui adressa un regard désespéré.

— Eh bien, pas de problème, alors, se contenta-t-il de répondre, apparemment soulagé. Ils vont probablement continuer à y croire.

— Mais imagine que..., commença Laura.

Farrar l'interrompit :

— Il faut que j'y aille, ma chérie. J'ai un rendez-vous.

Il se leva.

— Ne te bile pas, Laura, dit-il en lui tapotant l'épaule. Ne t'inquiète pas. Je ferai en sorte que rien ne t'arrive.

Désarroi, incompréhension, crainte aussi d'au contraire trop bien comprendre, toutes ces émotions se lisaient comme à livre ouvert sur le visage de la jeune femme.

N'en tenant manifestement aucun compte, Farrar se dirigea vers la porte-fenêtre.

Comme il en poussait l'un des battants, il aperçut Starkwedder qui s'approchait avec l'intention bien arrêtée d'entrer dans la pièce et l'homme politique s'écarta – juste ce qu'il fallait mais pas plus – pour éviter d'entrer en collision avec lui.

— Seriez-vous sur le départ, Mr Farrar ? lui demanda Starkwedder.

— Oui, répondit ce dernier. Pas mal de pain sur la planche ces temps-ci. Les élections approchent, vous savez, c'est dans une semaine.

— Oh ! je vois ! sourit Starkwedder. Pardonnez-moi mon ignorance, mais de quel bord êtes-vous ? Conservateur ?

— Je suis libéral, s'offusqua un tantinet Farrar.

— Sacrés libéraux ! ils s'accrochent toujours ? s'étonna Starkwedder, hilare.

Julian Farrar poussa un bref soupir et quitta les lieux sans demander son reste. Lorsqu'il eut pratiquement claqué la porte derrière lui, Starkwedder lança à Laura un regard féroce.

— J'ai pigé ! éructa-t-il. Ou plutôt, je commence à piger.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Laura.

— C'est le petit ami, c'est ça ?

Il se rapprocha d'elle jusqu'à la frôler.

— Eh bien, crachez le morceau : c'est lui ?

— Puisque vous posez la question, répondit Laura avec défi, oui, c'est lui !

Starkwedder la considéra un moment sans rien dire. Puis, sentant sa colère monter, il reprit :

— Il y a apparemment pas mal de détails au sujet desquels vous vous êtes bien gardée de me mettre au parfum hier soir, n'est-ce pas ? fulmina-t-il. C'est pour sauver la mise à votre joli cœur que vous étiez si pressée de rafler son briquet en prétendant qu'il s'agissait du vôtre.

Il s'éloigna de quelques pas, puis se retourna face à elle.

— Et depuis combien de temps roucoulez-vous dans l'ombre du fauteuil roulant, tous les deux ?

— Depuis un bon moment.

— Mais vous n'avez jamais décidé de quitter Warwick pour partir avec ce bellâtre ?

— Non, répondit Laura. Il y a la carrière de Julian. Cela pourrait le briser sur le plan politique.

Starkwedder s'assit à une extrémité du canapé.

— Oh ! certainement pas par les temps qui courent ! Tout le monde n'en est-il pas venu à considérer l'adultère bourgeois comme normal ?

— Il y aurait eu des circonstances aggravantes, essaya d'expliquer Laura. C'était un ami de Richard, et comme Richard était infirme...

— Ah ! oui, je vois. Ça l'aurait fichu mal, question publicité !

Laura vint se tenir devant lui.

— Vous semblez considérer que j'aurais dû vous mettre au courant hier soir ? observa-t-elle d'un ton glacial. Mais à quel titre, grands dieux ?

Starkwedder détourna les yeux.

— Rien ne vous y obligeait, marmonna-t-il.

Laura sembla se détendre.

— Ça ne m'a pas paru important..., commença-t-elle. Je veux dire... je ne pouvais penser à rien d'autre qu'au fait que j'avais... tué Richard.

Semblant la considérer de nouveau avec sympathie, Starkwedder murmura :

— Oui, oui, je comprends... Moi non plus, je ne pouvais penser à

rien d'autre.

Après un silence, il leva les yeux vers elle.

— Vous voulez tenter une petite expérience ?... Où vous teniez-vous quand vous avez tiré sur Richard ?

— Où je me tenais ? répéta Laura.

Elle semblait perplexe.

— C'était bien là le sens de ma question.

Après avoir réfléchi un instant, Laura répondit :

— Oh !... là-bas.

Elle avait vaguement hoché la tête en direction de la porte-fenêtre.

— Allez-vous placer à l'endroit où vous vous teniez, lui demanda Starkwedder.

Laura se leva et se dirigea avec répugnance vers l'endroit indiqué.

— Je... je ne me souviens pas, se défendit-elle. Ne me demandez pas de me souvenir.

Elle semblait effrayée, à présent.

— Je... j'étais bouleversée. Je...

Starkwedder l'interrompit :

— Votre mari vous a dit quelque chose, lui rappela-t-il. Quelque chose qui vous a poussée à vous jeter sur le revolver.

Se levant du canapé, il se dirigea vers la table qui jouxtait le fauteuil et éteignit sa cigarette.

— Eh bien, allons, mimons la scène, continua-t-il. Voici la table, voilà le revolver.

Il lui prit sa cigarette et la posa dans le cendrier.

— Bon, vous vous disputiez. Vous avez plongé vers le revolver. Montrez-moi ça.

— Je ne veux pas ! s'écria Laura.

— Ne faites pas l'idiote, gronda Starkwedder. Il n'est pas chargé. Allez, prenez-le. Prenez-le.

Laura souleva le revolver d'une main hésitante.

— Vous vous êtes jetée dessus, lui rappela-t-il. Vous ne l'avez pas ramassé prudemment comme s'il était en verre filé. Vous l'avez empoigné, et vous avez tiré pour tuer. Montrez-moi comment vous vous y êtes prise.

Tenant maladroitement le revolver, Laura s'écarta de lui.

— Je... je..., balbutia-t-elle.

— Allez ! Montrez-moi ! lui cria Starkwedder.

Laura essaya de viser avec l'arme.

— Allez, tirez ! répéta-t-il, criant plus fort. Tirez ! Mais tirez donc ! Il n'est pas chargé.

Comme elle hésitait toujours, il lui arracha triomphalement le revolver des mains.

— C'est bien ce que je pensais ! Vous n'avez jamais tiré de votre vie. Vous ne savez pas vous y prendre.

Regardant l'arme, il continua :

— Vous n'en savez même pas assez pour ôter le cran de sûreté.

Il laissa tomber le revolver sur le repose-pied, puis passa derrière le canapé et se retourna face à elle. Après un silence, il déclara calmement :

— Vous n'avez pas tué votre mari.

— Mais si, insista Laura.

— Oh ! non, pas du tout ! répéta Starkwedder avec conviction.

Au bord de la panique, Laura demanda :

— Alors pourquoi serais-je allée dire le contraire ?

Starkwedder prit une profonde inspiration, puis expira. Contournant le canapé, il s'y laissa lourdement tomber.

— La réponse à cette question me paraît plutôt évidente : parce que c'est Julian Farrar qui l'a tué.

— Non ! hurla presque Laura.

— Si !

— Non ! répéta-t-elle.

— Je vous dis que si, insista-t-il.

— Si c'était Julian, lui demanda Laura, pourquoi diable serais-je allée m'accuser ?

Starkwedder la regarda dans les yeux.

— Parce que vous avez pensé – et à juste titre d'ailleurs – qu'en ce cas je vous couvrirais, *vous*. Eh oui ! et vous aviez tout à fait raison sur ce point.

Il se carra dans l'angle du canapé avant de reprendre :

— Vous ne m'avez pas fait marcher, vous m'avez fait courir. Mais c'est terminé, vous m'entendez ? Je ne joue plus. Je veux bien être pendu si je suis prêt à raconter un tas de mensonges pour sauver la peau du major Julian Farrar.

Il y eut un silence. Pendant quelques instants, Laura ne dit rien. Puis elle sourit et se dirigea vers la table jouxtant le fauteuil pour y récupérer sa cigarette. Se retournant vers Starkwedder, elle déclara :

— Oh ! que si, vous allez le faire ! Vous serez bien obligé ! Vous ne pouvez plus reculer, à présent ! Vous avez raconté votre version des faits à la police. Trop tard pour la changer.

— Quoi ? haleta Starkwedder, pris de court.

Laura s'assit dans le fauteuil.

— Quoi que vous sachiez, ou croyiez savoir, lui fit-elle remarquer, vous devez vous en tenir à votre version. Vous êtes complice *a posteriori*, vous l'avez dit vous-même.

Elle tira une bouffée de sa cigarette.

Starkwedder se leva et se tourna face à elle.

— Ça alors, je n'en reviens pas ! s'exclama-t-il, abasourdi. Espèce de sale petite garce !

Il la foudroya du regard quelques instants sans mot dire, puis tourna brusquement les talons, se dirigea rapidement vers la porte-fenêtre et sortit.

Laura le regarda s'éloigner à travers le parc. Elle eut un mouvement comme pour le suivre et le rappeler, mais changea apparemment d'idée.

En proie à un douloureux combat intérieur, elle se détourna lentement des fenêtres.

12

Plus tard, vers la fin de l'après-midi, Julian Farrar faisait nerveusement les cent pas dans le bureau. La porte-fenêtre donnant sur la terrasse était ouverte, et le soleil, sur le point de se coucher, déversait une lumière dorée sur la pelouse.

Farrar avait été convoqué par Laura Warwick, qui apparemment avait besoin de le voir d'urgence. Il ne cessait de consulter sa montre en l'attendant.

Prétendre que le candidat au Parlement semblait mal à l'aise aurait été un euphémisme : il était dans tous ses états. Il regarda vers la terrasse, se retourna vers l'intérieur de la pièce et consulta sa montre.

Puis, remarquant un journal sur la table près du fauteuil, il s'en empara. C'était un quotidien local, *The Western Echo*, et un papier sur trois colonnes relatait la mort de Richard Warwick.

Un éminent résident local assassiné par un mystérieux assaillant, titrait la une.

Farrar se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à lire l'article avec une nervosité grandissante. Au bout d'un moment, il jeta le journal de côté, et marcha à grands pas vers la porte-fenêtre. Non, c'en était trop, il n'allait pas attendre davantage.

Après un dernier regard vers la pièce, il sortit sur la pelouse.

Il était au milieu du jardin quand il entendit des pas derrière lui. Se retournant, il lança :

— Laura, je suis désolé de vous avoir...

Puis il s'interrompit, déçu, en voyant que la personne qui se dirigeait vers lui n'était pas Laura Warwick, mais Angell, le valet et infirmier de feu Richard Warwick.

— Mrs Warwick m'a prié de signaler à monsieur qu'elle descendra dans un instant, monsieur, dit Angell en s'approchant de Farrar. Et si j'osais me permettre, je demanderais à monsieur s'il ne consentirait pas à m'accorder un bref entretien.

— Mais si, mais si. Qu'y a-t-il ?

Angell arriva au niveau de Julian Farrar et continua un pas ou deux plus loin sur la pelouse, comme s'il craignait que leur discussion ne soit surprise.

— Eh bien ? s'enquit Farrar en le suivant.

— Je suis assez inquiet à propos de mon poste dans cette maison, monsieur, commença Angell, et je me suis dit que j'aimerais vous consulter à ce sujet.

L'esprit absorbé par ses propres affaires, Julian Farrar n'éprouvait aucune curiosité pour les émois de l'infirmier.

— Eh bien, quel est le problème ? s'impatientait-il.

Angell réfléchit un moment avant de répondre :

— La mort de Mr Warwick, monsieur, me fait perdre mon emploi.

— Oui. Oui, cela semble aller de soi, acquiesça Farrar. Mais j'imagine que vous en trouverez aisément un autre.

— Je l'espère, monsieur, répondit Angell.

— Vous êtes qualifié, et même hautement qualifié, n'est-il pas vrai ?

— Je le suis, monsieur. Et il y a toujours du travail à trouver dans un hôpital ou chez un particulier. Je le sais aussi.

— Alors qu'est-ce qui vous tourmente ?

— Eh bien, monsieur, les circonstances dans lesquelles cet emploi prend fin sont extrêmement déplaisantes pour moi.

— En clair, cela vous déplaît d'avoir été mêlé à un meurtre. C'est bien ça ?

— On pourrait présenter la situation de cette façon, monsieur, confirma le valet.

— Ma foi, je crains que personne n'y puisse quoi que ce soit. Il est néanmoins probable que vous obtiendrez de Mrs Warwick des références satisfaisantes.

Farrar sortit son étui à cigarettes.

— Je ne pense pas qu'il y aura la moindre difficulté sur ce point, monsieur, sourit Angell. Mrs Warwick est une dame très aimable... une personne extrêmement charmante, si je puis me permettre.

Il y avait, dans le ton de sa voix, comme une légère insinuation.

Julian Farrar, qui avait finalement décidé d'attendre la jeune femme, était sur le point de regagner la maison. Cependant, il se retourna, frappé par l'attitude du valet.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il me déplairait de causer le moindre désagrément à Mrs Warwick, répondit ce dernier avec onction.

Farrar sortit une cigarette de son étui, puis remit celui-ci dans sa poche :

— Si je vous comprends à demi-mot, vous comptez rester... quelques jours de plus pour lui rendre service ?

— Ceci n'est que trop vrai, monsieur, affirma Angell. Je reste en effet pour l'aider et suis prêt à continuer autant qu'il le faudra. Mais ce n'est pas là au juste où je voulais en venir.

Il marqua un temps, puis reprit :

— C'est en fait d'un problème... d'un problème de conscience qu'il s'agit, monsieur.

— De conscience ? ironisa Farrar. Que diable entendez-vous par là ?

Angell semblait mal à l'aise, mais sa voix était parfaitement assurée lorsqu'il poursuivit :

— Je ne crois pas que monsieur apprécie tout à fait mes difficultés... Mes difficultés pour ce qui est de fournir mon témoignage à la police, j'entends. Il est de mon devoir de citoyen d'assister la police dans toute la mesure de mes moyens, monsieur en conviendra. En même temps, il est normal que je souhaite rester loyal envers mes employeurs.

Julian Farrar se détourna pour allumer sa cigarette.

— Vous en parlez comme s'il y avait là conflit.

— À bien y réfléchir, monsieur se rendrait compte qu'il y a forcément conflit, conflit entre deux devoirs, si je puis m'exprimer ainsi.

Farrar regarda le valet dans les yeux.

— Où voulez-vous en venir au juste, Angell ?

— La police, monsieur, n'est pas en situation d'apprécier les circonstances exactes du décès de feu mon maître, répondit Angell. Les circonstances qui ont entouré sa mort pourraient – je me borne à dire *pourraient* – être très importantes dans une affaire comme celle-ci. D'autre part, j'ai souffert ces temps derniers d'insomnies assez sévères.

— Faut-il vraiment que vos ennuis de santé interviennent dans cette histoire ? lui demanda sèchement Farrar.

— Hélas, oui ! monsieur, répondit le valet, suave. Je suis allé me coucher tôt hier au soir, mais je n'ai pas réussi à m'endormir.

— Vous m'en voyez désolé, compatit Farrar avec raideur, mais franchement...

— Voyez-vous, monsieur, continua Angell en ignorant cette interruption, du fait même de l'orientation de ma chambre à coucher, il m'a été donné de connaître certains faits qui ont sans doute échappé à la police.

— Qu'essayez-vous donc de me dire ? grinça Farrar.

— Feu Mr Warwick, monsieur, répondit Angell, était un malade, un infirme. Il est donc parfaitement compréhensible, dans ces tristes circonstances, qu'une femme séduisante comme Mrs Warwick puisse... comment dirais-je ?... nouer par ailleurs des liens affectifs.

— Alors c'est ça, hein ? gronda Farrar. Je crois que je n'aime pas votre ton, Angell.

— Non, monsieur, murmura Angell, je me mets à la place de monsieur. Mais je prie monsieur de ne pas se montrer trop hâtif dans son jugement. Réfléchissez-y, monsieur. Peut-être en viendrez-vous à

comprendre mes difficultés. Me voici en possession d'un savoir que je n'ai pas, jusqu'ici, communiqué à la police, mais d'un savoir qu'il est, monsieur en conviendra, de mon devoir de lui communiquer un jour ou l'autre.

Julian Farrar fixa froidement Angell du regard.

— Je crois que cette prétention d'aller livrer vos informations à la police n'est que du vent. Ce que vous êtes en train de faire, en réalité, c'est suggérer que vous êtes en position de répandre des ragots à moins que...

Il laissa sa phrase un instant en suspens, puis la termina :

— À moins que quoi ?

Angell haussa les épaules.

— Je suis, bien sûr, comme monsieur a d'ailleurs eu la bonté de le souligner, un infirmier pleinement qualifié. Mais il est des moments, major Farrar, où je me dis que j'aimerais m'établir à mon compte. Un petit... pas vraiment une maison de repos, non, mais un établissement où je pourrais accueillir peut-être cinq ou six patients. Avec un assistant, bien sûr. Parmi les patients, il y aurait sans doute des messieurs qu'il est malcommode de garder chez soi en raison de leur penchant pour la boisson. Ce genre de peccadilles. Hélas ! bien que j'aie accumulé une certaine somme à force d'économies, elle demeure insuffisante. Je me demandais donc si...

Il laissa la phrase en suspens de façon suggestive.

Julian Farrar compléta sa pensée à sa place :

— Vous vous demandiez sans doute si Mrs Warwick et moi ne pourrions pas apporter notre pierre à ce bel édifice, c'est ça ?

— Je me posais simplement la question, monsieur, rectifia benoîtement Angell. Ce serait, bien entendu, extrêmement généreux à vous.

— Oui, n'est-ce pas ? remarqua Farrar, sarcastique.

— Vous avez suggéré non sans dureté, continua Angell, que je menaçais de répandre des ragots. C'est-à-dire, si j'ai bien compris, de provoquer un scandale. Mais ce n'est pas du tout ça, monsieur. Je n'irais jamais me livrer à pareille extrémité.

— Où voulez-vous en venir au juste, Angell ? Il est évident que vous avez une idée en tête.

Angell eut un sourire modeste avant de répondre. Puis il s'expliqua avec calme, mais non sans emphase :

— Comme je l'ai dit à monsieur, je n'arrivais pas à dormir hier soir. J'étais étendu dans mon lit, et j'écoutais le mugissement de la corne de brume. C'est là un son que je trouve toujours extrêmement déprimant, monsieur. Puis j'ai eu l'impression d'entendre un volet claquer. Un bruit très irritant quand on essaie de s'endormir. Je me suis levé, et me suis penché par la fenêtre. Il semblait s'agir du volet

de la fenêtre de l'office, presque exactement au-dessous de la mienne.

— Eh bien ? demanda Farrar avec brusquerie.

— J'ai décidé, monsieur, de descendre rattacher ce volet. Et tandis que je dévalais l'escalier, j'ai entendu un coup de feu.

Il marqua une brève pause.

— Ça ne m'a pas intrigué sur le moment. « Mr Warwick est encore en train de tirer, me suis-je dit. Mais il ne doit pas voir sur quoi il tire dans un tel brouillard. » Je suis allé à l'office, monsieur, et j'ai rattaché le volet. Mais, pendant que j'étais là, quelque peu mal à l'aise je ne sais pourquoi, j'ai entendu des pas sur le sentier devant la fenêtre...

— Vous voulez dire, l'interrompit Farrar, le sentier qui...

Son regard se porta dans cette direction.

— Oui, monsieur, confirma Angell. Le sentier qui part de la terrasse et contourne la maison, par là, devant les pièces des domestiques. Un sentier qui n'est pas très utilisé, monsieur, sinon bien sûr par vous quand vous venez ici, du fait que c'est un raccourci de votre maison à celle-ci.

Il se tut, et regarda attentivement Julian Farrar, qui se contenta d'ordonner d'un ton glacial :

— Continuez.

— Je me sentais, comme je vous l'ai signalé, un peu mal à l'aise, poursuivit Angell. Je craignais sans doute qu'un rôdeur ne soit venu errer dans les parages. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été soulagé, monsieur, de *vous* voir passer devant la fenêtre de l'office, d'un pas pressé... d'un pas pressé dans votre hâte à rentrer chez vous.

Il y eut un silence de mort. Puis Farrar s'enquit :

— Ce que vous me racontez est censé rimer à quelque chose ?

— Je me demandais simplement, monsieur, lui répondit Angell avec une petite toux d'excuse, si vous aviez mentionné à la police que vous étiez venu ici hier soir voir Mrs Warwick. Au cas où vous ne l'auriez pas fait, et en supposant qu'ils me questionnent plus avant quant aux événements de la nuit dernière...

— Vous n'êtes pas sans savoir, j'imagine, l'interrompit Farrar, que le chantage est sévèrement puni ?

— Le chantage, monsieur ? s'offusqua Angell avec horreur. Je ne vois pas ce à quoi monsieur fait allusion. Mon problème est tout bonnement, comme je l'ai confié à monsieur, de déterminer quel est au juste mon devoir. La police...

— La police, l'interrompit brutalement Farrar, est parfaitement satisfaite quant à l'identité de l'assassin de Mr Warwick. Ce type a pratiquement signé son crime. Ces messieurs ne risquent pas de venir vous poser d'autres questions.

— Je vous assure, monsieur, intervint Angell d'une voix alarmée,

que je voulais seulement dire...

— Vous savez très bien, l'interrompt à nouveau Farrar, que vous n'auriez pas pu reconnaître qui que ce soit dans l'épais brouillard d'hier soir. Vous avez simplement inventé cette histoire afin de...

Il se mordit les lèvres en voyant Laura Warwick sortir de la maison.

13

— Pardon de vous avoir fait attendre, Julian ! lança Laura, assez surprise de trouver Angell et Julian Farrar apparemment en pleine conversation.

Le valet s'inclina.

— Peut-être pourrais-je reparler plus tard à monsieur de ce petit problème, murmura-t-il à l'adresse de Farrar avant de s'éloigner rapidement.

Laura le regarda tourner au coin de la maison, puis parla d'un ton pressant :

— Julian, je dois absolument...

Farrar l'interrompit :

— Pourquoi m'as-tu fait appeler ? demanda-t-il, l'air contrarié.

— Je t'ai attendu toute la journée, lui reprocha Laura, peinée.

— Que veux-tu, je suis débordé depuis ce matin ! s'exclama Farrar. Des comités, et encore des comités, et puis réunion sur réunion cet après-midi. Je ne peux pas laisser tomber tout ça si peu de temps avant l'élection. Et de toute façon, ne crois-tu pas qu'il vaudrait beaucoup mieux éviter de nous rencontrer trop souvent pour le moment ?

— Mais il y a des choses d'une importance capitale dont nous devons discuter, insista Laura.

La prenant brièvement par le bras, Farrar l'entraîna plus à l'écart de la maison.

— Sais-tu qu'Angell a décidé de me faire chanter ? lui demanda-t-il.

— Angell ? se récria Laura, incrédule. Angell a fait ça ?

— Oui. Il est visiblement au courant en ce qui nous concerne et il sait aussi, ou du moins prétend savoir, que je suis venu ici hier soir.

Laura retint son souffle.

— Tu veux dire qu'il t'a vu ?

— Il *dit* m'avoir vu, rétorqua Farrar.

— Mais il n'aurait pas pu te voir dans ce brouillard, persista Laura.

— Il m'a soutenu qu'il était descendu à l'office pour rattacher un volet et qu'il m'a vu passer sur le sentier qui mène chez moi. Il dit aussi avoir entendu un coup de feu, peu de temps avant, mais que ça

ne l'avait pas frappé *sur le moment*.

— Oh, mon Dieu ! gémit Laura. C'est horrible ! Qu'allons-nous faire ?

Farrar eut un geste involontaire, comme s'il s'apprêtait à la reconforter en l'enlaçant, mais, après un regard en direction de la maison, changea d'avis. Il la regarda dans les yeux.

— Je ne sais pas encore ce que nous allons faire, mon chou. Nous allons devoir réfléchir.

— Tu ne vas quand même pas le payer ?

— Non, non, l'assura Farrar. Si on commence à payer, c'est le début de la fin. Et pourtant, que faire ?

Il se passa la main sur le front.

— Je ne pensais pas que quelqu'un savait que j'étais venu hier soir. Je suis certain que mon domestique ne s'est douté de rien. La question est de savoir si Angell m'a réellement vu ou bien s'il a inventé ça ?

— Et supposons qu'il aille vraiment trouver la police ? demanda Laura, tremblante.

— Je sais, murmura Farrar.

De nouveau, il se passa la main sur le front.

— Il nous faut réfléchir... peser le pour et le contre.

Il se mit à marcher de long en large.

— C'est soit bluffer, affirmer qu'il ment, que je n'ai jamais quitté mon domicile hier soir...

— Mais il y a les empreintes, lui dit Laura.

— Quelles empreintes ?

— Sur la table, lui rappela-t-elle. La police pense qu'elles appartiennent à MacGregor, mais si Angell va leur raconter son histoire, alors ils demanderont à prendre les tiennes, et ensuite...

Elle ne termina pas. Julian Farrar avait maintenant l'air très inquiet.

— Oui, oui, je vois, marmonna-t-il. Très bien. Je vais devoir admettre que je suis venu ici et... et inventer quelque chose. Je suis venu voir Richard pour régler un problème, et nous avons discuté...

— Tu peux jurer tes grands dieux qu'il se portait comme un charme lorsque tu l'as quitté, suggéra Laura d'une voix haletante.

Il y avait peu d'affection dans les yeux de Farrar lorsqu'il les tourna vers elle.

— À t'entendre, cela paraît facile ! rétorqua-t-il avec violence. D'ailleurs est-ce que je peux vraiment dire ça ? ajouta-t-il d'un ton amer.

— Il faut bien dire quelque chose ! s'emporta-t-elle.

— Oui, j'ai dû poser la main dessus en me penchant pour voir...

Il avala sa salive tandis que la scène lui revenait.

— Du moment qu'ils croient que les empreintes sont celles de MacGregor..., hasarda Laura avec espoir.

— MacGregor ! MacGregor ! s'exclama Farrar, criant presque à présent. Où diable es-tu allée pêcher cette idée de fabriquer le message à partir du journal et de le placer sur le corps de Richard ? Est-ce que tu ne prenais pas là un risque terrible ?

— Oui... non... je ne sais pas, balbutia Laura, confuse.

Farrar la dévisagea avec une répulsion silencieuse.

— Sacrement calculateur de ta part, marmonna-t-il.

— Il fallait que nous trouvions quelque chose, soupira Laura. Je... je n'arrivais pas à réfléchir. En fait, cette idée, c'est Michael qui l'a eue.

— Michael ?

— Michael... Starkwedder, compléta Laura.

— Tu veux dire qu'il t'a aidée ? demanda Farrar.

Il paraissait incrédule.

— Oui ! oui ! oui ! s'impatienta Laura. C'est pour ça que je tenais à te voir... pour t'expliquer... te mettre au courant...

Farrar vint se placer tout près d'elle. Sa voix était pleine d'une jalousie glaciale lorsqu'il demanda fermement :

— Qu'est-ce que *Michael*... (Il insista sur le prénom de Starkwedder avec une colère froide.) qu'est-ce que Michael Starkwedder vient faire dans tout ça ?

— Il est entré et... et il m'a trouvée là, lui dit Laura. J'avais... j'avais le revolver à la main et...

— Bon Dieu ! s'exclama Farrar avec dégoût en s'écartant d'elle. Et tu t'es débrouillée pour le persuader de...

— Je crois que c'est plutôt lui qui m'en a persuadée, se lamenta Laura.

Elle se rapprocha de lui.

— Oh ! Julian..., commença-t-elle.

Elle allait passer les bras autour de son cou, mais il la repoussa.

— Je te l'ai dit, je ferai tout mon possible. Ne crois pas que je ne le ferai pas, mais...

Laura le regarda dans les yeux.

— Tu as changé, dit-elle d'une voix éteinte.

— Je regrette, mais je ne peux plus éprouver les mêmes sentiments, admit Farrar. Après ce qui s'est passé... je ne peux plus.

— Moi si, l'assura Laura. Du moins, je crois le pouvoir. Quoi que tu fasses, Julian, l'amour que j'éprouve pour toi ne changera pas.

— Oublions nos sentiments pour l'instant, décréta Farrar. Et préoccupons-nous des faits.

Laura se tourna vers lui.

— Je sais. J'ai... j'ai dit à Starkwedder que c'était *moi* qui... tu

sais, qui l'avais fait.

Farrar la dévisagea avec incrédulité.

— Tu as dit ça à Starkwedder ?

— Oui.

— Et il a accepté de t'aider ? Lui... un inconnu ? Ce type doit être cinglé !

— Il est probable qu'il soit en effet un peu fou, rétorqua-t-elle, piquée au vif. Mais, lui au moins, il s'est montré réconfortant.

— Très bien ! Aucun homme ne peut te résister ! s'exclama Farrar, furieux. C'est bien ça ?

Il s'écarta d'un pas, puis se tourna de nouveau face à elle.

— Quand même, Laura, un meurtre...

Sa voix s'éteignit, et il secoua la tête.

— J'essaierai de ne jamais plus y penser, frissonna Laura. Et ce n'était pas prémédité, Julian. C'était vraiment une impulsion.

Elle le suppliait presque.

— Inutile de revenir sur tout ça, lui dit Farrar. Nous devons réfléchir maintenant à ce que nous allons faire.

— Je sais, répondit-elle. Il y a les empreintes et ton briquet.

— Oui, se souvint-il. J'ai dû le laisser tomber en me penchant sur son cadavre.

— Starkwedder sait qu'il s'agit du tien, lui dit Laura. Mais il ne peut rien y faire. Il s'est engagé. Il ne peut plus modifier sa version des faits, à présent.

Julian Farrar la considéra un moment. Lorsqu'il reprit la parole, il adopta un style un tantinet va-t-en-guerre :

— S'il faut en venir au pire, Laura, j'assumerai la responsabilité du meurtre, lui promit-il, grandiose.

— Non, je ne veux pas ! s'écria Laura.

Elle lui saisit le bras, puis le lâcha aussi vite avec un regard nerveux en direction de la maison.

— Je ne veux pas que tu fasses ça ! répéta-t-elle d'un ton haletant.

— Ne va pas croire que je ne comprends pas... comment c'est arrivé, dit Farrar, s'exprimant avec effort. Tu as pris le revolver, tu as tiré sans vraiment savoir ce que tu faisais, et...

Laura eut un hoquet de surprise.

— Quoi ? Est-ce que tu essaies de me faire dire que c'est *moi* qui l'ai tué ? s'écria-t-elle.

— Pas du tout, répondit Farrar qui paraissait embarrassé. Je t'ai dit que j'étais prêt à en assumer la responsabilité s'il fallait vraiment que nous en arrivions là.

Laura secoua la tête, égarée.

— Mais... tu as dit que... Tu as dit que tu savais comment c'était arrivé.

Il la regarda dans les yeux.

— Écoute, Laura. Je ne crois pas que tu l'aies fait de sang-froid. Je ne crois pas que c'était prémédité. Je sais que ça ne l'était pas. Je sais très bien que tu ne l'as tué que parce que...

Laura l'interrompit :

— *Moi*, je l'ai tué ? haleta-t-elle. Est-ce que tu prétends vraiment croire que c'est *moi* qui l'ai tué ?

Lui tournant le dos, Farrar s'exclama avec colère :

— Pour l'amour du ciel, nous ne nous en sortirons pas si nous ne sommes pas honnêtes l'un envers l'autre !

Au bord du désespoir mais essayant de ne pas crier, Laura énonça clairement et en insistant sur les mots :

— Je ne l'ai pas tué, et tu le sais !

Il y eut un silence. Julian Farrar se retourna lentement face à elle.

— Alors *qui* l'a tué ? demanda-t-il.

Comprenant soudain, il s'exclama :

— Bon Dieu, Laura ! Est-ce que tu ne serais pas en train d'essayer de me dire que c'est *moi* qui l'ai fait ?

Ils restèrent face à face, sans rien dire pendant un moment. Puis Laura souffla :

— J'ai entendu le coup de feu, Julian.

Elle prit une profonde inspiration avant de continuer :

— J'ai entendu le coup de feu, et le bruit de tes pas qui s'éloignaient sur le sentier. Je suis descendue, et je l'ai trouvé... mort.

Après un silence, Farrar déclara d'un ton ferme :

— Je ne l'ai pas tué, Laura.

Il leva les yeux au ciel comme pour y chercher aide ou inspiration, puis il la regarda droit au plus profond des yeux.

— Je suis venu ici pour voir Richard, expliqua-t-il, pour lui dire qu'après l'élection nous devons trouver un arrangement à propos du divorce. J'ai entendu un coup de feu juste avant d'arriver ici. J'ai simplement pensé que c'était Richard qui s'amusait comme d'habitude. Je suis entré, et l'ai trouvé là. Mort. Il était encore chaud.

La perplexité de la jeune femme était à présent à son comble.

— Chaud ? répéta-t-elle.

— Il n'était pas mort depuis plus d'une minute ou deux, murmura Farrar. Bien sûr, j'ai cru que c'était toi qui l'avais tué. Qui d'autre aurait pu le faire ?

— Je ne comprends pas, chevrota Laura.

— Je suppose que... je suppose qu'il a pu s'agir d'un suicide, hasarda Farrar. Il aura...

— Non, l'interrompit Laura. C'est impossible. Pour la bonne raison que...

Elle se tut soudain, la main sur la bouche.

Poussée par le vent, la voix de Jan venait en effet de leur parvenir. À l'intérieur de la maison, le jeune garçon, au paroxysme de l'énervement, criait et riait à gorge déployée.

Julian Farrar et Laura couraient vers la maison quand ils faillirent se heurter à Jan qui sortait en vociférant par la porte-fenêtre.

— Laura ! s'écria le jeune garçon alors qu'elle le repoussait dans le bureau avec douceur mais fermeté. Laura, maintenant que Richard est mort, tous ses pistolets, ses carabines et tout ça, ça m'appartient, pas vrai ? Je suis son frère, après tout. C'est moi l'homme de la maison.

Julian Farrar les suivit dans la pièce et alla s'asseoir d'un air distrait sur le bras d'un fauteuil tandis que Laura tentait d'apaiser Jan qui cédaient maintenant à la mauvaise humeur.

— Benny ne veut pas me laisser prendre ses armes. Elle les a enfermées dans le placard, là-bas.

Il agita la main en direction de la porte.

— Et pourtant, elles sont à moi. J'ai le droit d'en faire ce que je veux. Oblige-la à me donner la clé.

— Écoute-moi, Jan chéri..., commença Laura.

Mais Jan était maintenant trop énervé pour se laisser interrompre. Il courut à la porte, puis se retourna sur le seuil en s'exclamant :

— Benny me traite comme un enfant ! Tout le monde me traite comme un enfant ! Mais je ne suis plus un enfant. Je suis un homme. J'ai dix-neuf ans. Je suis presque majeur...

Il étendit les bras en travers de la porte comme pour protéger ses armes.

— Toutes les affaires de chasse de Richard m'appartiennent et je vais faire la même chose que lui. Je vais tirer sur les écureuils, les oiseaux et les chats. Pan ! pan ! pan ! Et ils vont saigner...

Il eut un rire hystérique.

— Je pourrais bien tirer sur des gens, aussi, pour peu qu'ils ne me plaisent pas.

— Tu ne dois pas t'énervé, Jan, l'avertit Laura.

— Je ne suis pas énervé ! s'écria Jan, maussade. Mais je ne vais pas me laisser... comment est-ce qu'on dit ?... me laisser persécuter.

Il revint au centre de la pièce, et se planta face à Laura.

— Je suis le maître ici, maintenant. Je suis le maître de cette maison. Tout le monde doit m'obéir au doigt et à l'œil. Tout le monde

va marcher à la baguette.

Il s'interrompt, puis se tourna et s'adressa à Julian Farrar d'un air ravi :

— Je suis bon, comme ça, pas vrai, Julian ? Je pourrais être... je ne sais pas, moi... juge de paix si je le voulais ?

— Je crois que tu es encore un peu jeune pour ça, sourit Farrar.

Jan haussa les épaules, puis se retourna vers Laura.

— Vous me traitez tous comme un enfant, se plaignit-il à nouveau. Mais vous ne pouvez plus faire ça, plus maintenant que Richard est mort.

Il se vautra sur le canapé, jambes allongées.

— Je crois bien que je suis riche, aussi, pas vrai ? ajouta-t-il. Cette maison m'appartient. Personne ne peut plus m'embêter, maintenant. C'est *moi* qui peux marcher sur les pieds de tout le monde. Je ne vais plus me laisser dicter ma conduite par cette idiote de Benny. Si Benny essaie de me donner des ordres, je...

Il marqua une pause, puis ajouta, d'un air enfantin :

— Je sais ce que je ferai, na !

Laura s'approcha de lui.

— Écoute, Jan chéri, murmura-t-elle. C'est un moment très pénible pour nous tous, et les affaires de Richard n'appartiennent à personne tant que les avocats ne sont pas venus lire son testament et n'ont pas accordé ce qu'ils appellent l'homologation. C'est ce qui arrive quand quelqu'un meurt. Jusque-là, nous devons tous attendre de voir ce qui se passera. Tu comprends ?

La voix de Laura eut sur Jan un effet lénifiant. Il lui passa les bras autour de la taille et se blottit contre elle.

— Je comprends ce que tu me dis, Laura, dit-il. Je t'aime, Laura. Je t'aime beaucoup.

— Oui, chéri, murmura Laura d'un ton apaisant. Je t'aime moi aussi.

— Tu es contente que Richard soit mort, pas vrai ? lui demanda soudain Jan.

Légèrement surprise, Laura s'empessa de répondre :

— Non, bien sûr que non, je ne suis pas contente.

— Oh ! mais si ! insista Jan d'un air entendu. Maintenant, tu peux épouser Julian.

Laura lança un bref regard à Julian Farrar, qui se leva tandis que Jan continuait :

— Ça fait longtemps que tu veux épouser Julian, n'est-ce pas ? Je le sais, moi. On croit que je ne remarque rien, que je ne suis au courant de rien. Mais je suis au courant de tout ce qui se passe. Et je sais donc que, maintenant, tout va pour le mieux pour vous deux. On a tout arrangé pour vous. Et vous êtes tous les deux contents. Vous

êtes contents, parce que...

Il s'interrompt en entendant miss Bennett appeler dans le hall :
« Jan ! Jan ! » et se mit à rire.

— Cette idiote de Benny ! cria-t-il en faisant des bonds sur le canapé.

— Je t'en prie, sois gentil avec Benny, lui demanda Laura en l'obligeant à se mettre debout. Elle a des tas de problèmes à résoudre et elle se donne beaucoup de mal pour nous tous.

Le guidant vers la porte, elle reprit avec douceur :

— Tu dois aider Benny, Jan, parce que tu es l'homme de la maison, à présent.

Jan ouvrit la porte, puis son regard alla de Laura à Julian.

— D'accord, d'accord, promit-il avec un sourire. Je vais l'aider.

Il quitta la pièce en refermant la porte derrière lui.

— Benny ! cria-t-il en s'éloignant.

Laura se retourna vers Julian Farrar, qui s'était levé de son fauteuil et s'approchait d'elle.

— Je ne me doutais pas qu'il était au courant en ce qui nous concerne, fit-elle d'une voix changée.

— C'est l'ennui avec les gens comme Jan, rétorqua Farrar. On ne sait jamais s'ils en savent peu ou beaucoup. Il est très... enfin, il se laisse aisément aller à des excès, n'est-ce pas ?

— Oui, il est facilement à bout de nerfs, admit Laura. Mais maintenant que Richard n'est plus là pour le taquiner, il va se calmer. Il deviendra peu à peu plus normal. J'en suis sûre.

Julian Farrar ne chercha même pas à dissimuler son scepticisme.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu. Et je crois au contraire qu'il serait urgent de...

Il s'interrompt en voyant Starkwedder apparaître soudain à la porte-fenêtre.

— Bonsoir ! lança Starkwedder, la mine éminemment satisfaite.

— Oh !... euh..., bonsoir, répondit Farrar, hésitant.

— Comment vont les amours ? Ardentes et joyeuses ? s'enquit Starkwedder dont le regard allait de l'un à l'autre.

Il sourit soudain.

— Je vois, observa-t-il. À deux, on nage dans la joie, à trois, bonjour les dégâts.

Il entra dans la pièce.

— Je n'aurais pas dû faire irruption de cette façon. Un homme du monde serait allé à la porte d'entrée et se serait fait annoncer. C'est ça ? Mais voyez-vous, je ne suis pas un homme du monde.

— Oh ! je vous en prie..., commença Laura.

Mais Starkwedder la coupa :

— En fait, expliqua-t-il, je suis venu pour deux raisons. D'abord, pour vous faire mes adieux. Je suis lavé de tout soupçon. Des câbles provenant de gens haut placés à Abadan affirment que je suis un type bien et d'une droiture exceptionnelle. Je suis donc libre de mes mouvements.

— Je regrette que vous partiez... si tôt, avoua Laura dans un élan qui la troubla mais qu'elle ne parut pas regretter.

— Vu la façon dont j'ai débarqué au beau milieu de votre petit meurtre familial, c'est réellement gentil à vous, répondit Starkwedder avec une note d'amertume dans la voix.

Il la dévisagea un moment, puis se dirigea vers la chaise de bureau.

— Mais si je suis entré par la porte-fenêtre, ce n'est pas uniquement pour étaler ma vulgarité et vous surprendre dans vos ébats, reprit-il. Les policiers m'ont fait venir dans leur voiture. Et, bien qu'ils soient restés très secrets, j'ai comme l'impression qu'il y a dans l'air un je-ne-sais-quoi d'assez malsain !

— La police est revenue ? lâcha Laura, consternée.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, confirma Starkwedder.

— Mais je croyais qu'ils en avaient terminé avec nous ce matin, gémit Laura.

Starkwedder lui jeta un regard entendu.

— C'est bien pourquoi je prétends qu'il se mijote du vilain.

Un brouhaha de voix leur parvint soudain du hall. Laura et Julian Farrar se rapprochèrent l'un de l'autre, tandis que la porte s'ouvrait et que la mère de Richard Warwick apparaissait sur le seuil, très droite et maîtresse d'elle-même bien qu'elle s'aidât toujours de sa canne.

— Benny ! appela Mrs Warwick par-dessus son épaule, avant de s'adresser à Laura : Ah ! vous voilà, Laura. Nous vous cherchions.

Julian Farrar se dirigea vers Mrs Warwick et l'aida à s'asseoir.

— Comme c'est gentil à vous de revenir nous voir quand nous savons tous à quel point vous êtes pris, Julian ! s'exclama la vieille dame.

— Je serais volontiers venu plus tôt, Mrs Warwick, lui dit Farrar en l'installant dans son fauteuil, mais j'ai eu une journée particulièrement agitée. Tout ce que je pourrai faire pour vous aider...

Il se tut en voyant entrer miss Bennett, suivie de l'inspecteur Thomas. Sa mallette à la main, l'inspecteur vint se placer au centre de la pièce. Starkwedder alla s'asseoir sur la chaise de bureau et alluma une cigarette, tandis que le sergent Cadwallader entra à son tour escorté d'Angell, qui ferma la porte et s'y adossa.

— Je n'ai pas trouvé le jeune Mr Warwick, monsieur, rapporta le

sergent en se dirigeant vers la porte-fenêtre.

— Il est quelque part dehors. Parti se promener, annonça miss Bennett.

— C'est sans importance, dit l'inspecteur.

Il y eut un bref silence tandis qu'il parcourait du regard les occupants de la pièce. Son attitude avait changé et son visage trahissait maintenant une sombre détermination qu'ils ne lui avaient jamais vue auparavant.

Après avoir attendu un moment qu'il prenne la parole, Mrs Warwick s'enquit assez fraîchement :

— Dois-je comprendre que vous avez d'autres questions à nous poser, inspecteur Thomas ?

— Oui, Mrs Warwick, répondit-il. Hélas ! oui.

La voix de Mrs Warwick trahit toute l'étendue de sa lassitude lorsqu'elle demanda :

— Vous n'avez toujours pas de nouvelles de ce MacGregor, inspecteur ?

— Au contraire.

— On l'a retrouvé ? sursauta la vieille dame.

— En effet, acquiesça l'inspecteur, laconique.

Un frisson parcourut la petite assemblée. Laura et Julian Farrar semblaient n'en pas croire leurs oreilles. Quant à Starkwedder, il tourna sa chaise face à l'inspecteur.

La voix de miss Bennett résonna soudain avec netteté :

— Si je comprends bien, vous l'avez donc arrêté ?

L'inspecteur la considéra un moment avant de répondre :

— Toute arrestation, j'ai le regret de vous en informer, serait impossible, miss Bennett.

— Impossible ? intervint Mrs Warwick. Mais pourquoi ?

— Parce qu'il est mort, articula l'inspecteur.

Un silence horrifié accueillit l'annonce de l'inspecteur Thomas.

— Qu... qu'avez-vous dit ? murmura enfin Laura avec crainte et après avoir, semblait-il, longtemps hésité.

— Que John MacGregor était mort, répéta l'inspecteur. Mort en Alaska il y a plus de deux ans, peu de temps après avoir quitté l'Angleterre pour retourner outre-Atlantique.

— Mort ! répéta Laura, incrédule.

Sans que personne dans la pièce le remarquât, Jan, qui errait dans le parc, passa devant la porte-fenêtre et s'esquiva.

— Voilà qui change tout, n'est-ce pas ? continua l'inspecteur. Ce n'est pas John MacGregor qui a placé cette note vengeresse sur le cadavre de Mr Warwick. Mais il est clair qu'elle a été placée là par quelqu'un qui savait tout de MacGregor et de l'accident dans le Norfolk. Ce qui la relie, sans doute possible, à quelqu'un de la maison.

— Non ! s'exclama sèchement miss Bennett. Non, il pouvait s'agir... il pouvait certainement s'agir de...

Elle ne termina pas.

— Oui, miss Bennett ? l'encouragea l'inspecteur.

Il attendit un moment, mais la gouvernante était incapable de continuer. Complètement brisée, elle s'éloigna en direction de la porte-fenêtre.

L'inspecteur tourna son attention vers la mère de Richard Warwick.

— Vous comprendrez, madame, dit-il en essayant d'introduire une nuance de sympathie dans ses propos, que cet élément inattendu modifie du tout au tout la situation.

— Oui, j'en suis hélas consciente.

Elle se leva.

— Aurez-vous encore besoin de moi, inspecteur ?

— Pas pour le moment, Mrs Warwick.

— Merci, murmura-t-elle en gagnant la porte qu'Angell se hâta de lui ouvrir.

Julian Farrar se leva pour la saluer et, tandis qu'elle quittait la pièce, sembla s'abîmer dans ses pensées. L'inspecteur Thomas, quant à lui, avait ouvert sa mallette et en sortait à présent un revolver.

Angell allait suivre Mrs Warwick à l'extérieur quand l'inspecteur

lança d'un ton péremptoire :

— Angell !

Le valet sursauta et revint dans la pièce en fermant la porte.

— Oui, monsieur ?

L'inspecteur s'approcha de lui avec à la main ce qui ressemblait fort à l'arme du crime.

— Vous n'étiez sûr de rien, ce matin, à propos de cette arme. Pouvez-vous, oui ou non, nous affirmer maintenant qu'elle appartenait à Mr Warwick ?

— J'en serais bien incapable, monsieur. Il en avait tant !

— Celle-ci a été fabriquée sur le continent, l'informa l'inspecteur en la lui promenant sous les yeux. C'est une sorte de souvenir de guerre, à mon avis.

Tandis qu'il parlait, et là encore sans être apparemment vu de personne, Jan passa sur la terrasse, allant cette fois dans la direction opposée et portant une arme qu'il semblait essayer de dissimuler.

Angell regarda le revolver.

— Mr Warwick avait bien quelques armes étrangères, monsieur, déclara-t-il. Mais il s'occupait lui-même de tout son équipement. Il ne me laissait pas y toucher.

L'inspecteur se dirigea vers Julian Farrar.

— Major Farrar, vous avez fait la guerre. Est-ce que cette arme vous dit quelque chose ?

Farrar n'accorda au revolver qu'un regard négligent.

— Rien du tout, et je le regrette.

Se détournant de lui, l'inspecteur alla replacer l'arme dans sa mallette.

— Le sergent Cadwallader et moi, annonça-t-il en se tournant face à l'assemblée, allons devoir examiner très soigneusement la collection d'armes de Mr Warwick. Il avait des permis pour la plupart, à ce que j'ai cru comprendre.

— Oh ! oui, monsieur, l'assura Angell. Ils sont dans un des tiroirs de sa chambre à coucher. Et toutes les armes sont dans l'armoire spéciale.

Le sergent Cadwallader alla à la porte, mais fut arrêté par miss Bennett avant d'avoir pu quitter la pièce.

— Attendez une minute, lui lança-t-elle. Cette armoire, vous aurez besoin d'en avoir la clé.

Elle en sortit une de sa poche.

— Vous la fermez à clé ? s'enquit l'inspecteur en pivotant brusquement vers elle. Pourquoi cela ?

La riposte de miss Bennett fut tout aussi brusque.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'on me poserait un jour une question pareille ! s'offusqua-t-elle. Ces armes et ces munitions sont

extrêmement dangereuses. Tout le monde sait ça.

Dissimulant un sourire, le sergent prit la clé qu'elle lui tendait et s'arrêta dans l'encadrement de la porte pour voir si l'inspecteur souhaitait l'accompagner. Très vexé par le commentaire de miss Bennett, ce dernier signala néanmoins :

— J'aurai encore besoin de vous parler, Angell.

Puis il prit sa mallette et quitta la pièce. Le sergent le suivit, laissant la porte ouverte pour Angell.

Cependant le valet ne déserta pas immédiatement les lieux. Au contraire, après un coup d'œil nerveux en direction de Laura qui était maintenant assise et regardait fixement le sol, il s'approcha de Julian Farrar.

— À propos de notre petit... euh... problème, monsieur, murmura-t-il. Je tiens beaucoup à régler la question rapidement. Si monsieur pouvait trouver un moyen...

Farrar manqua s'étrangler. Puis, se reprenant, il s'exprima avec effort :

— Je pense... euh... en effet... qu'un arrangement entre nous serait... souhaitable.

— Merci, monsieur, répondit Angell avec l'ombre d'un sourire. Merci infiniment, monsieur.

Il se dirigea vers la porte et était sur le point de quitter la pièce quand Farrar l'arrêta d'un ton péremptoire :

— Non ! Attendez un instant, Angell.

Comme le valet se retournait face à lui, Farrar appela d'une voix forte :

— Inspecteur Thomas !

Il y eut un silence tendu. Puis, un instant plus tard, l'inspecteur apparut sur le seuil, flanqué de son sergent.

— Oui, major Farrar ?

Reprenant une attitude aimable et naturelle, Julian Farrar se dirigea avec assurance vers son fauteuil.

— Avant que vous ne vous enfoncez dans la routine, inspecteur, il y a un détail que j'aurais dû mentionner ce matin. Mais nous étions tous bouleversés. Mrs Warwick vient de m'informer qu'il y avait des empreintes que vous teniez beaucoup à identifier. Sur la table, là, je crois...

Il marqua un temps, puis ajouta d'un air dégagé :

— Selon toute probabilité, inspecteur, ce sont mes empreintes.

L'inspecteur s'approcha lentement du candidat aux élections.

— Vous êtes venu ici hier soir, major Farrar ?

— Oui. Je l'ai fait, comme souvent après le dîner, pour bavarder avec Richard.

— Et vous l'avez trouvé... ? l'encouragea l'inspecteur.

— Je l'ai trouvé très sombre et déprimé. Je ne me suis donc pas attardé.

— Vers quelle heure cela se passait-il, major Farrar ?

Farrar réfléchit un instant.

— Je ne saurais jurer de rien. Peut-être 10 heures, voire 10 heures et demie. Dans ces eaux-là.

L'inspecteur le considéra avec insistance.

— Pourriez-vous être un peu plus précis ?

— Désolé. Je crains que non.

Après un silence quelque peu tendu, l'inspecteur demanda, en essayant de garder un air détaché :

— Je suppose qu'il n'y a pas eu de querelle, pas un mot plus haut que l'autre ?

— Non, certainement pas, rétorqua Farrar, indigné.

Il consulta sa montre.

— Je suis en retard, observa-t-il. Je dois présider une réunion à la mairie. Je ne peux pas faire attendre tout ce monde.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre.

— Si donc cela ne vous ennuie pas...

Il s'arrêta sur la terrasse.

— On ne saurait faire attendre la mairie, convint l'inspecteur en le suivant. Mais je suis sûr que vous comprendrez, major Farrar, que j'aimerais avoir une déclaration complète de votre part quant à vos mouvements d'hier soir. Peut-être pourrions-nous nous en occuper demain matin.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Vous avez conscience, bien sûr, que vous n'êtes nullement obligé de faire une déclaration, que c'est purement volontaire de votre part... et que vous êtes pleinement autorisé à ce que votre avocat soit présent, si vous le souhaitez.

Mrs Warwick mère était revenue dans le bureau. Appuyée sur sa canne, elle se tenait dans l'encadrement de la porte et avait écouté les dernières paroles de l'inspecteur. Julian Farrar retint son souffle en mesurant la signification de ce que l'inspecteur venait de dire.

— On ne saurait être plus clair, inspecteur, commenta-t-il. Mettons... 10 heures demain matin ? Et mon avocat sera présent.

Farrar sortit en longeant la terrasse, et l'inspecteur se tourna vers Laura Warwick.

— Avez-vous vu le major Farrar quand il est venu ici hier soir ?

— Je... je..., commença Laura en hésitant. Mais elle fut interrompue par Starkwedder qui bondit soudain de sa chaise et vint s'interposer entre l'inspecteur et Laura.

— Je ne crois pas que Mrs Warwick se sente en état de répondre à

vos questions pour le moment ! tonna-t-il.

Starkwedder et l'inspecteur Thomas s'affrontèrent en silence un moment. Puis l'inspecteur s'enquit d'un ton calme :

— Que venez-vous de dire au juste, Mr Starkwedder ?

— Que je ne croyais pas que Mrs Warwick se sente en état de répondre à d'autres questions pour le moment.

— Vraiment ? grogna l'inspecteur. Et en quoi cela vous regarde-t-il, si je puis me permettre ?

Mrs Warwick senior se joignit à l'affrontement.

— Mr Starkwedder a parfaitement raison, décréta-t-elle.

L'inspecteur se tourna vers Laura d'un air interrogateur. Après un silence, elle murmura :

— Non, je ne veux pas répondre à d'autres questions pour le moment.

L'air assez satisfait de lui-même, Starkwedder sourit à l'inspecteur, qui se détourna, furieux, et quitta rapidement la pièce avec le sergent. Angell les suivit en refermant la porte sur lui.

— Mais je dois parler ! éclata enfin Laura. Il faut... il faut que je leur explique...

— Mr Starkwedder a tout à fait raison, Laura, intervint vigoureusement Mrs Warwick. Moins vous en direz maintenant, et mieux cela vaudra.

S'appuyant lourdement sur sa canne, elle fit quelques pas dans la pièce, puis continua :

— Il nous faut appeler tout de suite Mr Adams. Mr Adams est notre homme de loi, expliqua-t-elle en se tournant vers Starkwedder.

Elle regarda miss Bennett.

— Appelez-le immédiatement, Benny.

Miss Bennett acquiesça et se dirigea vers le téléphone, mais Mrs Warwick l'arrêta.

— Non, servez-vous du poste de l'étage, ordonna-t-elle avant d'ajouter : Accompagnez-la, Laura.

Laura se leva, puis hésita en regardant sa belle-mère d'un air confus. Laquelle se contenta de préciser :

— Je veux parler à Mr Starkwedder.

— Mais..., commença Laura, qui fut immédiatement interrompue par Mrs Warwick.

— Ne vous inquiétez pas, ma chérie, la rassura la vieille dame. Faites ce que je vous dis.

Laura hésita encore un instant, puis sortit, suivie de miss Bennett qui referma la porte derrière elle.

Mrs Warwick se dirigea aussitôt vers Starkwedder.

— Je ne sais pas combien de temps nous avons devant nous, dit-elle en parlant vite et en lançant des regards en direction de la porte. Je veux que vous m'aidiez.

Starkwedder ne songea même pas à dissimuler sa surprise :

— Ah bon ?

Après un silence, Mrs Warwick reprit la parole :

— Vous êtes un homme intelligent... et vous êtes un parfait inconnu. Vous êtes intervenu dans nos existences de l'extérieur. Nous ne savons rien de vous. Vous n'avez rien à voir avec aucun d'entre nous.

Starkwedder hocha la tête.

— Le visiteur inattendu, en d'autres termes ? murmura-t-il.

Il se percha sur un des accoudoirs du canapé.

— On m'a déjà fait cette remarque ici même.

— Parce que vous êtes un parfait inconnu, continua Mrs Warwick, il y a un service que je vais vous demander.

— Oui, Mrs Warwick ?

La vieille dame gagna la porte-fenêtre, passa sur la terrasse, regarda de droite et de gauche, rentra dans la pièce et se mit à parler d'un ton pressant :

— Jusqu'à ce soir, il y avait une explication raisonnable à cette tragédie. Un homme que mon fils avait blessé jusqu'au tréfonds de l'âme en tuant accidentellement son enfant était venu se venger. Je sais que cela pouvait paraître mélodramatique, mais après tout, de tels drames ne sont jamais à exclure.

— En effet, remarqua Starkwedder, se demandant où elle voulait en venir.

— Mais à présent, je crains que cette explication ne tienne plus la route, comme on dit vulgairement. Et cela circonscrit le meurtre à l'étroit cercle familial.

Elle fit quelques pas vers le fauteuil.

— Il y a deux personnes qui n'ont pas pu tirer sur mon fils. Son épouse et miss Bennett car elles étaient ensemble quand on a tiré.

Starkwedder lui adressa un bref regard, mais se contenta d'acquiescer :

— Bien.

— Cependant, continua Mrs Warwick, bien que Laura n'ait pas pu tuer son mari, il se peut qu'elle sache qui l'a tué.

— Ce qui ferait d'elle une complice, remarqua Starkwedder. Ce Julian Farrar et elle seraient de mèche ? C'est ce que vous voulez dire ?

Une expression contrariée se peignit sur le visage de Mrs Warwick.

— Ce n'est pas du tout ce que je veux dire.

Elle eut un autre bref regard en direction de la porte, puis reprit :

— Julian Farrar n'a pas tué mon fils.

Starkwedder se leva de l'accoudoir du canapé.

— Comment pouvez-vous en avoir l'assurance ?

— Je le sais, lui répondit la vieille dame. Et je vais vous dire, à vous, un total inconnu, quelque chose qu'aucun membre de ma famille ne sait, lui déclara-t-elle en le regardant dans les yeux : Voilà. Je suis une femme qui n'en a plus pour bien longtemps à vivre.

— Je suis désolé..., hasarda Starkwedder, mal à l'aise.

Mais Mrs Warwick leva la main pour l'arrêter.

— Je ne vous raconte pas cela pour susciter votre sympathie. Je vous le dis afin de vous faire comprendre ce qui, autrement, pourrait être difficile à expliquer. Il y a des moments où l'on décide d'agir d'une façon que l'on ne choisirait pas si l'on avait plusieurs années d'existence devant soi.

— Par exemple ? demanda benoîtement Starkwedder.

Mrs Warwick le considéra fixement.

— Mais d'abord, laissez-moi vous préciser ceci, Mr Starkwedder. Je dois vous confier une chose concernant mon fils.

Elle alla vers le canapé et s'y assit.

— J'aimais très tendrement mon grand garçon. Enfant, et lorsqu'il était jeune homme, il avait de nombreuses qualités remarquables. Il réussissait, était plein de ressources, courageux, d'un tempérament joyeux, c'était un compagnon charmant.

Elle s'interrompit, et parut s'abîmer dans ses souvenirs. Puis elle reprit :

— Les défauts de ces qualités, je me dois cependant de l'admettre, avaient toujours été présents en lui. Il se montrait rétif à toute autorité qui aurait pu briser ses élans, à toute contrainte. Il avait un côté cruel, et une sorte d'arrogance funeste. Du moment qu'il réussissait, tout allait bien. Mais il n'avait pas le genre de nature capable d'affronter l'adversité, et, depuis quelque temps, je l'avais vu décliner lentement.

Starkwedder s'assit silencieusement sur le repose-pied, face à elle.

— Si je prétends qu'il était devenu un monstre, continua la mère de Richard Warwick, cela paraîtra exagéré. Et pourtant, sous certains aspects, c'était un monstre, un monstre d'égoïsme, d'orgueil, de cruauté. Parce qu'il avait été lui-même blessé, il était habité du désir irrépressible de blesser les autres.

Une nuance de dureté apparut dans sa voix :

— Et d'autres ont commencé à souffrir à cause de lui. Me comprenez-vous ?

— Je crois... oui, murmura Starkwedder.

La voix de Mrs Warwick retrouva sa douceur lorsqu'elle continua :

— Je suis très attachée à ma bru. Elle a de l'énergie, beaucoup de cœur, et sait faire preuve d'infiniment de courage et d'endurance. Richard lui avait tourné la tête, mais j'ignore si elle a jamais été vraiment amoureuse de lui. Cependant, laissez-moi vous dire qu'elle a fait tout ce qu'une épouse pouvait faire pour rendre supportables la maladie et l'inaction de Richard.

Elle réfléchit un moment, et sa voix était triste lorsqu'elle reprit :

— Mais il ne voulait pas de son aide, il n'en voulait plus. Il l'a rejetée. Je crois que par moments il la haïssait, et peut-être est-ce plus naturel qu'on ne pourrait le croire. Donc, quand je vous dirai que l'inévitable s'est produit, je crois que vous comprendrez ce que je veux dire. Laura est tombée amoureuse d'un autre, et cet amour a été réciproque.

Starkwedder considéra pensivement la vieille personne très digne qui mettait en quelque sorte son âme à nu devant lui.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? demanda-t-il.

— Parce que vous êtes un étranger, répondit-elle fermement. Ces amours, ces haines et ces tourments ne signifient rien pour vous, de sorte que vous pouvez en entendre parler avec indifférence.

— Peut-être.

Comme si elle ne l'avait pas entendu, Mrs Warwick continua :

— Il est donc arrivé un moment, dit-elle, où il semblait qu'une seule chose résoudrait toutes les difficultés. La mort de Richard.

Starkwedder continuait de l'étudier.

— Et donc, murmura-t-il, Richard, fort opportunément, est mort ?

— Oui, répondit Mrs Warwick.

Il y eut un silence. Puis Starkwedder se leva, contourna le repose-pied, et se dirigea vers la table pour y écraser sa cigarette.

— Pardonnez-moi ma brutalité, Mrs Warwick, dit-il, mais êtes-vous en train de m'avouer avoir commis un meurtre ?

Mrs Warwick garda le silence quelques instants. Puis elle déclara sèchement :

— Je vais vous poser une question, Mr Starkwedder. Pouvez-vous comprendre que quelqu'un qui a donné la vie puisse également se sentir autorisé à ôter cette même vie ?

Starkwedder fit les cent pas dans la pièce en réfléchissant à cette question.

— On a vu des mères tuer leurs enfants, oui, reconnut-il. Mais c'était généralement pour une raison sordide – histoire de toucher une prime d'assurance – ou bien encore parce qu'elles étaient peut-être déjà encombrées de trois ou quatre mioches braillards et qu'elles ne se sentaient pas de taille à assumer un rejeton supplémentaire.

Se retournant soudain face à elle, il lui demanda vivement :

— La mort de Richard vous est-elle profitable sur le plan financier ?

— Non, absolument pas, répondit fermement Mrs Warwick.

Starkwedder haussa les épaules.

— Il faut que vous me pardonniez ma franchise, mais...

Mrs Warwick le coupa en lui demandant, non sans une certaine dose de mordant :

— Comprenez-vous ce que j'essaye de vous dire ?

— Oui, je crois que oui, répondit-il. Vous êtes en train de me dire qu'il est possible pour une mère de tuer son fils. Et de me préciser, avec infiniment de netteté, qu'il serait possible que *vous* ayez tué *votre* fils.

Il marqua un temps, puis la regarda bien en face.

— S'agit-il d'une théorie, ou dois-je l'entendre comme un fait ?

— Je ne suis pas en train d'avouer quoi que ce soit. Je vous expose simplement un certain point de vue. Une urgence pourrait se présenter à un moment où je ne serai plus là pour veiller au grain. Et dans l'éventualité où cela se produirait, je veux que vous preniez ceci, et que vous en fassiez usage.

Elle sortit une enveloppe de sa poche et la lui tendit.

Starkwedder prit l'enveloppe, mais déclara :

— Tout cela est bien joli. Cependant, je ne serai plus là moi non plus. Je retourne à Abadan pour reprendre mon travail.

Jugeant visiblement l'objection dénuée de tout fondement sérieux, la vieille dame la balaya d'un geste.

— Vous ne serez pas coupé de la civilisation. Il y a des journaux, à Abadan. Il y a la radio et, du moins je le présume, maintes sources d'informations.

— Oui, admit-il. Nous y bénéficions de toutes les commodités de la civilisation.

— Alors veuillez garder cette enveloppe. Vous voyez à qui elle est adressée ?

Starkwedder y jeta un coup d'œil.

— À la police. Oui. Mais je ne saisis pas au juste ce que vous avez en tête. Pour une femme, vous possédez un remarquable don du secret. Et ce meurtre, soit vous l'avez commis vous-même, soit vous savez qui l'a commis. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Elle détourna son regard.

— Je n'ai pas l'intention d'en discuter.

Starkwedder s'assit dans le fauteuil.

— Et pourtant, persista-t-il, j'aimerais beaucoup savoir ce que vous mijotez.

— Je crains de ne pas vous donner satisfaction, rétorqua Mrs Warwick. Comme vous dites, je suis femme à bien garder mes secrets.

— Ce valet..., hasarda Starkwedder, essayant d'adopter une autre tactique. Cet individu qui s'occupait de votre fils...

— Angell ? Eh bien, que vous inspire-t-il ?

— Vous l'appréciez ? demanda Starkwedder.

— Non, il se trouve que je ne l'apprécie guère. Mais il se montrait efficace, or s'occuper de Richard devait être tout sauf une sinécure.

— Je l'imagine sans peine. Mais Angell supportait ces difficultés, c'est ça ?

— Il était largement récompensé de ses efforts, répondit Mrs Warwick, narquoise.

Starkwedder se remit à faire les cent pas. Puis il se retourna face à Mrs Warwick et, souhaitant la faire sortir de ses retranchements, demanda :

— Richard avait barre sur lui ?

La vieille dame parut un instant perplexe.

— Barre sur lui ? répéta-t-elle. Oh ! je vois. Vous vous demandez si Richard n'aurait pas eu connaissance d'une indécatesse quelconque d'Angell dans le passé ?

— Exact.

Mrs Warwick réfléchit un moment avant de répondre avec simplicité :

— Non, je ne crois pas.

— Je me demandais simplement...

— Vous vous demandiez, intervint impatiemment Mrs Warwick, si ce ne serait pas Angell qui aurait tué mon fils ? J'en doute. J'en doute franchement.

— Je vois. Vous ne mordez pas à l'hameçon. Dommage, mais j'aurai tout au moins essayé.

Mrs Warwick se leva brusquement.

— Merci, Mr Starkwedder, dit-elle. Vous avez été l'amabilité même.

Elle lui tendit la main. Amusé par sa brusquerie, il la lui serra, puis alla lui tenir la porte et la referma derrière elle en souriant.

— Eh bien, ça par exemple ! s'exclama-t-il alors pour lui-même après un nouveau coup d'œil à l'enveloppe. Quelle femme !

Il plongea hâtivement la lettre dans sa poche tandis que miss Bennett, la mine préoccupée, entra en trombe dans la pièce.

— Que vous a-t-elle raconté ? demanda-t-elle aussitôt avec autorité.

Pris de court, Starkwedder chercha à gagner du temps :

— Hein ? Comment ça ?

— Mrs Warwick... qu'est-ce qu'elle vous a dit ? réitéra miss Bennett.

Évitant de répondre directement, Starkwedder se contenta de remarquer :

— Vous semblez contrariée.

— Je *suis* contrariée, répondit-elle. Je sais de quoi elle est capable.

Starkwedder regarda la gouvernante bien en face avant de demander :

— D'après vous de quoi au juste est capable Mrs Warwick ? D'un meurtre ?

Miss Bennett fit un pas dans sa direction.

— C'est ça qu'elle a essayé de vous faire croire ? Ce n'est pas vrai, vous savez. Il faut que vous le sachiez. Ce n'est pas vrai.

— On ne saurait jamais jurer de rien. Après tout, ça reste du domaine du possible, observa-t-il judicieusement.

— Mais moi, je vous dis que ça ne l'est pas, insista-t-elle.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

— Je le sais. Croyez-vous que j'ignore quoi que ce soit des habitants de cette maison ? Je vis avec eux depuis des années. Des années, vous dis-je.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil.

— Je leur suis très attachée, à eux tous.

— Vous l'étiez en outre à feu Richard Warwick ?

Miss Bennett parut se perdre un moment dans ses pensées.

— Je lui étais très attachée aussi... autrefois, finit-elle par avouer.

Il y eut un silence. Starkwedder s'assit sur le repose-pied et la considéra fixement avant de murmurer :

— Continuez.

— Il avait changé, chuchota miss Bennett. Il était devenu... pervers. Sa mentalité s'en était trouvée totalement modifiée. Il pouvait parfois se montrer diabolique.

— Tout le monde est apparemment d'accord sur ce point, observa Starkwedder.

— Mais si vous l'aviez connu tel qu'il était avant..., commença-t-elle.

Il l'interrompit :

— Je ne gobe pas ce genre de bobards. Je ne crois pas que les gens changent.

— Richard, si, insista miss Bennett.

— Oh ! non, il n'a pas changé, la contredit Starkwedder. Je parie que vous vous êtes laissé abuser par ses sourires. M'est avis qu'il a toujours été pourri jusqu'à la moelle.

« M'est avis qu'il faisait partie de ces gens qui ont besoin que tout leur réussisse à n'importe quel prix faute de quoi leur univers bascule ! Ils dissimulent leur vraie personnalité tant que cela leur permet d'obtenir ce qu'ils veulent. Mais au fond, le mauvais côté est toujours là.

Il se tourna face à la gouvernante.

— Sa cruauté avait toujours été bien présente, je suis prêt à le parier. Au collège, ç'a probablement toujours été une sombre brute. Les femmes, bien sûr, n'ont jamais cessé de lui courir après. Mais les femmes n'aiment rien tant que les sombres brutes. Et une grande part de son sadisme, j'imagine qu'il l'évacuait au cours de ses chasses au gros gibier.

« Richard Warwick devait être un monstre d'égoïsme, continua-t-il après un coup d'œil aux trophées de chasse qui garnissaient les murs. C'est en tout cas mon impression, d'après la manière dont vous parlez tous de lui. Il aimait se faire passer pour un brave type, généreux, brillant, aimable et tout ce qui s'ensuit. Mais le mauvais fond était bien présent, ça ne fait pour moi pas l'ombre d'un doute. Et quand son accident est survenu, c'est juste la façade qui s'est effondrée, et vous l'avez tous vu tel qu'il était réellement.

Miss Bennett se leva.

— Je ne vois pas en quoi tout cela vous regarde ! s'exclama-t-elle, indignée. Vous êtes un étranger, et vous ne connaissez rien à la situation.

— Peut-être mais j'en ai beaucoup entendu parler, rétorqua Starkwedder. Tout le monde, Dieu seul sait pourquoi, vient se confier

à moi.

— Oui, c'est exact. Oui, je suis moi-même en train de vous parler, n'est-ce pas ? admit-elle en se rasseyant. C'est parce que nous n'osons pas parler entre nous.

Elle lui jeta un regard désespéré.

— Je regrette que vous deviez partir, lui dit-elle.

Starkwedder secoua la tête.

— Je n'ai strictement rien fait pour vous aider. Mon seul mérite, si tant est que j'en aie un, c'est d'être arrivé par hasard et d'avoir découvert le cadavre à votre place.

— Mais c'est Laura et moi qui avons découvert le cadavre de Richard ! se récria miss Bennett.

Elle s'interrompit, puis ajouta soudain :

— À moins que Laura... que vous... ?

Sa voix s'éteignit, et retomba dans le silence.

Starkwedder sourit à la gouvernante.

— Vous êtes plutôt futée, pas vrai ?

Miss Bennett le regardait fixement.

— Vous l'avez aidée, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un ton accusateur.

Il s'écarta d'elle.

— Maintenant, vous vous laissez emporter par votre imagination, lui reprocha-t-il.

— Oh ! non, pas le moins du monde, rétorqua miss Bennett. Tout ce que je souhaite, c'est que Laura soit heureuse. Oh ! je voudrais tant qu'elle soit heureuse !

— Bon sang, et moi donc ! s'exclama passionnément Starkwedder.

Miss Bennett le dévisagea avec surprise. Puis elle sourit.

— En ce cas, je... je dois...

Mais elle ne put terminer. Lui faisant signe de se taire, Starkwedder marmonna :

— Un instant.

Puis il courut vers la porte-fenêtre, ouvrit un battant et lança :

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ?

Miss Bennett aperçut alors Jan, sur la pelouse, qui brandissait une arme. Elle se précipita dehors et cria d'un ton pressant :

— Jan ! Jan ! Donne-moi cette arme.

Jan, cependant, fut trop rapide pour elle. Il éclata de rire, la mit au défi de venir chercher le revolver et s'éloigna en gambadant. Miss Bennett le suivit en continuant à s'époumoner :

— Jan ! Jan !

Quand ils disparurent de sa vue, Starkwedder tourna les talons. Et il allait se diriger vers la porte lorsque Laura fit irruption dans la pièce.

— Où est l'inspecteur ? lui demanda-t-elle.

Starkwedder eut un geste d'ignorance, et elle s'approcha de lui, implorante.

— Michael, il faut que vous m'écoutez... Julian n'a pas tué Richard...

— Vraiment ? répondit Starkwedder, glacial. C'est lui qui vous a

raconté ces salades ?

Elle paraissait désespérée.

— Vous ne me croyez pas, mais c'est vrai.

— Vous voulez dire que vous avez gobé ça sans broncher, répliqua Starkwedder.

— Non, je *sais* que c'est vrai, répondit Laura. Voyez-vous, il était persuadé que c'était *moi* qui avais tué Richard.

S'écartant de la porte-fenêtre, Starkwedder revint vers le centre de la pièce.

— Ce n'est pas aussi surprenant que ça en a l'air, dit-il avec un sourire acide. Je l'ai bien cru moi aussi, pas vrai ?

La voix de Laura était encore plus désespérée lorsqu'elle insista :

— Il a cru que j'avais tiré sur Richard. Et il n'a pas pu le supporter. Cela a modifié...

Elle s'interrompit, embarrassée, puis reprit :

— Cela a modifié ses sentiments envers moi.

Starkwedder la regarda avec froideur.

— Tandis que vous, quand vous avez cru qu'il avait tué Richard, vous l'avez admis sans sourciller ! Les femmes sont merveilleuses ! sourit-il en se calmant soudain.

Il se percha sur l'accoudoir du canapé.

— Qu'est-ce qui a poussé Farrar à avouer le fait hautement compromettant qu'il se trouvait ici hier soir ? Ne me dites pas que c'était par respect pur et simple pour la vérité ?

— C'est à cause d'Angell, répondit Laura. Angell a vu, ou en tout cas prétend avoir vu, Julian ici.

— Oui, remarqua Starkwedder avec un rire quelque peu amer. J'avais cru sentir dans l'air comme un léger parfum de chantage. Pas très reluisant, cet Angell.

— Il prétend avoir vu Julian juste après le... juste après qu'on a tiré le coup de feu. Oh ! j'ai peur ! Tout se referme sur nous. J'ai tellement peur.

Starkwedder se dirigea vers elle et la prit par les épaules.

— Inutile d'avoir peur, lui dit-il d'un ton rassurant. Tout va s'arranger.

Laura secoua la tête.

— C'est impossible !

— Tout va s'arranger, vous dis-je, insista-t-il en la secouant doucement.

Elle le regarda, étonnée.

— Saurons-nous jamais qui a tué Richard ? lui demanda-t-elle.

Sans même l'écouter, Starkwedder plongea les yeux dans ceux de la jeune femme jusqu'à craindre de s'y noyer.

Un peu plus tard, il alla vers la porte-fenêtre et regarda dans le parc.

— Votre miss Bennett, fit-il d'une voix rauque, semble certaine de connaître toutes les réponses.

— Elle a toujours été persuadée d'avoir la science infuse, sourit Laura. Mais il lui arrive de se tromper.

Apercevant apparemment quelque chose dehors, Starkwedder fit soudain signe à Laura de s'approcher. Elle le rejoignit en courant et prit sa main tendue.

— Oui, Laura ! s'exclama-t-il en regardant toujours dans le parc. C'est bien ce que je pensais !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Chut !

Presque au même instant, miss Bennett entra dans la pièce par la porte du hall.

— Mr Starkwedder, dit-elle d'une voix rapide. Allez dans la pièce à côté... l'inspecteur s'y trouve déjà. Vite !

Starkwedder et Laura se précipitèrent dans le hall en fermant la porte derrière eux. Dès qu'ils furent sortis, miss Bennett regarda dans le parc où le jour commençait à baisser.

— Maintenant, rentre, Jan ! lança-t-elle. Arrête de me taquiner comme ça. Rentre, viens tout de suite à la maison.

Miss Bennett se tenait à côté de la porte-fenêtre. Jan apparut soudain, venant de la terrasse, l'air mi-rebelle mi-rayonnant de triomphe. Il brandissait un revolver.

— Mais, mon pauvre petit, comment t'es-tu procuré ça ? gémit la gouvernante.

Jan entra dans la pièce.

— Tu te croyais maligne, pas vrai, Benny ? lui dit-il, agressif. Très maligne, d'avoir enfermé toutes les armes de Richard là-bas, enchaînant-il en pointant le menton en direction du premier étage. Mais j'ai trouvé une clé qui ouvrait l'armoire aux fusils. Je suis armé maintenant, comme l'était Richard. Je vais avoir des tas de fusils et de pistolets. Je vais tirer sur tout ce qui bouge.

Il leva soudain l'arme et la pointa sur miss Bennett, qui cilla.

— Fais gaffe, Benny, continua-t-il avec un petit rire mauvais, je pourrais te descendre.

Miss Bennett essaya de plastronner en articulant, d'un ton aussi apaisant que possible :

— Mais non, tu ne ferais pas une chose pareille, Jan, je sais que tu ne le ferais pas.

Jan, qui continuait à pointer l'arme sur miss Bennett, la baissa au bout de quelques instants.

La gouvernante se détendit un peu, et, après un silence, Jan s'exclama gentiment :

— Mais non, je ne le ferais pas. Bien sûr que non !

— Après tout, ce n'est pas comme si tu n'étais qu'un garçon imprudent, lui dit miss Bennett d'un ton rassurant. Tu es un homme à présent, n'est-ce pas ?

Jan rayonna. Il marcha jusqu'au bureau et s'assit sur la chaise.

— Oui, je suis un homme, affirma-t-il. Maintenant que Richard est mort, je suis le seul homme de la maison.

— C'est pourquoi je sais que tu n'irais pas me tirer dessus. Tu ne tirerais que sur un ennemi.

— C'est vrai, ça ! s'exclama Jan, ravi.

Choisissant ses mots avec soin, miss Bennett reprit :

— Pendant la guerre, si on était dans la Résistance, quand on

tuait un ennemi, on faisait une encoche sur son arme.

— Ah bon ? répondit Jan en examinant son arme. Ils faisaient vraiment ça ? Est-ce qu'il y a des gens qui avaient beaucoup d'encoches ?

— Oui, certains avaient énormément d'encoches.

— Comme ça devait être amusant ! jubila le garçon.

— Bien sûr, continua miss Bennett, certains n'aiment pas tuer mais d'autres en raffolent.

— Richard aimait ça, lui !

— Oui, Richard aimait tuer des animaux, reconnut miss Bennett.

Elle se détourna de lui mine de rien, tout en ajoutant :

— Toi aussi, tu aimes tuer, n'est-ce pas, Jan ?

Sans qu'elle le voie, Jan sortit un canif de sa poche et se mit à faire une encoche sur son arme.

— C'est excitant de tuer, déclara-t-il.

Miss Bennett se retourna face à lui.

— Tu ne voulais pas que Richard te fasse enfermer, n'est-ce pas, Jan ? demanda-t-elle doucement.

— Il disait qu'il le ferait, rétorqua Jan avec passion. C'était une brute !

Miss Bennett contourna la chaise de bureau sur laquelle Jan était toujours assis.

— Tu as dit un jour à Richard, lui rappela-t-elle, que tu le tuerais s'il décidait de te faire enfermer.

— Ah oui ? répondit Jan d'un air dégagé.

— Mais tu ne l'as pas tué ? demanda miss Bennett, son intonation sous-entendant que ce n'était qu'à moitié une question.

— Oh ! non, je ne l'ai pas tué !

Là encore, Jan parut indifférent.

— Ce qui a plutôt été de ta part un aveu de faiblesse, remarqua miss Bennett.

Il y avait une expression rusée dans les yeux de Jan lorsqu'il répondit :

— Ah ! vraiment ?

— Oui, je trouve. Décréter qu'on va tuer quelqu'un et puis de ne pas passer à l'acte, ça prouve un sérieux manque de suite dans les idées.

Miss Bennett contourna le bureau, mais regarda en direction de la porte.

— Si quelqu'un menaçait de m'enfermer, moi, j'aurais envie de le tuer, et je le ferais.

— Qui dit que c'est quelqu'un d'autre qui a tué Richard ? rétorqua vivement Jan. Peut-être que c'était vraiment moi.

— Oh ! non, ce n'était pas toi ! dit miss Bennett avec dédain. Tu

n'es qu'un petit garçon. Tu n'aurais pas osé.

Jan bondit.

— Tu crois que je n'aurais pas osé ? glapit-il. C'est ça, ce que tu penses ?

— Bien sûr que c'est ce que je pense.

Elle paraissait maintenant le provoquer délibérément.

— Bien sûr que tu n'aurais pas osé tuer Richard. Pour le faire, il aurait fallu que tu sois très courageux et très adulte.

Jan lui tourna le dos et s'éloigna.

— Tu ne sais pas tout, Benny, dit-il, la mine blessée. Oh ! non ! ma vieille Benny. Tu ne sais pas tout.

— Qu'est-ce qu'il y a que je ne sais pas ? lui demanda miss Bennett. Et pourquoi est-ce que tu ris, Jan ? C'est de moi que tu ris ?

Jan se tenait près de la porte-fenêtre, d'où un rayon du soleil couchant brillait à travers la pièce. Profitant de l'occasion, elle entrouvrit la porte donnant sur le corridor.

— Oui, oui, je ris ! lui cria soudain Jan en se retournant. Je ris parce que je suis tellement plus malin que toi.

Miss Bennett eut un sursaut involontaire et agrippa le montant de la porte. Jan fit un pas dans sa direction.

— Je sais des choses que tu ne sais pas, ajouta-t-il d'une voix plus calme.

— Eh bien, mets-moi au courant, le pria miss Bennett tout en essayant de ne pas se laisser gagner par la panique.

Jan se contenta d'afficher un sourire supérieur. Miss Bennett s'approcha de lui.

— Tu ne veux pas que je le sache ? insista-t-elle à nouveau, d'un ton caressant. Tu ne veux pas me confier ton secret ?

Jan s'écarta d'elle.

— Je ne fais confiance à personne, dit-il, amer.

Miss Bennett changea de ton.

— Je me demande... J'ai laissé entendre que tu avais manqué de courage et de maturité. Mais je me demande maintenant si tu ne t'es après tout pas montré très malin.

Jan gloussa.

— Tu commences à voir à quel point je peux être malin.

Elle fit mine de le jauger du regard.

— Il y a peut-être beaucoup de choses que j'ignore à ton sujet, convint-elle.

— Oh ! des tas, l'assura Jan. Et moi, je sais un tas de choses sur tout le monde, mais je ne le dis pas toujours. Des fois, je me lève la nuit et je rôde dans la maison. Je vois des tas de choses, je découvre des tas de choses, mais je ne le dis pas.

Adoptant un air conspirateur, miss Bennett demanda :

— Est-ce que tu as un grand secret en ce moment ?

Jan passa une jambe par-dessus le repose-pied et s'assit dessus à califourchon.

— Grand secret ! Grand secret ! glapit-il avec ravissement. Tu aurais peur si tu savais, ajouta-t-il en riant de manière quasi hystérique.

Miss Bennett se rapprocha de lui.

— Tu crois ça ? Tu crois que j'aurais peur ? Que j'aurais peur de toi, Jan ?

Se plantant bien en face de lui, elle le fixa avec attention.

Jan leva les yeux vers elle. Son expression ravie disparut, lorsqu'il répondit avec le plus grand sérieux :

— Oui, tu aurais très peur de moi.

Elle continua à feindre de le considérer avec attention.

— Je ne savais pas vraiment qui tu étais, admit-elle. Je commence seulement à le comprendre, Jan.

Les changements d'humeur de Jan devenaient plus prononcés. D'une voix de plus en plus agitée, il s'exclama :

— Personne ne sait rien de moi, en fait, ni de ce que je suis capable de faire !

Il pivota sur le repose-pied, et lui tourna le dos.

— Ce vieil imbécile de Richard, assis là à tirer sur des oiseaux aussi bêtes que lui...

Il se retourna de nouveau vers miss Bennett.

— Il ne s'imaginait pas qu'un jour ce serait sur *lui* que quelqu'un tirerait, pas vrai ?

— Non, répondit-elle. Ç'a été son erreur.

Jan se leva.

— Oui, ç'a été son erreur. Il a cru qu'il pourrait me faire enfermer, pas vrai ? Je lui ai prouvé le contraire, moi.

— Vraiment ? demanda vivement miss Bennett. Comment le lui as-tu prouvé ?

Jan lui adressa un regard sournois. Il marqua un temps, puis décréta en fin de compte :

— Je ne te le dirai pas.

— Oh ! si, dis-le-moi, Jan, supplia-t-elle.

— Non, riposta-t-il en s'éloignant d'elle.

Il gagna le fauteuil d'infirme et grimpa dessus, l'arme serrée contre sa joue.

— Non, je ne le dirai à personne.

Miss Bennett se dirigea vers lui.

— Tu as peut-être raison, mon petit. Je crois deviner ce que tu as fait, mais je ne le dirai pas. Ce sera juste ton secret, d'accord ?

— Oui, c'est mon secret, répondit Jan.

Actionnant le fauteuil roulant, il se mit à parcourir la pièce en tous sens.

— Personne ne sait de quoi je suis capable ! s'exclama-t-il, exalté. Je suis dangereux. Ils feraient mieux de se méfier. Tout le monde ferait mieux de se méfier. Je suis dangereux.

Miss Bennett le considéra tristement.

— Richard ne savait pas à quel point tu étais dangereux, déplora-t-elle. Il a dû être surpris.

Jan stoppa le fauteuil et la regarda.

— Oui. Il a été surpris, confirma-t-il. Il a même eu l'air ahuri. Et puis... et puis sa tête est retombée une fois que c'était fini, et il y a eu du sang, et il n'a plus bougé. Je lui ai prouvé. Je lui ai prouvé ! Richard ne pourra plus me faire enfermer, maintenant !

Il fit tourner son fauteuil d'infirmes tout en agitant l'arme en direction de miss Bennett qui essayait de refouler ses larmes.

— Regarde ! lui ordonna Jan. Regarde. Tu vois ? J'ai fait une encoche sur mon arme !

Il tapota l'arme avec son canif.

— C'est vrai ! s'exclama miss Bennett en s'approchant de lui. Ça t'a amusé, non ?

Elle essaya de saisir le revolver, mais il était trop rapide pour elle.

— Oh ! non, tu ne l'auras pas ! cria-t-il en s'écartant prestement d'elle avec son fauteuil roulant. Personne ne me prendra mon arme. Si la police vient et essaie de m'arrêter, je descendrai tous les flics un par un.

— Inutile de faire ça, l'assura miss Bennett. Complètement inutile. Tu es malin. Tu es si malin que la police n'ira jamais te soupçonner.

— Ces imbéciles de flics ! Ces imbéciles de flics ! cria Jan, qui jubilait. Et cet imbécile de Richard !

Il brandit l'arme en direction d'un Richard imaginaire, puis s'aperçut que la porte s'ouvrait. Avec un cri de terreur, il propulsa le fauteuil roulant sur la terrasse où il l'abandonna pour s'enfuir au pas de course dans le parc. Et miss Bennett, en larmes, s'écroula sur le canapé tandis que l'inspecteur se précipitait dans la pièce, suivi du sergent Cadwallader.

— Rattrapez-le ! Vite ! cria l'inspecteur à Cadwallader en entrant dans la pièce.

Le sergent fila sur la terrasse par la porte-fenêtre tandis que Starkwedder, venant du hall d'entrée, se précipitait dans le bureau. Il était suivi de Laura, qui courut à la porte-fenêtre et regarda dehors. Angell fut le suivant à apparaître. Lui aussi se dirigea vers la porte-fenêtre. Mrs Warwick se tenait, silhouette bien droite, dans l'encadrement de la porte.

L'inspecteur Thomas se tourna vers miss Bennett.

— Allons, allons, chère mademoiselle, la réconforta-t-il. Ne vous mettez pas dans des états pareils. Vous vous en êtes très bien sortie.

— Je le savais depuis le début, répondit-elle d'une voix brisée. Je connais Jan mieux que quiconque, comprenez-vous. Je savais que Richard le poussait trop loin, et je savais – je sais depuis un moment – que Jan devenait dangereux.

— Jan ! s'effondra Laura. Oh ! non... non ! pas Jan ! Je n'arrive pas à y croire !

Mrs Warwick foudroya miss Bennett du regard.

— Comment avez-vous pu, Benny ? Comment avez-vous pu ? Moi qui m'imaginais que vous, au moins, seriez loyale.

La gouvernante se rebiffa :

— Il est des moments, dit-elle à la vieille dame, où la vérité est plus importante que la loyauté. Vous ne vous êtes pas rendu compte – aucun d'entre vous ne s'est rendu compte – que Jan devenait dangereux. C'est un garçon charmant... un garçon adorable... mais...

Terrassée par le chagrin, elle ne put continuer.

Mrs Warwick se dirigea d'un pas lent vers le fauteuil d'infirme et s'y assit, le regard dans le vide.

D'une voix neutre, l'inspecteur compléta la pensée de miss Bennett :

— ... Mais quand ils dépassent un certain âge, alors ils deviennent dangereux, parce qu'ils ne comprennent plus ce qu'ils font... Ils n'ont ni le jugement ni le contrôle d'un adulte.

Il se tourna vers Mrs Warwick.

— Ne cédez pas à la détresse, madame. Je crois pouvoir vous

affirmer qu'il sera traité avec humanité et commisération. On pourra clairement prouver, je pense, qu'il n'est pas responsable de ses actes. Cela lui permettra d'être détenu dans un environnement confortable. Et c'est, de toute façon, ce qui aurait fini par arriver.

Il se détourna, traversa la pièce et referma la porte du hall lorsqu'il passa devant.

— Oui, oui, je sais que vous avez raison, admit Mrs Warwick.

Se tournant vers miss Bennett, elle ajouta :

— Je regrette, Benny. Vous disiez que personne d'autre ne s'était rendu compte qu'il devenait dangereux. Ce n'est pas vrai. J'en étais consciente... mais je n'ai pas trouvé en moi la force d'intervenir.

— Il fallait que quelqu'un agisse ! conclut énergiquement Benny.

Le silence se fit dans la pièce, mais la tension monta tandis qu'ils attendaient tous que le sergent Cadwallader revienne avec Jan sous sa garde.

À plusieurs centaines de mètres de la maison, au bord de la route où la brume commençait à tomber, le sergent avait acculé Jan au pied d'un haut mur de pierre.

— N'approchez pas ! hurla le jeune homme en brandissant son arme. Personne ne m'enfermera où que ce soit. Je vous tuerai. Je ne plaisante pas. Je n'ai peur de personne !

Le sergent s'arrêta à vingt bons pas de lui.

— Allons ! mon garçon, fit-il d'un ton conciliant. Personne ne vous fera de mal. Mais les armes sont des objets dangereux. Donnez-moi ce revolver, et rentrez à la maison avec moi. Vous pourrez parler à votre famille, et ils vous aideront.

Il avança de quelques pas vers Jan, mais s'arrêta quand le garçon s'écria, hystérique :

— Je ne plaisante pas ! Je vais vous descendre. Vous tirer comme un lapin. Je me fiche des policiers. Je n'ai pas peur de vous !

— Bien sûr que non, répondit le sergent. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur de moi. Je ne vous ferai pas de mal. Mais revenez jusqu'à la maison avec moi. Allez, venez.

Il s'avança à nouveau, mais Jan leva brusquement le revolver et tira deux coups rapprochés. Le premier manqua sa cible, mais le second atteignit Cadwallader à la main gauche. Il poussa un cri de douleur mais fonça sur Jan, le renversa dans son élan et tenta de le désarmer.

Tandis qu'ils luttaien, un troisième coup de feu claqua soudain. Jan eut un bref halètement, son corps se crispa, puis s'affaissa et resta immobile.

Horrifié, le sergent s'agenouilla auprès de lui et le contempla, incrédule.

— Non, oh ! non, murmura-t-il. Pauvre gosse. Non ! Ce n'est pas possible. Oh ! mon Dieu, je vous en prie...

Il vérifia le pouls de Jan, puis secoua lentement la tête.

Se relevant, il recula lentement de quelques pas, et c'est seulement alors qu'il remarqua que sa main saignait abondamment. L'enveloppant dans son mouchoir, il tituba vers la maison, tenant son bras gauche en l'air et chancelant de douleur.

Le temps d'arriver à la porte-fenêtre, il s'effondra.

— Monsieur ! appela-t-il tandis que l'inspecteur et tous les membres de la maisonnée sortaient en courant sur la terrasse.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda l'inspecteur, effaré.

— C'est terrible..., répondit le sergent qui respirait avec difficulté. Ce que j'ai à vous dire est terrible...

Starkwedder l'aida à entrer dans la pièce, et le sergent alla se laisser tomber sur le repose-pied.

L'inspecteur le rejoignit d'un bond.

— Votre main ! s'exclama-t-il.

— Je vais m'en occuper, s'empressa Starkwedder.

Tenant le bras du sergent Cadwallader, il dénoua le carré de tissu imbibé de sang, sortit un mouchoir propre de sa poche et l'enroula autour de la main du sergent.

— Le brouillard tombait, vous comprenez, commença d'expliquer Cadwallader. On n'y voyait déjà plus grand-chose. Il m'a tiré dessus. Là-bas, au bord de la route, au fond du bosquet.

Avec une expression horrifiée, Laura se leva et se dirigea vers la porte-fenêtre.

— Il m'a tiré dessus par deux fois, disait le sergent, et à la seconde, il m'a atteint à la main.

Miss Bennett se leva soudain, et porta la main à sa bouche.

— J'ai essayé de lui prendre le revolver, continua le sergent, mais j'étais handicapé par ma main, comprenez-vous...

— Oui. Que s'est-il passé ? le pressa l'inspecteur.

— Il avait le doigt sur la détente, haleta le sergent. Et le coup est parti. Il a été touché en plein cœur. Il est... il est mort.

21

L'annonce du sergent Cadwallader fut suivie d'un silence hébété. Laura se plaqua la main sur la bouche pour étouffer un cri, puis recula lentement vers la chaise de bureau et s'assit, les yeux fixés au sol.

Mrs Warwick baissa la tête et s'appuya sur sa canne. La mine défaite, Starkwedder entreprit de faire les cent pas dans la pièce.

— Vous êtes sûr qu'il est mort ? demanda l'inspecteur.

— Absolument, répondit le sergent. Le pauvre gosse, il me hurlait son défi, il déchargeait son arme comme s'il adorait le bruit des coups de feu.

L'inspecteur se dirigea vers la porte-fenêtre.

— Où est-il ?

— Je viens avec vous, je vais vous montrer, répondit le sergent en se levant avec peine.

— Non, vous feriez mieux de rester là.

— Je me sens mieux, maintenant, insista Cadwallader. Je tiendrai le coup jusqu'à notre retour au poste.

Il sortit sur la terrasse. Et là, au comble du désarroi et se retournant vers les autres, il murmura d'un air égaré :

— « On ne saurait, c'est sûr, être effrayant lorsqu'on est mort. » C'est de Pope. D'Alexander Pope.

Sur quoi il secoua la tête, puis s'éloigna lentement.

L'inspecteur se tourna face à Mrs Warwick et aux autres.

— Je suis plus profondément navré que je ne saurais l'exprimer, mais peut-être était-ce la meilleure solution, conclut-il avant de s'en aller rattraper son sergent dans le parc.

Mrs Warwick le suivit des yeux.

— La meilleure solution ! s'exclama-t-elle, à mi-chemin entre la colère et le désespoir.

— Oui, oui, renchérit miss Bennett dans un soupir. C'est mieux ainsi. Ses ennuis à présent sont terminés, pauvre enfant.

Elle alla aider Mrs Warwick à se lever.

— Venez, ma chère, venez, l'émotion a été trop forte pour vous.

La vieille dame la regarda d'un air vague.

— Je... je vais aller m'étendre un peu, murmura-t-elle tandis que miss Bennett la soutenait jusqu'à la porte.

Starkwedder la leur ouvrit, puis sortit une enveloppe de sa poche,

qu'il tendit à Mrs Warwick.

— Je crois que vous feriez mieux de reprendre ceci, suggéra-t-il.

Elle se retourna dans l'encadrement de la porte et lui prit l'enveloppe.

— Oui, répondit-elle. Oui, c'est inutile à présent.

Mrs Warwick et miss Bennett quittèrent la pièce.

Starkwedder allait refermer la porte derrière elles quand il vit qu'Angell se dirigeait vers Laura, toujours assise devant le bureau. Elle ne se tourna pas à son approche.

— Puis-je vous dire, madame, déclara Angell, à quel point je suis désolé. Si je puis faire quoi que ce soit, vous n'avez qu'à...

Sans lever les yeux, Laura l'interrompit :

— Nous n'aurons plus besoin de votre aide, Angell, lui dit-elle froidement. Vous recevrez un chèque pour vos appointements, et j'aimerais que vous quittiez la maison aujourd'hui même.

— Oui, madame. Merci, madame, répondit Angell, sans émotion apparente.

Puis il tourna les talons et quitta la pièce.

Starkwedder ferma la porte derrière lui.

Il commençait à faire sombre, les derniers rayons du soleil projetant des ombres sur les murs.

Starkwedder se tourna vers Laura.

— Vous n'allez pas le poursuivre pour chantage ? demanda-t-il.

— Non, répondit mollement Laura.

— Dommage.

Il s'approcha d'elle.

— Bon, je crois que je ferais mieux d'y aller. Je vais faire mes adieux.

Il s'interrompit. Laura ne l'avait toujours pas regardé.

— Ne soyez pas trop bouleversée, ajouta-t-il.

— Je *suis* bouleversée, répondit Laura, véhémence.

— Parce que vous adoriez ce garçon ? demanda Starkwedder.

Elle se tourna vers lui.

— Oui. Et parce que c'est ma faute. Voyez-vous, Richard avait raison. Ce pauvre Jan aurait dû être placé dans un établissement spécialisé. Il aurait dû être enfermé dans un endroit où il ne pouvait faire de mal à personne. C'est moi qui ne l'ai pas voulu. De sorte qu'en fait, c'est par ma faute que Richard a été tué.

— Allons, Laura, ne donnez pas dans la délectation morose, rétorqua Starkwedder avec rudesse. Richard a été tué parce qu'il l'avait cherché. Il aurait pu montrer un minimum de gentillesse envers ce garçon, n'est-ce pas ? Ne vous torturez pas. Ce que vous devez faire, à présent, c'est être heureuse. Heureuse jusqu'à la fin des temps,

comme on dit dans les contes de fées.

— Heureuse ? Avec Julian ? répondit Laura d'une voix teintée d'amertume. Je me le demande ! Maintenant, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, rien n'est plus pareil, comprenez-vous.

— Vous voulez dire, entre Farrar et vous ?

— Oui. Vous savez, quand j'ai cru que Julian avait tué Richard, ça n'a fait pour moi aucune différence. J'ai continué à l'aimer tout autant... J'étais même prête à jurer que c'était moi qui avais tué mon mari.

— Je sais, dit Starkwedder. C'était d'ailleurs stupide. C'est fou ce que les femmes aiment à se poser en martyres !

— Mais quand Julian a cru que c'était *moi* qui l'avais tué, continua Laura avec passion, il a changé. Il a changé envers moi du tout au tout. Oh ! il était prêt à essayer d'agir avec décence et à ne pas m'incriminer. Mais sans plus.

Elle appuya son menton sur sa main.

— Il n'éprouvait plus la même chose.

Starkwedder secoua la tête.

— Écoutez, Laura ! s'exclama-t-il, les hommes et les femmes ne réagissent pas de la même façon. Le fond du problème, c'est que le sexe sensible – le sexe faible, si vous préférez –, ce sont les hommes. Les femmes sont plus coriaces. Les hommes n'arrivent pas à prendre le meurtre comme allant de soi. Les femmes, apparemment, si. Le fait est que, si un homme a commis un meurtre pour les beaux yeux d'une femme, cela le grandit sans doute dans l'esprit de la femme en question. Un homme voit les choses sous un jour différent.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous, ça ne vous a fait ni chaud ni froid. Quand vous avez cru que j'avais tué Richard, vous m'avez aidée.

— Ça n'a rien à voir, s'empressa de répondre Starkwedder.

Il paraissait subitement pris de court.

— Je... Il fallait que je vous aide.

— Pourquoi ?

Starkwedder ne répondit pas directement. Après un silence, il précisa avec une douceur nouvelle :

— Vous aider encore et toujours, je ne cesserai jamais d'y être prêt, Laura.

— Vous ne voyez donc pas, dit Laura en se détournant de lui, que nous sommes revenus au point de départ. D'une certaine façon, c'est vraiment moi qui ai tué Richard, pour l'excellente raison que... que je me suis montrée à ce point obstinée à propos de Jan.

Starkwedder tira le repose-pied et s'assit à côté d'elle.

— C'est ce qui vous ronge, en fait, c'est ça ? murmura-t-il. D'avoir découvert que c'était Jan qui avait tué Richard. Mais ça n'a pas besoin

d'être vrai, vous savez. Vous n'êtes pas obligée de le croire si ça ne vous plaît pas.

Laura le dévisagea avec attention.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? J'ai entendu... nous avons tous entendu... il l'a reconnu... il s'en est vanté.

— Oh ! oui ! admit Starkwedder. Oui, je sais. Mais que savez-vous vraiment du pouvoir de la suggestion ? Votre miss Bennett a manœuvré Jan de main de maître, l'a mis dans tous ses états. Et ce garçon était sans aucun doute impressionnable.

« L'idée lui a plu, comme il peut plaire à beaucoup d'adolescents d'être enfin pris pour des hommes ou, mieux encore, pour des surhommes. Il... oui, il s'est soudain vu en tueur. Il avait tué Richard, tué son bourreau. Votre Benny agitait l'appât sous ses yeux, et il l'a gobé. Il s'est vu en héros ! Et il a fait une encoche sur son arme !

Il s'interrompt, puis reprit :

— Mais vous ne savez pas... aucun de nous ne sait vraiment... si ce qu'il a dit était vrai ou non.

— Mais, pour l'amour du ciel, il a tiré sur le sergent ! éclata Laura.

— Oh ! oui, c'était un tueur en puissance, sans aucun doute ! reconnu Starkwedder. Il est très probable qu'il ait effectivement tué Richard. Mais vous ne pouvez pas affirmer qu'il l'a fait. Il a pu s'agir...

Il hésita.

— Il a pu s'agir de quelqu'un d'autre.

Laura le contempla avec incrédulité.

— Mais qui ? demanda-t-elle, refusant de le croire.

Starkwedder réfléchit un moment. Puis répondit :

— Miss Bennett, peut-être, suggéra-t-il. Après tout, elle vous est très attachée à tous, et elle a pu croire que, ce faisant, elle agissait pour le mieux. Ou encore Mrs Warwick, pendant que nous y sommes. Voire votre petit ami Julian, qui serait après coup allé chanter sur les toits qu'il croyait que c'était vous. Un truc infailible pour vous faire tomber dans le panneau. Vous avez d'ailleurs foncé tête baissée dans la combine.

Laura se détourna.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites, l'accusa-t-elle. Vous essayez seulement de me consoler.

Starkwedder semblait prêt à sortir de ses gonds.

— Mais enfin, triple gourde ! s'exclama-t-il avec indignation. N'importe qui aurait pu tuer Richard ! Même MacGregor !

— MacGregor ? fit-elle en écarquillant les yeux. Mais MacGregor est mort.

— Bien sûr qu'il est mort, répondit Starkwedder. Il fallait bien qu'il le soit.

Il se leva et se dirigea vers le canapé.

— Écoutez, continua-t-il, je peux monter une jolie petite plaidoirie des familles pour prouver que MacGregor est notre assassin. Mettons qu'il décide bel et bien de tuer Richard pour se venger de l'accident au cours duquel son petit garçon a été tué...

Il s'assit sur l'accoudoir du canapé.

— Comment faut-il qu'il s'y prenne ? Eh bien, pour commencer, il doit se débarrasser de sa propre personnalité. Il ne sera pas très sorcier de s'arranger pour qu'il soit réputé mort dans une région isolée de l'Alaska. Cela lui coûtera un peu d'argent et quelques faux témoignages, évidemment, mais ce genre de magouille reste à la portée de n'importe quel assassin en puissance.

« Puis il change de nom, et entreprend de se construire un nouveau personnage dans un autre pays, avec un autre emploi.

Laura le regarda fixement un moment, puis quitta le bureau et alla s'asseoir dans le fauteuil.

Fermant les yeux, elle prit une profonde inspiration, puis les rouvrit et le fixa à nouveau.

Starkwedder poursuivit sa narration hypothétique :

— Il se tient au courant de ce qui se passe ici, et quand il apprend que vous avez quitté le Norfolk pour vous rapprocher de Bristol, il mûrit son plan. Il se rase la barbe, se teint les cheveux, et tout ce qui s'ensuit, bien sûr.

« Puis, par une nuit de brouillard, il débarque dans le secteur. Bon, mettons que ça se soit passé comme ça...

Il alla se placer près de la porte-fenêtre.

— Mettons que MacGregor soit venu déclarer à Richard : « Je suis ici pour vous faire payer la mort de mon fils. J'ai une arme, et vous aussi. Je compte jusqu'à trois, et nous tirons tous les deux. »

Hébétée, Laura ne parvenait pas à le quitter du regard.

— Entre parenthèses, continua Starkwedder, je ne crois pas que votre mari était tout à fait le type fair-play pour lequel vous l'avez toujours pris. J'ai dans l'idée qu'il n'a peut-être pas attendu jusqu'à trois. Vous dites que c'était un excellent tireur, mais cette fois-ci il a manqué son coup, et la balle est partie par ici... (il fit un geste en sortant sur la terrasse) dans le parc, où on pourrait trouver pas mal d'autres traces d'impacts. Mais MacGregor, lui, son coup il ne le manque jamais. Il tire... et le tue.

Starkwedder regagna le centre de la pièce.

— Il laisse alors tomber son arme près du cadavre, prend le revolver de Richard, sort par la porte-fenêtre, et ne tarde pas à revenir...

— À revenir ? s'étonna Laura. Pourquoi revient-il ?

Starkwedder la considéra quelques secondes sans rien dire. Puis,

prenant une profonde inspiration, il demanda :

— Vous ne devinez pas ?

Laura le dévisagea, perplexe, et secoua la tête.

— Non, aucune idée.

Il continua à la dévisager avec une insistance tragique. Après un silence, il parla lentement et avec effort :

— Supposez que MacGregor ait eu un pépin avec sa voiture et qu'il ne puisse pas repartir d'ici. Quelle solution lui reste-t-il ? Une seule : remonter jusqu'à la maison et... découvrir le cadavre !

— Vous p... parlez..., hoqueta Laura. Vous parlez comme si vous saviez exactement ce qui s'est passé.

Starkwedder ne put se contenir plus longtemps.

— Bien sûr que je le sais ! éclata-t-il avec passion. Vous ne comprenez donc pas ? Je *suis* MacGregor !

Adossé aux rideaux, il secoua la tête avec désespoir.

Laura se leva, une expression d'absolue incrédulité sur le visage. Elle se dirigea vers lui, un bras à demi levé, incapable de saisir complètement la signification de ses paroles.

— Vous..., balbutia-t-elle. Vous...

Starkwedder marcha lentement vers elle.

— Je n'ai jamais voulu que tout ceci arrive, lui avoua-t-il d'une voix enrouée par l'émotion. Je veux dire... vous avoir trouvée, et avoir découvert que je vous aimais, et que... Oh ! mon Dieu ! c'est sans espoir. Sans espoir...

Comme elle le fixait du regard, toujours hébétée, Starkwedder lui prit la main et en baises la paume.

— Adieu, Laura, dit-il d'un ton résigné.

Il sortit rapidement par la porte-fenêtre et disparut dans le brouillard. Laura courut sur la terrasse et l'appela :

— Attendez... attendez ! Revenez !

Les nappes de brouillard ondoyaient, et la corne de brume de Bristol se mit à mugir.

— Revenez, Michael, revenez ! cria Laura.

Il n'y eut pas de réponse.

— Revenez, Michael ! l'appela-t-elle de nouveau. Je vous en prie, revenez ! Je... Moi aussi, je vous aime...

Elle eut beau tendre l'oreille, elle n'entendit que le bruit d'un moteur qui s'emballait et celui d'une voiture qui s'éloignait.

Et la corne de brume continua de mugir tandis qu'elle s'effondrait contre le battant de la porte-fenêtre et se répandait en sanglots déchirants.

POSTFACE

Le chapitre qui suit est tiré de *The Life and Crimes of Agatha Christie*, de Charles Osborne. Publié pour la première fois en 1982 et entièrement révisé en 1999, ce guide biographique des œuvres de la « reine du crime » est une étude chronologique détaillée de chacun des romans et pièces de théâtre d'Agatha Christie ainsi que des événements de sa vie en parallèle. Et ce chapitre ouvre une perspective du plus haut intérêt sur les origines du *Visiteur inattendu*.

Le Visiteur inattendu

Théâtre (1958)

Le 12 avril 1958, *La Souricière* atteignait sa 2.239^e représentation à l'Ambassadors Theater, battant ainsi le record des représentations successives d'une pièce à Londres. Afin de commémorer l'événement, l'auteur offrit à l'Ambassadors Theater une souricière tout spécialement fabriquée pour la circonstance.

Agatha Christie était, bien entendu, ravie que sa *Souricière* connaisse un tel succès et devait nourrir de grands espoirs pour la carrière de sa nouvelle pièce tout fraîchement écrite et dont elle pensait le plus grand bien. Il s'agissait de *Verdict*, que Peter Saunders présenta au Strand Theater le 22 mai de la même année. Hélas ! *Verdict* n'eut pas l'heur de séduire le public, et les représentations cessèrent un mois plus tard, le 21 juin.

Stoïque, Mrs Christie murmura : « Au moins, je suis heureuse qu'elle ait plu au *Times* » et s'attela à la rédaction d'une autre pièce, qu'elle termina en quatre semaines et que Peter Saunders entreprit immédiatement de produire. Cette nouvelle pièce, *Le Visiteur inattendu*, fut jouée une semaine à l'Hippodrome de Bristol, puis représentée au Duchess Theater, dans le West End londonien, à partir du 12 août. Elle y connut six cent quatre représentations au cours des dix-huit mois qui suivirent.

Sans doute pourrait-on décrire *Le Visiteur inattendu* comme un mystère policier déguisé en non-mystère policier, car l'histoire commence lorsqu'un inconnu, le « visiteur inattendu » du titre, pris dans l'épais brouillard côtier du sud du pays de Galles, envoie sa

voiture dans un fossé. Incapable de l'en sortir avec les moyens du bord, il s'en va chercher du secours et parvient à une maison où il trouve une femme debout, revolver à la main, près du cadavre de son mari, Richard Warwick, qu'elle avoue avoir tué. Il décide de l'aider, et ensemble, ils concoctent un plan d'action.

La victime, infirme cloué dans un fauteuil roulant, semble avoir été un personnage déplaisant et sadique ; en dehors des membres de sa propre famille, d'autres auraient pu l'assassiner pour peu qu'ils en aient eu l'occasion, et parmi eux le père d'un enfant renversé deux ans plus tôt par Richard Warwick au volant d'un bolide et selon toute vraisemblance en état d'ébriété.

Au fil de la pièce, la possibilité se fait jour que Laura Warwick n'a peut-être pas tué son époux, mais qu'elle cherche à couvrir quelqu'un d'autre. Le jeune demi-frère de Richard Warwick, mentalement attardé et potentiellement dangereux ? L'amant de Laura, Julian Farrar, qui est sur le point de se présenter aux élections parlementaires ? La mère de Warwick, vieille matriarche volontaire qui sait qu'il ne lui reste plus longtemps à vivre ? Ou, bien sûr, le père du petit garçon qui a été écrasé ?

Les policiers qui font leur apparition à la scène 2 de l'acte I sont un inspecteur sarcastique et un jeune sergent enclin à la poésie qui cite des vers à tout propos.

Vers la fin du second et dernier acte de la pièce, ils appréhendent l'assassin. Mais est-ce bien sûr ? Puisqu'il s'agit d'un mystère signé Agatha Christie, une surprise supplémentaire doit se cacher dans les dernières répliques. Est-il possible que Mrs Christie autorise un tueur à échapper à la condamnation d'usage ? Et dans ce cas, serait-ce parce qu'elle considère le meurtre de Richard Warwick comme un châtement mérité ?

Dans la bouche du personnage de Michael Starkwedder, le « visiteur inattendu », Mrs Christie émet l'assertion intéressante selon laquelle :

« Le fond du problème, c'est que le sexe sensible – le sexe faible, si vous préférez –, ce sont les hommes. Les femmes sont plus coriaces. Les hommes n'arrivent pas à prendre le meurtre comme allant de soi. Les femmes, apparemment, si. »

Le caractère de la victime, tel qu'il est décrit par sa femme, était inspiré, au moins en partie, par quelqu'un qu'Agatha Christie avait très bien connu. Voici Laura Warwick décrivant l'une des habitudes nocturnes de feu son mari :

« Une fois que tout le monde était couché, on l'asseyait ici, dans

son fauteuil roulant, et Angell, son valet et homme à tout faire, venait poser à côté de lui le carafon de cognac et une de ses armes préférées. Ensuite, il faisait ouvrir en grand la porte-fenêtre, et restait sans bouger à guetter la lueur des yeux d'un chat, ou d'un lapin égaré, voire d'un chien, le cas échéant. Bien sûr, nous n'avons pas eu tellement de lapins ces derniers temps... Mais il tuait beaucoup de chats. Il ne tirait pas dessus que le soir... Pendant la journée, aussi. Et sur les oiseaux...

« Cela dit, le principal problème que nous ayons eu à affronter dans le Norfolk, ç'a été la conséquence de la visite qu'une « dame d'œuvres » était venue nous rendre un jour à la maison en vue de collecter des dons pour la fête du village. Quand la brave femme est repartie, Richard s'est amusé à la canarder à coups de revolver pendant tout le temps qu'elle a mis à redescendre l'allée.

« Elle en faisait, d'après lui, des bonds de cabri. Il riait aux éclats en nous le racontant. Je me souviens qu'il nous a précisé que les grosses fesses de la malheureuse en tremblotaient comme de la gelée. Je ne sais pas si c'est vrai. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est allée porter plainte à la police et que ça a fait toute une histoire. »

Et voici Agatha Christie, dans son *Autobiographie*, décrivant son frère Monty, malade et diminué, vers la fin de sa vie :

« La santé de Monty s'améliorait et, par voie de conséquence, il devenait de plus en plus difficile à contrôler. Comme il s'ennuyait, il trouva une nouvelle occupation : tirer au pistolet par la fenêtre. Les commerçants et les gens qui venaient voir maman se plaignirent. Monty n'exprima aucun repentir : « C'est cette vieille fille qui descendait l'allée en tortillant du croupion. Je n'ai pas pu résister – un pruneau à droite, un pruneau à gauche. Elle a détalé comme un lapin ! » Quelqu'un déposa une plainte, et nous eûmes la visite de la police. »

Le Visiteur inattendu était un Christie original, non seulement en ce sens qu'il était de la main de l'auteur lui-même et non porté à la scène par un autre à partir d'un roman ou d'une nouvelle de Christie, mais aussi en ce qu'il était, comme *La Toile d'araignée* mais contrairement à *La Souricière* ou *Témoin à charge*, complètement nouveau, et non adapté par Christie d'une de ses œuvres antérieures. Avec son dialogue tendu et efficace ainsi que son intrigue pleine de rebondissements et bien que dépourvue de complexité superflue, c'est, en fait, une de ses meilleures pièces. Elle démontre, accessoirement, la profonde vérité selon laquelle voir n'est pas croire. Les rôles principaux, en 1958, étaient joués par Renee Asherson (Laura

Warwick), Nigel Stock (Michael Starkwedder) et Violet Farebrother (Mrs Warwick senior), avec Christopher Sandford (Jan Warwick), Paul Curran (Henry Angell), Roy Purcell (Julian Farrar), Winifred Oughton (miss Bennett), Michael Golden (inspecteur Thomas), Tenniel Evans (sergent Cadwallader) et Philip Newman (le cadavre). La pièce était mise en scène par Hubert Gregg.

L'enthousiasme des critiques fut unanime, nombre d'entre eux opposant le succès de la nouvelle pièce au récent échec de *Verdict*.

« Après le four de sa dernière pièce, *Verdict*, écrivit le chroniqueur du *Daily Telegraph*, on a suggéré çà et là que Scotland Yard soit convoqué pour découvrir qui avait bien pu tuer Agatha Christie.

« Mais *Le Visiteur inattendu*, présenté hier soir au Duchess avant même que les échos de son dernier échec se soient éteints, indique que le cadavre est encore bien vivant. L'enterrement de sa réputation de reine du suspense est certainement prématuré. »

Le *Guardian* combinait reportage et critique :

« Sept semaines à peine après que la dernière pièce d'Agatha Christie eut quitté la scène sous les huées, la vieille dame de 66 ans [*sic*] s'est de nouveau imposée avec panache dans un théâtre londonien hier soir. Elle avait concocté une nouvelle intrigue policière. Livide et torturée par le trac, elle a suivi la représentation depuis le dernier rang du balcon... mais il n'y a pas eu cette fois de huées. Pas d'interruptions grossières. Lorsque le rideau est tombé, elle a reconnu le genre d'applaudissements qui avaient permis à sa *Souricière* de battre le record de six ans de représentation non-stop. »